Université de Paris Nanterre
UFR Sciences Sociales et Administration
Master 1
Histoire, mention Histoire et Sciences Sociales du Politique

Le récit d'ambassade de Ruy González de Clavijo : Ethnographie du langage diplomatique et des intermédiaires, de Castille à Samarcande, au début du XVe siècle

Mémoire de Master 1 d'histoire médiévale présenté par Julie Eifler--Bolander
Sous la direction de Marie Favereau

Membres du jury :
Marie Favereau
Emmanuelle Tixier du Mesnil

Année universitaire 2022-2023

Remerciements

Je tiens à exprimer mes sincères remerciements à tous ceux qui ont contribué à la réalisation de ce mémoire, qui m'ont inspiré ou soutenu.

Je tiens d'abord à remercier Mme Marie FAVEREAU, qui a accepté de diriger mes recherches, après m'avoir fait découvrir l'histoire médiévale des empires nomades en troisième année de Licence, et qui m'a donné envie de poursuivre mes études d'histoire en Master 1.

Je tiens également à remercier Mme Emmanuelle TIXIER DU MESNIL, dont le cours en troisième année de Licence sur le sultanat mamelouk m'a conforté dans mon choix de rejoindre le Master 1, et a accepté de faire partie du jury de ce mémoire.

Je tiens aussi à remercier mes parents, pour leur soutien constant, leur confiance, et leur intérêt nouveau pour l'histoire de l'Asie centrale.

Je tiens enfin à remercier mes amis qui m'ont soutenu, et plus particulièrement Gabrielle CHARRAK, pour ses conseils précieux et son écoute, Amaury CHASSAING, pour son œil attentif de relecteur, et Maxine BAROUX, pour ses encouragements constants.

Sommaire

INTRODUCTION 8

AMBITION 8

PRESENTATION DE LA SOURCE : *L'AMBASSADE A TAMERLAN*, RUY GONZALEZ DE CLAVIJO, 1403-1406 9

PRESENTATION DE L'AUTEUR 11

RUY GONZALEZ DE CLAVIJO 11

« TRADUTTORE, TRADITORE » 12

DE L'AUTEUR AU NARRATEUR : DEBATS ET SOLUTIONS 12

REMISE EN CONTEXTE: ENJEUX ECONOMIQUES, POLITIQUES ET MILITAIRES 13

UNE AMBASSADE, DES AMBASSADES : LA RECHERCHE D'ALLIANCES STRATEGIQUES 13

UNE EUROPE EN CRISE ET EN BOULEVERSEMENT(S) 14

UNE GEOPOLITIQUE COMPLEXE DE LA MEDITERRANEE A SAMARCANDE 15

L'ECHANGE DE LETTRES DIPLOMATIQUES 16

UN RECIT DE VOYAGE UNIQUE 18

PROBLEMATIQUE(S) 18

ANNONCE DE PLAN 19

PARTIE 1 : LE RECIT DE VOYAGE : ETHNOGRAPHIE ET DIALOGUE AVEC L'ALTERITE 20

1. LE RECIT DE VOYAGE : ENTRE « PEREGRINATION » ET « DESCRIPTION » 20

POINT SUR L'HISTORIOGRAPHIE CONTEMPORAINE 20

QUEL GENRE POUR LE RECIT DE VOYAGE ? 20

L'ORGANISATION DU RECIT 22

ENTRE EXHAUSTIVITE ET MISES SOUS SILENCE : PRECAUTIONS POUR L'ETUDE DU TEXTE 24

LA TEMPORALITE DU VOYAGE DANS LE RECIT 25

LES CONDITIONS DE VOYAGE DE L'AMBASSADE 27

2. L'AUTEUR FACE A L'AUTRE ET L'AILLEURS : AMBITION ET METHODES 30

LE NARRATEUR ET SA SENSIBILITE FACE A L'ALTERITE 30

LE RECIT COMME « MIROIR DE L'AUTRE » ET DE L'AILLEURS 32

LE RECIT COMME REVELATEUR DES SOURCES ORALES 32

LA CREATION D'UN SAVOIR EUROPEEN SUR LE MONDE 34

LE ROLE DE L'ANECDOTE DANS L'« ERRANCE DE LA PLUME » 35

METHODES 37

3. SAVOIRS PLURIDISCIPLINAIRES ET ETHNOGRAPHIE DANS LE RECIT 41

LES DISCIPLINES MOBILISEES PAR L'AUTEUR 41

LA GEOGRAPHIE PHYSIQUE ET LA TOPOGRAPHIE URBAINE 42

L'HISTOIRE 44

L'ARCHITECTURE ET L'ART 44

ETHNOGRAPHIE 45

PARTIE 2 : LA GRAMMAIRE DE LA CULTURE MATERIELLE ET DU LANGAGE DIPLOMATIQUE 48

1. L'HOSPITALITE ET LA MISE EN SCENE DE L'ACCUEIL : DES PRATIQUES AU CŒUR DU PROCESSUS DIPLOMATIQUE TURCO-MONGOL 48

L'HOSPITALITE AVANT MEME L'ARRIVEE A SAMARCANDE 48

LES BANQUETS : CULTURE MATERIELLE ET MISE EN SCENE DE L'ABONDANCE 51

L'EXCES CODIFIE : ENTRE ORDRE ET AUTORISATION 56

LES SPECTACLES ET LE DIVERTISSEMENT 57

LES CEREMONIALS DE RESPECT DES AMBASSADEURS, LA CONTREPARTIE DE L'HOSPITALITE 58

2. GRAMMAIRE D'UN AUTRE DIALOGUE DIPLOMATIQUE : VALEUR ET SYMBOLIQUE DES CADEAUX 59

UNE GIRAFE 59

DES FAUCONS 62

LES AUTRES CADEAUX : PISTES D'ANALYSES 64

LE CEREMONIAL AUTOUR DU MOMENT DE DON 64

LES CONVOITISES SUSCITEES PAR LES CADEAUX 67

LES CADEAUX FAITS AUX AMBASSADEURS 69

3. DES LIEUX VECTEURS D'EMERVEILLEMENT ET DE RESPECT 72

LES JARDINS, UN PARADIS NOMADE EN VILLE 72

LES VILLES, VITRINES DES ARTS ET DE L'ARCHITECTURE 77

PARTIE 3 : ROUTES, INTERMEDIAIRES, ET (RE)CONNEXIONS DES SOCIETES MEDIEVALES 80

1. AMBITION THEORIQUE : UNE HISTOIRE CONNECTEE AVANT LE XVI^{E} SIECLE ? 80

LES BORNES TEMPORELLES DE L'HISTOIRE CONNECTEE 81

DES CIRCULATIONS ET DES ECONOMIES-MONDE AVANT LE XVI^{E} SIECLE 81

LES AMBASSADEURS, DES INTERMEDIAIRES 82

2. LES INTERMEDIAIRES SUR LES ROUTES CARAVANIERES 86

LANGUES ET DROGMANS 86
L'INTERPRETE-GUIDE 89
LA TRADUCTION A LA COUR DE TIMUR 91
LES MARCHANDS 92
LES CARAVANSERAILS ET RELAIS DE POSTE 94
3. LES FEMMES, DES FIGURES EN FILIGRANE DANS LE RECIT 96
LES FEMMES NOBLES DE LA COUR TURCO-MONGOLE 96
LA VEUVE D'IGDIR, ENTRE POUVOIR ET VASSALITE 98

CONCLUSION 100

Table des Annexes

Annexe 1 - Le domaine hospitalier : Rhodes et les îles du Dodécanèse (XIV^e^-XV^e^ siècles), dans DEMURGER Alain, « Chapitre 33 - Le tournant réussi au début du XIVe siècle », in Alain DEMURGER (dir.), *Les hospitaliers. De Jérusalem à Rhodes, 1050-1317*, Paris, Tallandier, « Hors collection », 2013, p. 465-483. 115

Annexe 2 - Correspondance des dates et des jours de la semaine, mois de mai 1404, calendrier julien, sur le SITE DE PETKO YOTOV, « Calendrier julien de 1404 / référence synoptique julien-grégorien », 1999..... 116

Annexe 3 - Priam, Pâris et Déiphobe partent pour la XI^e^ bataille, miniature enluminée de Turlon, dans SAINT-MAURE Benoît (de), TURLON (enlumineur), Roman de Troie, 1340-1350 [consultable en ligne] BNF [en ligne], « Priam, Pâris et Déiphobe partent pour la XIe bataille », consulté le 4 juin 2023. 116

Annexe 4 - Miniature de Matrakçi NASUH, L'hippodrome de Constantinople, 1536 117

Annexe 5 – Gravure de 1574, tirée du Freshfield Album, folio 20, conservé à la Bibliothèque du Trinity College, issue d'un article allemand inconnu, représentant Sainte Sophie, l'obélisque de Théodose, l'obélisque muré, et la colonne serpentine..... 117

Annexe 6 - Photographie de la colonne serpentine dans son état actuel. 118

Annexe 7 – Arrivée de la girafe envoyé par le Sultan Faras à Timur à Samarqand. Double page, YAZDI, Zafarname, Shiraz, 1436. 118

Annexe 8 - Blason d'Henri III de Castille (1390-1406)..... 119

Annexe 9 - Lettre de Tamerlan à Charles VI, 30 juillet 1402 120

Annexe 10 - Les langues ibériques au Moyen-Âge, dans SELLIER Jean, « Les langues de l'Europe médiévale », in Jean SELLIER (dir.), Une histoire des langues. Et des peuples qui les parlent, La Découverte, 2019, p. 127-178. 121

Introduction

Ambition

Ce travail en histoire médiévale, à mi-chemin entre l'histoire diplomatique et la littérature viatique, cherche résolument à s'inscrire dans une perspective d'histoire connectée. Quel meilleur exemple en effet que l'étude d'un récit d'ambassade pour illustrer les relations existantes entre différentes régions du monde et décloisonner le monde médiéval. Pour étudier les échanges entre l'Europe et l'Asie au début du XV^e^ siècle, il est en effet nécessaire de mettre de côté l'imaginaire commun considérant le Moyen-Âge comme particulièrement cloisonné. Trop souvent considérée comme une « époque statique »[1], la période médiévale est en général construite en opposition avec l'Antiquité et le XVI^e^ siècle, comme un moment de repli sur soi des entités politiques et des peuples. En effet, pour de nombreux historiens, il faut attendre la sortie du Moyen-Âge pour assister à la « première mondialisation »[2]. Cette dernière, pour reprendre les mots de Serge Gruzinski, intervient grâce à l'intégration des Amériques dans les échanges intercontinentaux et à leur intensification. Or, ce critère cela renforce l'idée selon laquelle aucune mondialisation n'existerait auparavant, à la période médiévale, y compris entre les trois autres continents – l'Asie, l'Afrique et l'Europe – pourtant reliés par des voies terrestres. De nombreux historiens défendent donc aujourd'hui l'idée d'une mondialisation, ou en tout cas d'une prémondialisation eurasiatique au Moyen-Âge, où l'Asie, et surtout la zone aujourd'hui qualifiée d'Asie Centrale, aurait été un « centre » névralgique, un « carrefour » des circulations entre Europe, Afrique et Extrême Orient asiatique. L'Europe aurait alors été une « périphérie », marquée par de nombreuses crises dans la deuxième moitié du Moyen-Âge (religieuses, démographiques, épidémiques, politiques)[3]. L'Asie Centrale voit quant à elle les équilibres établis depuis les conquêtes arabes (VII^e^-VIII^e^ siècles) se modifier, avec l'arrivée dès le XI^e^ siècle de nouveaux peuples dans le jeu politique[4] – et notamment les Turks, en Asie Mineure, puis les Mongols, au XIII^e^ siècle, qui iront jusqu'en Europe.

L'Asie centrale et l'Europe sont également marquées par des dynamiques religieuses différentes. La conversion des Mongols Ilkhanides, dès la deuxième moitié du XIII^e^ siècle, sous le Khan Berke, marque le début d'un important mouvement d'islamisation des peuples nomades

[1] ROVEDA Roberto, « Intervista a Franco Cardini, 'Per l'uomo medievale, viaggiare vuol dire vivere' », Site de Pearson Italia, 2019
[2] GRUZINSKI Serge, *Les quatre parties du monde, Histoire d'une mondialisation*, Points, 2006
[3] L'ouvrage dirigé par Florian Mazel en offre un panorama très complet, Mazel Florian (dir.), *Nouvelle histoire du Moyen Âge*, Seuil, Paris, 2021.
[4] TIXIER DU MESNIL Emmanuelle, VALERIAN Dominique, « Chapitre 4 : L'assaut contre l'Islam », in Florian MAZEL (dir.), *Nouvelle histoire du Moyen Âge*, Seuil, Paris, 2021, p. 335-348.

d'Asie centrale. En Europe, l'Eglise fait face à une relation ambiguë avec Constantinople – les croisés mettent même la ville à sac en 1204[5]. De plus, certains pouvoirs commencent à contester la présence musulmane : en Al-Andalus, avec dès la seconde moitié du XI^e^ siècle un début de *Reconquista*[6], et plus tard en Europe du Sud-Est, face à la montée en puissance des Turks Ottomans. Si la première réponse apportée par l'Eglise sont les croisades, dès l'appel de Clermont du pape Urbain II[7] en 1095, les européens se divisent dès le XII^e^ siècle, lorsque les puissances italiennes choisissent de signer des traités de paix avec les puissances musulmanes, afin de favoriser leurs activités commerciales. Au XIII^e^ siècle, l'Aragon fait de même, ce qui entraîne dans le bassin méditerranéen le remplacement des marchands byzantins et musulmans par les marchands latins[8]. Ces choix supposent donc déjà que les puissances sont capables, malgré leurs différences religieuses, de maintenir la paix au profit de leurs intérêts commerciaux. C'est dans ce contexte de dépassement de ces différences que s'ouvre au début du XV^e^ siècle la voie à des échanges diplomatiques plus poussés, au sujet de potentielles alliances entre certains pouvoirs européens et centrasiatiques.

Présentation de la source : *l'Ambassade à Tamerlan*, Ruy González de Clavijo, 1403-1406

« L'*Ambassade à Tamerlan* est sans doute l'épisode le plus évocateur de la diplomatie espagnole et probablement […] le seul qui est parvenu à notre connaissance et qui a bénéficié d'une véritable diffusion »[9]. Cette phrase de l'historien espagnol Miguel Ángel Ochoa Brun, spécialiste de l'histoire diplomatique, qualifie ainsi le récit d'ambassade rédigé entre 1403 et 1406 par le castillan Ruy González de Clavijo, alors envoyé du roi de Castille Henri III (1379-1406, dynastie Trastamare). Elle souligne d'emblée l'intérêt qu'un tel récit peut représenter pour la compréhension des relations diplomatiques médiévales extracontinentales. En 1403, Ruy González de Clavijo part de Cadix pour rejoindre Samarcande, et après plusieurs mois de voyage, sur mer comme sur terre, il délivre une lettre de son souverain à Tamerlan, ou Timur Beg (1336-1405), l'empereur turco-mongol dont l'empire s'étendait alors de la côte Est de la Méditerranée jusqu'à la Chine. Pendant 34 mois, il parcourt 20 000 kilomètres[10], et traverse les

[5] *Ibidem*
[6] Il faut noter cependant que le terme de *Reconquista* a été inventé par l'historiographie espagnole et utilisé à partir du XIX^e^ siècle, TIXIER DU MESNIL Emmanuelle, VALERIAN Dominique, « Chapitre 4 : L'assaut contre l'Islam », in Florian MAZEL (dir.), *Nouvelle histoire du Moyen Âge*, Seuil, Paris, 2021, p. 335-348.
[7] Cet appel de 1095 lance la première croisade (1096-1099).
[8] TIXIER DU MESNIL Emmanuelle, VALERIAN Dominique, « Chapitre 4 : L'assaut contre l'Islam », in Florian MAZEL (dir.), *Nouvelle histoire du Moyen Âge*, Seuil, Paris, 2021, p. 335-348.
[9] Citation reproduite dans FERRO Donatella, « Ruy González de Clavijo, Embajada a Tamorlán. Edición, introducción y notas de Francisco López Estrada », *Rassegna iberistica*, n° 80, 2000, p. 39-41
[10] ÁLVAREZ MONGAY Meritxell-Anfitrite, « Ruy González de Clavijo: Embajador de Enrique III de Castilla en Asia Central », *Viajar: la primera revista española de viajes*, n° 484, 2019, p. 62-65

villes de Constantinople, Erzurum, Tabriz, Samarcande… et bien d'autres lieux emblématiques des routes de la Soie[11]. Mais surtout, Ruy González de Clavijo compile tout ce qu'il voit, tout ce qu'il sait et tout ce qu'on lui raconte au cours de son périple. Si aujourd'hui, ce texte est perçu comme une source importante d'informations sur les pratiques turco-mongoles, sur la ville de Samarcande et sur Timur lui-même, nous verrons qu'il reste tout de même peu étudié par les historiographies contemporaines, en dehors de l'historiographie espagnole. L'historiographie russe est également assez complète sur le sujet, ce qui s'explique certainement par le fait que l'Asie Centrale représente un enjeu important dès le XIII^{e} siècle pour la Rus' de Kiev, qui disparaît sous le coup des invasions mongoles. Bien plus tard, la conquête du « Turkestan » (nom donné à l'Asie Centrale au XIX^{e} siècle par l'Empire russe) sous Alexandre II (1818-1881), et ensuite son appartenance à l'URSS, encouragent les historiens russes et soviétiques à se saisir plus vivement des sources évoquant l'histoire de la région. Cependant, étant donné le contexte actuel, ces études ne sont pas accessibles, et nous nous intéresserons donc principalement à l'historiographie espagnole, et à des études francophones, anglophones et italophones sur des sujets connexes.

Le texte original est écrit en castillan, mais pour ce mémoire, nous nous appuierons sur une traduction anglaise du texte. Elle a été publiée en 1928 par Guy Lestrange, un orientaliste britannique qui s'est appuyé sur le texte espagnol publié dans l'édition russe de 1881 d'Ismael Sreznevski, correspondant au texte de l'*editio princeps* de 1582. Cependant, afin de saisir plus en finesse certaines nuances du récit, nous utiliserons également une version en espagnol, traduite en 1984 par Ramón Alba, en castillan moderne. Il est important de noter que le document original du récit d'ambassade a été perdu, d'où le fait que les traductions modernes doivent se contenter des éléments fournis par l'*editio princeps*. Il existe cependant deux manuscrits en castillan datant du début du XV^{e} siècle, donc sûrement contemporains de Clavijo. L'un est conservé à la Bibliothèque nationale de Madrid (BNM) et l'autre à la Bibliothèque du British Museum à Londres. Un autre manuscrit, toujours en espagnol, mais datant du XVI^{e} siècle, est également conservé à la BNM. On y trouve aussi un exemplaire de l'*editio princeps* de 1582, éditée à Séville par Andrea Pescioni : il est d'ailleurs intéressant de noter que l'éditeur y a ajouté les notes de Gonzalo Argote de Molina, « pour une meilleure compréhension de ce livre »[12], ainsi qu'une autre *Vie de Tamerlan*, rédigée par Paulo Giovio (1483-1552), évêque de

[11] À noter que cette expression a été construite *a posteriori*, et n'est pas utilisée par les contemporaines de cette époque, ENCYCLOPÆDIA UNIVERSALIS, « Routes de la Soie », consulté le 15 mai 2023.
[12] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, *Historia del gran Tamorlan e itinerario y enarracion del viage* [*Embajada a Tamorlán*], Andrea Pescioni, Sevilla, 1582

Nocera, et traduite par Gaspar de Baeça. Une réédition a été imprimée en 1782, par Antonio de Sancha, à Madrid, et un exemplaire en est également conservé à la BNM. Elle comprend une introduction du nouvel éditeur, ainsi que celle de 1582, une *Vie de Tamerlan* rédigée par Pero Mexia, humaniste et philosophe de la Renaissance espagnole, la *Vie de Tamerlan* de Paulo Giovio comme dans l'*editio princeps*, et le texte de Clavijo. Un autre récit d'ambassade est également ajouté : celui de Don Garcia da Silva, envoyé par le Roi d'Espagne Philippe III, en 1618, auprès du Roi de Perse. Outre ces deux éditions, il est possible de trouver, toujours à la BNM, un extrait du texte dans une compilation manuscrite du XVIII^{e} siècle, rédigée par Rafael de Floranes, un historien des Lumières espagnoles qui a rassemblé des textes sur les origines de l'Espagne et sur l'histoire des différents peuples avec lesquels elle a eu des relations diplomatiques.

Présentation de l'auteur

Ruy González de Clavijo

Tout d'abord, il faut noter que le peu d'exemplaires conservés et l'absence d'une historiographie véritablement complète sur le sujet se conjuguent à une relative méconnaissance de l'auteur. Ruy González de Clavijo a laissé peu de traces en dehors de ce récit qui lui est attribué. Avant mai 1403, date du début de son voyage, son nom n'est associé à aucun autre évènement – on sait juste qu'il écrivait de la poésie. Nous ne savons donc rien au sujet de sa date ou de son lieu de naissance, mais il est avéré qu'il venait d'une famille noble madrilène[13], qu'il faisait partie de la Cour castillane au début du XV^{e} siècle[14] et qu'il était chevalier (*caballero*)[15]. Dès lors, il n'est pas surprenant que le roi Henri III lui confie une telle mission. Cependant, il ne faut pas oublier qu'il était accompagné par d'autres ambassadeurs, et par des hommes gardant les cadeaux envoyés à Timur par Henri III – Francisco López Estrada parle même de 14 personnes à cet effet dans son introduction de l'édition de 1943[16]. Outre Clavijo, trois autres ambassadeurs sont donc évoqués dans le récit ou connus des historiens : le moine Alfonso Paez de Santa Maria, de l'Ordre des Prêcheurs, Alfonso Fernandez de Mesa et Gomez de Salazar – qui mourra en route de maladie.

[13] FERRO Donatella, « Ruy González de Clavijo, Embajada a Tamorlán. Edición, introducción y notas de Francisco López Estrada », *Rassegna iberistica*, n° 80, 2000, p. 39-41
[14] ÁLVAREZ MONGAY Meritxell-Anfitrite, « Ruy González de Clavijo: Embajador de Enrique III de Castilla en Asia Central », *Viajar: la primera revista española de viajes*, n° 484, 2019, p. 62-65
[15] FERRO Donatella, « Ruy González de Clavijo, Embajada a Tamorlán. Edición, introducción y notas de Francisco López Estrada », *Rassegna iberistica*, n° 80, 2000, p. 39-41
[16] Francisco López Estrada parle de 14 ambassadeurs dans son introduction de 1943, *Ibid.*

Il faut souligner que si le récit est attribué à Ruy González de Clavijo, le texte ne comporte cependant pas d'identification claire de son auteur, et Francisco López Estrada nous rappelle que le sujet verbal utilisé la plupart du temps dans le récit est un collectif à la troisième personne, ce qui marque une certaine distance entre le narrateur, et le sujet, « les ambassadeurs » (« los dichos (Señores) Embajadores », dans le texte en espagnol).

« Traduttore, traditore »[17]

Il faut alors étudier avec précaution la traduction anglaise de Guy Lestrange, qui a librement transformé la plupart de ces sujets en « nous », probablement avec la volonté de rendre le récit plus vivant – mais en trahissant donc le point de vue du narrateur originel. A titre d'exemple, pour traduire la phrase espagnole « y los dichos Embajadores estuvieron en esta dicha ciudad el jueves que allí llegaron », qui signifie mot à mot « et les ambassadeurs restèrent dans cette ville le jeudi où ils sont arrivés », Guy Lestrange écrit en anglais « we remained in this city of Khoy the Thursday night after our arrival », soit en français « nous restâmes dans cette ville de Khoy le jeudi soir après notre arrivée ». Cela montre donc pourquoi il sera nécessaire tout au long de ce travail de faire des allers-retours entre les différentes versions du texte, afin de ne pas prendre pour acquis quelque chose que le traducteur aurait ajouté ou modifié de son propre chef.

De l'auteur au narrateur : débats et solutions

Etant donné que les ambassadeurs sont quatre, et que l'un d'entre eux meurt en chemin, seuls Alfonso Paez de Santa Maria, Alfonso Fernandez de Mesa ou Ruy González de Clavijo peuvent vraisemblablement être les auteurs du texte. S'il y a des raisons de penser que le moine pourrait avoir rédigé le texte, du fait de l'éducation à la pratique de l'écriture dans les ordres monastiques médiévaux, et d'une certaine focalisation dans le récit sur les lieux de cultes, plus particulièrement chrétiens, Clavijo demeure tout de même le narrateur le plus plausible. Certaines anecdotes par exemple, que nous développerons plus tard, ne peuvent être connues que de lui. On peut donc tout à fait imaginer qu'il ait pris des notes sur le voyage au fur et à mesure de l'avancée de l'ambassade, puis que lui, ou bien Alfonso Paez de Santa Maria, ait recopié l'entièreté du récit, afin d'en faire un manuscrit lisible et unifié. On peut donc partir du principe que le narrateur principal est indéniablement Clavijo, même si la participation d'un autre auteur à la rédaction ne peut pas être exclue. De plus, cette question ne modifie pas fondamentalement la relation d'altérité que ces castillans peuvent entretenir avec les mondes

[17] « Traduire, c'est trahir ».

étrangers qu'ils découvrent. Par contre, il sera intéressant de garder à l'esprit que des intermédiaires peuvent participer à l'écriture du récit, et que cela peut expliquer certains détails de la narration.

Remise en contexte: enjeux économiques, politiques et militaires

Une ambassade, des ambassades : la recherche d'alliances stratégiques

Henri III de Castille envoie cette ambassade pour tenter de forger une alliance avec Timur, mais en réalité, celle-ci s'inscrit dans la continuité de précédents échanges. En 1402, Henri III envoie deux hommes pour assister à la bataille d'Ankara, opposant les Turks Ottomans aux Turco-Mongols de Timur, qui remportent la victoire. A l'issue de cette bataille, l'empereur reçoit les deux hommes, et les fait raccompagner par son ambassadeur pour porter à Henri III une lettre et des cadeaux – dont notamment des femmes chrétiennes[18], qui avaient été faites prisonnières par Bayazid I^{er}. L'ambassade dont fait partie Ruy González de Clavijo est donc une réponse à cette ambassade précédente. Francisco López Estrada qualifie ces échanges, d'actes « appelé[s] en diplomatie [actes] "par procuration", au caractère itinérant »[19], et qui font partie de la grammaire des relations diplomatiques et de la façon dont les souverains forgent des amitiés ou des alliances. Il est donc intéressant de considérer le fait que pour Henri III comme pour Timur, une alliance avec l'autre appartient au domaine du pensable. D'ailleurs, c'est aussi le cas pour d'autres souverains européens, qui ont également eu des échanges de lettres avec Timur, comme le roi Charles VI de France[20] - mais nous reviendrons plus tard sur le contenu de ces lettres.

Plus généralement, le contexte de l'ambassade de Ruy González de Clavijo et de l'échange de lettres entre Henri III de Castille et Timur est d'abord marqué par une importante motivation économique, relative au commerce : étant donné la situation géographique de l'empire de Timur, de nombreux marchands chinois, persans, arabes et même indiens se retrouvent sur les grands marchés de l'empire. Il est donc dans l'intérêt de la Castille – comme dans celui d'autres puissances européennes, comme la France – de renforcer les échanges commerciaux, et de sécuriser les routes pour ses marchands. Cependant, la raison majeure qui pousse sûrement la Castille à envoyer plusieurs ambassades auprès de Timur est plutôt politique : au début du XV^{e} siècle, les Turks Ottomans s'affirment déjà comme une puissance montante dans l'espace

[18] L'une d'entre elle est d'ailleurs devenue « dame de la cour » par la suite, LOPEZ ESTRADA Francisco, « Ruy González de Clavijo. La embajada a Tamorlán. Relato del viaje hasta Samarcanda y regreso (1403-1406) », *Arbor CLXXX*, 711-712 (Marzo-Abril 2005), p. 515-535

[19] *Ibid*.

[20] Lettre de Tamerlan à Charles VI, 30 juillet 1402, Arch. nat., AE/III/204 (J 937, II, n° 7), conservée à la BNF

Méditerranéen. Ils encerclent l'empire Byzantin, dont le territoire a été drastiquement réduit depuis 1355, suite à leur arrivée dans les Balkans. En 1391, le sultan Ottoman Bajazet Ier, ou Bayazid Ier (1354-1403), assiège la ville. La croisade menée par Sigismond Ier (1368-1437), empereur du Saint Empire Romain Germanique, le repousse pendant un temps, mais c'est surtout la victoire de Timur en 1402, à la bataille d'Ankara, qui affaiblit les Ottomans[21]. Cette victoire encourage alors la Castille à envisager et espérer une potentielle alliance avec les Turco-Mongols, afin de freiner l'expansion ottomane en Méditerranée et en Europe.

Une Europe en crise et en bouleversement(s)

D'autres dynamiques plus proprement européennes doivent également être prises en compte pour comprendre le contexte géopolitique de l'ambassade. En Espagne, la Castille s'oppose à l'Aragon, et la présence musulmane persiste au travers du dernier émirat, celui des nasrides de Grenade[22]. D'ailleurs, s'il subsiste jusqu'en 1492, c'est en partie grâce à ces dissensions entre les deux puissances chrétiennes. Il faudra en effet attendre l'union des rois catholiques, la reine Isabelle I^{ère} de Castille et le roi Ferdinand II d'Aragon, en 1469, pour que la *Reconquista* reprenne et chasse définitivement le pouvoir musulman de la péninsule ibérique, en 1492. En attendant, ces deux puissances cherchent chacune dans une certaine mesure à amplifier leur influence et leur légitimité face à l'autre.

Plus généralement, en Europe, l'Eglise voit son influence reculer, à cause de la crise de 1378-1417, suite au retour des Papes en Avignon à Rome et la multiplication des anti-papes et des conciles infructueux. Le concile de Constance, en 1418, convoqué par l'empereur Sigismond I^{er} du Saint Empire Romain Germanique, met fin à la crise, mais surtout diminue le prestige et le pouvoir de l'institution papale. Le « *dominium* universel »[23] de l'Eglise qui comprenait une dimension de souveraineté, telle une puissance impériale sur tous les autres pouvoirs européens, se voit en quelque sorte contesté. L'Eglise semble en effet perdre son rôle de « chef diplomatique de l'Europe », alors qu'au XIII^{e} siècle, c'est elle qui envoie des ambassades aux Mongols. D'ailleurs, les autres échanges « diplomatiques » les plus connus avec des peuples d'Asie Centrale au Moyen-Âge sont ceux qui ont eu lieu entre la papauté et les mongols au XIII^{e} siècle, par l'envoie de Jean de Plancarpin, en 1245 et de Guillaume de Rubrouck, en 1253.

[21] La ville de Constantinople, seul territoire restant à l'empire Byzantin, ne sera prise qu'en 1453 par Mehmet II.
[22] Cet émirat subsiste jusqu'en 1492.
[23] MAZEL Florian (dir.), *Nouvelle histoire du Moyen Âge*, Seuil, Paris, 2021

Une géopolitique complexe de la Méditerranée à Samarcande

Enfin, ce récit permet au lecteur de traverser la Méditerranée, l'Asie mineure et une partie de l'Asie centrale, et de se plonger dans la géopolitique complexe qui marque alors ces mondes – outre la montée en puissance des Ottomans, et l'expansion de l'empire turco-mongol. En Méditerranée et en mer Noire, les affrontements entre Vénitiens et Génois sont particulièrement omniprésents. Si la dernière guerre navale entre Venise et Gênes a lieu entre 1377 et 1381, et prend fin avec la victoire de Venise et la paix signée à Turin [24], des conflits localisés et récurrents entre les deux puissances italiennes sont toutefois évoqués par Ruy González de Clavijo. Tout d'abord, lors de l'arrêt à Péra (en octobre 1403), des nouvelles sont rapportées d'une attaque par des vaisseaux vénitiens de la flotte génoise – qui était sous le commandement du Maréchal Boucicault, et en route pour attaquer une ville gardée par les Ottomans. Plus tard, lors de la première tentative de passage en mer Noire (en novembre 1403), et plus précisément à l'arrivée au port de Finogia[25], les autorités génoises expliquent aux ambassadeurs que deux bateaux armés sont déployés en mer Noire afin d'intercepter les vaisseaux vénitiens qui reviennent de Tana[26] pleins de marchandises. Ces conflits s'inscrivent dans la continuité de la guerre commerciale entre les deux cités. Mais surtout, ils trahissent la volonté de chacune de consolider sa place auprès de l'empereur de Constantinople. Ce dernier, situé à un carrefour stratégiques de routes commerciales, entre Orient et Europe, maintient cependant un *statu quo*, en accordant le refuge à des vaisseaux vénitiens, et en affirmant à l'attention des capitaines génois qu'« il est seigneur et maître [du lieu], et que puisqu'il est en paix avec à la fois les Vénitiens et les Génois, ces derniers n'ont pas l'autorisation de s'attaquer aux premiers »[27].

Le monde méditerranéen oriental est également marqué par la présence des Chevaliers de Rhodes. Ces derniers, qui sont en fait les chevaliers de l'ordre Hospitalier[28], ont conquis Rhodes – qui était « incontestablement byzantine mais […] partiellement occupée par des Turks, et "visitée" de temps à autre par des Vénitiens »[29] – entre 1307 et 1310. A la fin du XIV[e] et au début du XV[e] siècle, ils occupent de nombreuses îles du Dodécanèse[30], et en moines-soldats,

[24] BEC Christian, « L'âge d'or (XIIIe-XVe siècle) », *in* Christian BEC, *Histoire de Venise*, Presses Universitaires de France, Paris, 2010, p. 28-61
[25] D'après les indications géographiques données par Ruy González de Clavijo et par le traducteur Guy Lestrange, Finogia correspond probablement à l'actuelle « Kefken Island », ou « Kefken Adasi » en turc.
[26] Tana est depuis le début de la paix mongole un comptoir commercial investi par les italiens (vers 1260-1360).
[27] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 103
[28] Ils prennent le nom de Chevaliers de Rhodes lors de leur installation à Rhodes, et deviendront Chevaliers de Malte, lors de leur installation à Malte, en 1530.
[29] DEMURGER Alain, « Chapitre 33 - Le tournant réussi au début du xive siècle », in Alain DEMURGER (dir.), *Les hospitaliers. De Jérusalem à Rhodes, 1050-1317*, Paris, Tallandier, « Hors collection », 2013, p. 465-483.
[30] Voir l'Annexe 1.

ils cherchent toujours à contenir l'avancée ottomane en Méditerranée – leur mission initiale étant de fait intrinsèquement liée aux croisades. Cependant, il est intéressant de noter que les rivalités commerciales entre Gênes et Venise mettent à mal les volontés papales et celles de l'Ordre, car ces deux républiques « se préoccupent davantage de leurs intérêts commerciaux que de la lutte contre l'Infidèle »[31] : Venise par exemple, « participe à la résistance des chrétiens tout en s'efforçant de conserver ses positions, quitte à traiter avec les infidèles et même à accepter de leur payer taxes et tributs »[32]. Du côté de Gênes, il est également certain que des accords sont conclus avec les Turks Ottomans, puisque, comme nous le verrons dans ce travail, ils semblent bénéficier d'une certaine protection sur les côtes du Nord de l'Anatolie.

Si la présence croissante des Ottomans est enjeu important dans la région, elle semble se construire, en tout cas dans le récit, en opposition avec d'autres peuples Turks d'Asie mineure – qu'on pourrait penser à premier abord alliés. Les bouleversements géopolitiques induits par les conquêtes et incursions de Timur sont visibles, et donc lisibles (dans le récit), dès l'arrivée de l'ambassade en Asie mineure, au début de la partie du voyage sur terre. La lecture de ces bouleversements se fait en filigrane, à travers la peur exprimée par certains groupes de population, la destruction de certains lieux, et les très nombreux récits de conflits, par exemple entre Moutons blancs, Moutons noirs (des tribus de Turkmènes) et Turco-Mongols. Cette complexité qui se déploie tout au long du voyage nous permet donc tout de suite de dépasser les constructions dichotomiques proposant des grandes oppositions telles que Chrétiens/Musulmans, ou encore Occident/Orient (dont les Turks), qui ne permettent pas de comprendre les enjeux politiques, économiques, militaires et culturels qui se jouent dans ces régions.

L'échange de lettres diplomatiques

Nous ne connaissons pas le contenu de la lettre apportée par l'ambassade de Ruy González de Clavijo à Timur, mais nous pouvons nous appuyer sur les autres lettres échangées entre Timur et des souverains européens, comme Charles VI de France, pour en avoir une idée. L'une d'entre elles, envoyée par Timur, est conservée aux Archives Nationales françaises[33]. L'extrait de la notice de la lettre, rédigée par Ghislain Brunel, nous éclaire ainsi :

---

[31] BALARD Michel, « Latins, Grecs, Mamlûks et Ottomans (XIVe-XVe siècles) », *in* Michel BALARD (dir.), *Les Latins en Orient. XIe-XVe siècle*, Paris cedex 14, Presses Universitaires de France, « Nouvelle Clio », 2006, p. 263-335.

[32] BEC Christian, « L'âge d'or (XIIIe-XVe siècle) », *in* Christian BEC, *Histoire de Venise*, Presses Universitaires de France, Paris, 2010, p. 28-61

[33] Lettre de Tamerlan à Charles VI, 30 juillet 1402, Arch. nat., AE/III/204 (J 937, II, n° 7)

> « C'est à ce moment d'apogée politique et diplomatique [que Timur Beg] écrit, le 30 juillet [1402], une lettre au roi de France, Charles VI. Elle sert de lettre de créance à son ambassadeur, le frère dominicain Jean, archevêque de Soultaniyè en Iran, qui arrive à la cour de France en mai 1403. Rédigée en persan sur une feuille de papier, cette missive annonce à Charles VI que Tamerlan a bien reçu ses lettres précédentes apportées en Asie centrale par un autre dominicain, le frère François. Il se réjouit surtout que le roi de France et son armée aient vaincu leurs « ennemis communs », c'est-à-dire les armées turques contre lesquelles guerroyait le maréchal de Boucicaut.
>
> Il propose enfin d'intensifier les échanges commerciaux entre les deux royaumes et de donner aux marchands une protection efficace : « Le monde prospère par les commerçants », assure-t-il. À son tour, Charles VI remet au frère Jean une lettre pour Tamerlan, datée du 15 juin 1403, où il acquiesce à son désir d'amitié et d'échanges marchands, en insistant sur le fait que la différence de religion ne doit pas faire obstacle à leurs projets communs. »[34]

Ghislain Brunel nous apprend tout d'abord que Timur Beg affronte les armées ottomanes à la bataille d'Ankara à la demande des « Génois, Vénitiens et Byzantins ». Cela confirme l'idée selon laquelle des échanges politiques et même des alliances sont envisageables entre Européens et Turco-Mongols. Quelques jours après sa victoire, et après avoir envoyé son ambassadeur auprès d'Henri III de Castille, pour raccompagner les deux castillans venus observer la bataille, il s'adresse donc également au Roi de France. Si le thème des échanges commerciaux est clairement abordé, il est surtout intéressant de noter deux choses. Tout d'abord, étant donné l'emploi par Timur lui-même, de l'expression d'« ennemis communs » pour qualifier les Turks Ottomans, il est clair que l'intérêt politique européen d'une alliance est partagé par les Turco-Mongols. Ainsi, malgré leur puissance militaire considérable, ils souhaitent s'allier à des puissances européennes. Dès lors, les « projets communs » évoqués semblent tacitement désigner la maîtrise de l'expansion ottomane, d'un côté en Europe et en Méditerranée occidentale par les Européens, de l'autre en Asie mineure et centrale par les Turco-Mongols. Ensuite, il est particulièrement marquant de voir que Timur évoque la différence de religion, comme quelque chose qui « ne doit pas faire obstacle à leurs projets communs »[35] : cela montre bien que les conflits dans la région sont alors à ce moment avant tout politiques, et non pas tant religieux, contrairement à ce qui a été défendu notamment à partir du XIX^{e} siècle. Deux conflits donc : l'un entre Ottomans et Européens, pour la domination

[34] BRUNEL Ghislain, « Une ambassade de Tamerlan à la cour du roi Charles VI », *Historia*, n° 817, janvier 2015, p. 78.
[35] *Ibid*.

de territoires en Europe balkanique et en Méditerranée orientale, et l'autre entre Ottomans et Turco-Mongols, pour la domination de territoires en Asie mineure et centrale.

Un récit de voyage unique

Si le texte de Ruy González de Clavijo est particulièrement intéressant, c'est parce que contrairement à d'autres récits, comme ceux de Jean de Plancarpin, de Guillaume de Rubrouck et de Marco Polo, il ne fait pas d'ellipses temporelles lors du voyage en mer, et qu'il permet au lecteur de suivre l'ambassade de Cadix jusqu'à son arrivée à Samarcande, en détaillant chaque étape de l'itinéraire. De ce fait, une grande partie du récit est consacrée au voyage en Méditerranée, au séjour à Constantinople puis au voyage en mer Noire. Les historiens se sont cependant la plupart du temps uniquement intéressés à ce qu'on apprenait sur les Turco-Mongols, et plus particulièrement sur la ville de Samarcande[36] - qui semble éclipser le reste de l'empire. Dans ce mémoire, nous envisagerons donc le voyage dans sa globalité. Nous nous attacherons aussi à étudier les chapitres dédiés à d'autres lieux, et d'autres peuples. De plus, si ce récit est un « réservoir d'informations historiques »[37] sur les lieux traversés et les peuples rencontrés, il permet aussi de comprendre comment se déroule concrètement un tel périple au début du XV^{e} siècle : il évoque les conditions de voyage – souvent très difficiles -, mais aussi le rôle de certains personnages permettant d'organiser et de faciliter l'avancée de l'ambassade.

Problématique(s)

L'avantage du récit de voyage est qu'il permet de « mettre le monde en livre »[38], en tout cas le monde découvert, vu et vécu par le voyageur. Cela induit une certaine représentation des espaces inconnus, marquée par les choix du narrateur, son ton et son attitude face à ce qu'il découvre, mais aussi par une certaine « prise de conscience de l'altérité »[39], où « l'Autre est saisi dans sa différence »[40], par des processus historiquement et culturellement marqués de comparaison[41]. Quel dialogue avec l'altérité se met alors en place dans le récit que nous étudions ? Dans quelle mesure est-ce que l'attitude de l'auteur peut permettre de dégager une

[36] Par exemple BEGUELIN-ARGIMON Victoria, « La descripción de Samarcanda en la Embajada a Tamorlán: de la imagen visual a la imagen de poder », *Revue électronique d'études hispaniques médiévales*, « Ekphrasis et hypotypose (Moyen Âge et Siècle d'Or) / Intime et intimité au Siècle d'Or », n°37, 2020

[37] LÓPEZ ESTRADA Francisco, « Ruy González de Clavijo. La embajada a Tamorlán. Relato del viaje hasta Samarcanda y regreso (1403-1406) », *Arbor CLXXX*, 711-712 (Marzo-Abril 2005), p. 515-535

[38] GOMEZ-GERAUD Marie-Christine, « Le récit, miroir du monde », *in* Marie-Christine GOMEZ-GERAUD (dir.), *Écrire le voyage au XVIe siècle en France*, Presses Universitaires de France, Paris, 2000, pp. 45-58

[39] *Ibid*.

[40] *Ibid.*

[41] MASSOT Marie, « Convaincre et être compris : étude comparée de trois récits de voyage du XIII^{e} siècle dans l'Empire mongol : Historia Mongalorum de Jean de Plancarpin, Itinerarium ad partes orientales de Guillaume de Rubrouck et Le Devisement du monde de Marco Polo », Mémoire de Master sous la direction de Mattia Cavagna et Costantino Maeder, Bibliothèque en ligne de l'Université Catholique de Louvain, Louvain, 2017

forme de discours ethnographique à partir des informations qu'il recueille, par ses observations, ou par ses échanges avec des interlocuteurs oraux ?

Outre cela, il peut être intéressant de s'interroger sur le statut des ambassadeurs et d'étudier leur différence avec de simples voyageurs. De quelle façon leurs interlocuteurs se comportent-ils en leur présence ? Dans quelle mesure leurs relations sociales et individuelles avec eux sous-tendent toujours les relations diplomatiques entre les entités politiques qu'ils représentent ? Dans le cadre de leur mission, on peut alors se demander de quelle manière le dialogue diplomatique est amorcé, puis consolidé, et quel rôle peuvent endosser certains comportements, ou encore certains objets dans ce cadre. Et à travers tout cela, l'enjeu sera aussi de comprendre ce que Timur veut montrer de lui et de son empire aux ambassadeurs, étant donné les enjeux politiques spéciaux de leur déplacement.

Enfin, si les ambassadeurs sont des personnages particulièrement intéressants à étudier, c'est parce qu'ils jouent avant tout un rôle d'« intermédiaire » entre des mondes très différents. Ils côtoient d'ailleurs tout au long de leur voyage d'autres intermédiaires, tous situés aux frontières de plusieurs sociétés, rendues particulièrement poreuses par les circulations commerciales. Les marchands, les interprètes, mais aussi certains lieux servent d'« interface » entre ces mondes et ces sociétés. Il s'agira donc entre autre de se demander quel rôle mais surtout quel profil ont ces intermédiaires, absolument indispensables aux échanges.

Annonce de plan

Nous étudierons d'abord la forme et la nature de ce récit de voyage, ainsi que les choix de l'auteur en termes de transmission de l'information. Nous nous concentrerons plus particulièrement sur son rapport avec l'Autre et l'ailleurs, et sur ce que sa lecture peut apporter en termes de contenu ethnographique. Ensuite, nous verrons que la politique de l'alliance de Timur suppose tout un ensemble de pratiques, de cérémonials, mais aussi l'affirmation d'une culture matérielle importante, à la fois comme vecteurs de puissance, mais aussi comme ouverture du dialogue avec les ambassadeurs. Enfin, nous chercherons à mieux cerner l'ensemble des lieux et acteurs « aux frontières », ou « aux marches » de ces mondes, en travaillant sur leur rôle d'« intermédiaire », tout en les replaçant dans une approche d'histoire connectée.

Partie 1 : Le récit de voyage : ethnographie et dialogue avec l'altérité

1. Le récit de voyage : entre « pérégrination » et « description »

Point sur l'historiographie contemporaine

L'historiographie contemporaine sur la littérature viatique forme un creux aux XIV^e^ et XV^e^ siècles. La plupart des historiens se concentre en effet sur les récits de voyages en Asie Centrale qui datent du XIII^e^ siècle, que sont ceux de Jean de Plancarpin (1245-1247), de Guillaume de Rubrouck (1254) et de Marco Polo (1298) ; ou à l'inverse sur la littérature viatique du XVI^e^ siècle, composée de nombreux récits de voyage vers les Amériques[42]. D'ailleurs, la plupart des études générales sur le genre viatique situent la véritable expansion et diffusion du genre au XVI^e^, « période où le monde connu ne cessa de s'agrandir »[43], par un « élargissement des horizons géographiques autant qu'un nouveau désir de connaissance »[44]. Cependant, si le texte de Ruy González de Clavijo est rarement mis en perspective avec le reste de la littérature viatique, il convient de le replacer dans l'histoire longue du genre, en s'interrogeant sur ses caractéristiques, son contexte d'écriture et les méthodes utilisées par l'auteur pour raconter son périple. De plus, il semble que l'ambition de création d'un savoir européen sur le monde, qui est attribuée par Marie-Christine Gomez-Géraud aux auteurs du XVI^e^ siècle, soit déjà celle qui motive Ruy González de Clavijo, comme nous le verrons. Mais avant tout, il est nécessaire de s'interroger sur la définition même du récit de voyage, et sur la forme que prend l'œuvre en question, afin de définir la façon dont il est possible d'exploiter les informations et les réflexions qu'elle contient.

Quel genre pour le récit de voyage ?

Pour Aron Kibédi-Varga, le « genre » peut être considéré au sens médiéval comme « une catégorie qui permet de réunir, selon des critères divers, un certain nombre de textes »[45]. Nous reprendrons donc la définition du « genre » viatique donnée par Elodie Burle, qui dégage justement divers critères de définition, en termes d'ambitions littéraires :

> « Présenter des pérégrinations dans leurs étapes, leurs méandres, leurs difficultés et satisfactions, leurs obligations et intérêts, leurs surprises. En s'adressant à des

[42] En ce qui concerne la littérature viatique du XVII^e^ siècle, Sylvie Requemora qualifie même les Amériques « d'espace en vogue », aux côtés des Indes orientales et de la terre sainte, dans REQUEMORA Sylvie, « L'espace dans la littérature de voyages », *Etudes littéraire*, vol. 34, n° 1-2, 2002, p. 249-276

[43] BOUR Isabelle, COTTEGNIES Line (dir.), *Scénographie du récit de voyage et imaginaire viatique (XVI^e^-XVIII^e^ siècles)*, Hermann, coll. « Les collections de la République des Lettres », Paris, 2018

[44] GOMEZ-GERAUD Marie-Christine, « Le récit, miroir du monde », *in* Marie-Christine GOMEZ-GERAUD (dir.), *Écrire le voyage au XVIe siècle en France*, Presses Universitaires de France, Paris, 2000, pp. 45-58

[45] KIBEDI-VARGA Aron, « Genres littéraires », *in* Jean-Pierre de BEAUMARCHAIS, Daniel COUTY, Alain REY (dir.), *Dictionnaire des littératures de langue française*, Paris, Bordas, 1987.

> personnes qui vont accomplir le même périple, ou à de simples lecteurs qui voyageront alors par procuration, ces récits décrivent ce qui a été vu, ce qu'il faut voir, ce qu'il faut faire ou éviter. Ils témoignent d'une découverte et font découvrir. »[46]

Dès lors, les critères retenus sont avant tout relatifs au contenu, et non à la façon dont il est présenté textuellement – la forme du récit de voyage est donc en elle-même relativement libre. Deux aspects de fond doivent alors être nécessairement réunis selon cette définition pour qualifier un texte de récit de voyage : la « pérégrination » et la « description ».

Le texte de Clavijo répond en l'occurrence tout à fait à ces deux critères. Le récit débute le 21 mai 1403, à l'arrivée des ambassadeurs dans la baie de Cadix, d'où part deux jours plus tard la caraque qui les emmène dans un premier temps jusqu'à Rhodes. Dès le début du périple, Clavijo suit presque au jour le jour l'avancée de l'itinéraire en mer Méditerranée, jusqu'à Constantinople, puis en mer Noire jusqu'à Trébizonde, en précisant chaque étape, et en évoquant même les difficultés de navigation. Il raconte ensuite avec le même niveau de détail le voyage sur terre de Trébizonde jusqu'à Samarcande. La « pérégrination » est donc au cœur du récit, d'autant plus que, comme nous le verrons, le choix de suivre l'itinéraire pour construire le discours renforce cette dimension d'itinérance – du voyage (itinérance physique) comme du récit (itinérance littéraire). A chaque occasion, Ruy González de Clavijo décrit abondamment les lieux des escales ou des haltes, et « donne à voir »[47] au lecteur tout ce qu'il a l'opportunité de découvrir. Etant donné l'absence d'esquisses, de dessins ou encore d'indications cartographiques de l'itinéraire dans le texte, le seul moyen pour l'auteur de transmettre ce qu'il voit est donc la « description » par les mots. Il conviendra donc d'analyser les choix qu'il fait en termes d'informations transmises au lecteur, et les moyens qu'il utilise pour rendre le plus crédible et visible possible ce qu'il découvre. En effet, outre le fait de réussir à créer des images dans l'esprit du lecteur, « donner à voir » suppose également que ce dernier a confiance[48] en ce que choisit de lui raconter l'auteur – et une confiance totale, puisqu'il n'aura aucun moyen de vérifier de ses propres yeux ce qu'il décrit.

Nous en revenons donc au fait que Clavijo a effectivement, comme les autres auteurs de récits de voyage, un véritable double rôle : celui de voyageur – qui est visible au travers du récit

---

[46] BURLE Élodie, « D'errances en digressions : La digression dans quelques récits médiévaux de voyage et de pèlerinage », *in* Chantal CONNOCHIE-BOURGNE (dir.), *La digression dans la littérature et l'art du Moyen Âge* [en ligne], Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2005

[47] MASSOT Marie, « Convaincre et être compris : étude comparée de trois récits de voyage du XIII[e] siècle dans l'Empire mongol : Historia Mongalorum de Jean de Plancarpin, Itinerarium ad partes orientales de Guillaume de Rubrouck et Le Devisement du monde de Marco Polo », Mémoire de Master sous la direction de Mattia Cavagna et Costantino Maeder, Bibliothèque en ligne de l'Université Catholique de Louvain, Louvain, 2017

[48] *Ibid.*

de ses « pérégrinations » -, et celui d'auteur – qui transmet au lecteur un monde inconnu et découvert à travers ses « descriptions ». Il s'agit donc d'abord d'étudier sa façon d'écrire, et à travers cela, les choix d'énonciations qui ont pu être opérés dans le récit. Etant donné la relative liberté de forme dans le genre viatique, il existe des façons très différentes, propres à chaque auteur, de « dire » et « d'écrire » le récit. Il pourra donc être intéressant de mettre en regard le récit de Clavijo avec le reste de la littérature viatique de la fin du Moyen-Âge (entre le XIII^{e} et le XV^{e} siècle), afin de mieux comprendre son unicité.

L'organisation du récit

Le premier aspect qui nous frappe au sujet de l'énonciation est le mode d'organisation du récit. Nous observons en effet que certains voyageurs-auteurs adoptent une « rhétorique bien claire »[49], en compilant les informations recueillies tout au long du voyage sous forme thématique. C'est par exemple le cas de Jean de Plancarpin : en observant le découpage de ses chapitres, on peut en trouver un consacré aux thèmes « Population, vêtements, habitations, bien matériels et mariages ». Au contraire, ces éléments sont évoqués tout au long du récit de Clavijo : il donne régulièrement des précisions sur ces thèmes en fonction des villes et des régions traversées, quitte à parfois donner une impression de répétition. Dans chaque ville, il s'intéresse par exemple à la composition de la population, et mentionne systématiquement la présence de grecs et d'arméniens le cas échéant. Or, une organisation thématique du récit aurait permis de « mettre en liste » les lieux dans lesquels vivent les grecs et les arméniens, et d'en donner un panorama plus global. Cependant, le choix de Ruy González de Clavijo de faire cette précision ville par ville, bien qu'elle induise comme nous l'avons dit des répétitions, met au premier plan non pas les populations des terres qu'il traverse, mais bien les villes, qui deviennent presque des personnages à part entière du récit.

La « description » de tout ce qui a été vu et observé pendant le voyage ne se déploie pas dans des chapitres thématiques, et c'est la « pérégrination » qui est bien le fil conducteur du récit. Or, si d'autres auteurs avaient durant les siècles précédents choisi de contenir la « pérégrination » dans un seul chapitre, à côté des autres chapitres thématiques, c'est parce que c'était une façon de « créer la confiance »[50] chez le lecteur, en classant les connaissances compilées au cours du voyage de manière quasi-scientifique, à la manière d'une encyclopédie, « ouvrage où on expose méthodiquement ou alphabétiquement l'ensemble des connaissances

[49] *Ibid*.
[50] *Ibid*.

universelles ou spécifiques d'un domaine du savoir »[51]. En faisant le contraire, il semble pourtant que Clavijo cherche aussi à gagner la confiance du lecteur. Comme d'autres voyageurs-auteurs[52], il préfère conserver un ordre de récit basé sur l'itinéraire et non le type d'information. La façon de « créer la confiance » passe alors à l'inverse par une promesse d'exhaustivité – en apparence en tout cas. S'établit alors une sorte de contrat moral entre le voyageur-auteur et le lecteur, par lequel le voyageur-auteur s'engage à tout dire et tout décrire au fur et à mesure de l'itinéraire. C'est une façon de laisser penser au lecteur qu'il ne lui cache rien, qu'il ne trie pas les informations *a posteriori* – ce qui est inévitable dans un classement par chapitres thématiques -, et surtout, qu'il n'oublie pas de détails. Marie-Christine Gomez-Géraud soutient ainsi que « le récit semble entretenir pour préoccupation la mise en ordre du monde, à partir de l'itinéraire qui fait défiler des lieux. A sa manière, le récit jouerait donc le rôle d'un aide-mémoire »[53].

Cependant, ce choix n'est pas antithétique avec l'idée de découpage du récit : il aurait été en effet possible de rendre le discours plus clair par un découpage par chapitres chronologiques, en fonction de l'avancée de l'itinéraire. Mais le texte de Clavijo ne comporte pas d'indications de ce type, car si dans l'édition que nous utilisons, le texte est découpé en 17 chapitres d'une étape à une autre, c'est en fait un choix des éditeurs et du traducteur – et les bornes ainsi que le nombre de chapitres varient donc d'une édition à l'autre[54]. Etant donné cette linéarité non délimitée du récit, Donatella Ferro montre que le texte se rapprocherait plutôt des « carnets de voyages », qui correspondent à des « narrations temporelles », ou des « itinéraires », qu'on reconnaît grâce aux nombreuses « notes topographiques »[55]. Or, il est clair que le récit de Ruy González de Clavijo comporte ces deux dimensions. De la même manière, et pour reprendre les termes de Sylvie Requemora-Gros[56], le texte se rapproche également du « genre des chroniques ou des mémoires ».

[51] LAROUSSE [en ligne], « encyclopédie », consulté le 2 avril 2023.
[52] C'est le cas de Guillaume de Rubrouck, de Marco Polo – dont le récit est de ce fois parfois difficile à suivre -, et d'Ibn Battuta.
[53] GOMEZ-GERAUD Marie-Christine, « Le récit, miroir du monde », *in* Marie-Christine GOMEZ-GERAUD (dir.), *Écrire le voyage au XVIe siècle en France*, Presses Universitaires de France, Paris, 2000, p. 45-58
[54] A titre d'exemple, les chapitres ne sont pas les mêmes dans la version anglaise, espagnole et française.
[55] FERRO Donatella, « Ruy González de Clavijo, Embajada a Tamorlán. Edición, introducción y notas de Francisco López Estrada », *Rassegna iberistica*, n° 80, 2000, p. 39-41
[56] REQUEMORA Sylvie, « La circulation des genres dans l'écriture viatique : la « littérature » des voyages ou le nomadisme générique, le cas de Marc Lescarbot », *Œuvres et critiques*, « La circulation des récits en Europe et en Nouvelle France (1492-1615) », n°36-1, 2011, p. 67-74

Entre exhaustivité et mises sous silence : précautions pour l'étude du texte

La continuité induite par le choix de l'ordre de l'itinéraire donne donc, comme nous l'avons dit, une impression d'exhaustivité du récit. Or, certaines choses sont forcément mises sous silence[57], et il serait faux de se fier à l'idée qu'aucun choix n'a été opéré par l'auteur au moment de la mise à l'écrit du voyage. Cependant, certains éléments habituellement mis sous silence ne le sont pas dans cette œuvre, ce qui nous va nous permettre de mieux étudier certaines dimensions des voyages de la fin du Moyen-Âge, d'ordinaire peu ou pas abordées. Par exemple, dans les récits de Jean de Plancarpin, de Guillaume de Rubrouck et de Marco Polo, les moments de traversée en bateau sont systématiquement mis sous silence, par des ellipses temporelles. Ruy González de Clavijo, comme Ibn Battuta, va au contraire choisir de raconter l'ensemble du déroulé du voyage en mer. Cela nous permettra, comme nous le verrons après, d'avoir un aperçu de la temporalité particulière du voyage – et notamment de son inscription dans un temps long -, mais aussi plus concrètement des conditions matérielles et des difficultés auxquelles sont confrontés les voyageurs.

Cependant, cela ne doit pas détourner notre attention des autres mises sous silence. Pour des raisons pratiques, l'auteur fait par exemple une ellipse temporelle importante lors de son séjour à Constantinople. Du fait des contraintes de navigation – sur lesquelles nous reviendrons à la fin de cette partie – l'ambassade est en effet obligée de rester à Constantinople pendant près de 5 mois (de fin octobre 1403 à fin mars 1404). Ruy González de Clavijo fait alors le choix de consacrer quelques pages à la description – assez précise – de la ville, et de tous les lieux remarquables des environs. Or, cela correspond probablement à une compilation des observations tirées des visites et de la vie quotidienne de l'ambassade pendant ces 5 mois – dont le déroulé précis n'est pas détaillé. De fait, la durée du séjour sur place ne permet pas à Calvijo d'avoir assez de choses nouvelles à raconter chaque jour, et il abandonne donc temporairement sa logique de « narration temporelle »[58] : cela évite en fait de briser le déroulé du récit, qui comme nous l'avons montré, a pour fil conducteur la pérégrination. La halte à Constantinople constitue un arrêt trop long dans cette pérégrination, obligeant en quelque sorte l'auteur à faire ce choix d'ellipse. Si c'est encore une preuve du fait que la dimension de « déplacement » est centrale dans ce récit, cela nous montre surtout que malgré l'exhaustivité de certains passages,

[57] MASSOT Marie, « Convaincre et être compris : étude comparée de trois récits de voyage du XIII^e^ siècle dans l'Empire mongol : Historia Mongalorum de Jean de Plancarpin, Itinerarium ad partes orientales de Guillaume de Rubrouck et Le Devisement du monde de Marco Polo », Mémoire de Master sous la direction de Mattia Cavagna et Costantino Maeder, Bibliothèque en ligne de l'Université Catholique de Louvain, Louvain, 2017

[58] FERRO Donatella, « Ruy González de Clavijo, Embajada a Tamorlán. Edición, introducción y notas de Francisco López Estrada », *Rassegna iberistica*, n° 80, 2000, p. 39-41

l'auteur opère toujours des choix dans son énonciation, du fait de la contrainte de la forme littéraire, et à travers elle, des attentes du lecteur. En cela, le récit ne peut pas être apparenté sans précautions à un travail de compilation ayant une ambition objective, tel les minutes ou les archives.

Outre la pérégrination, la nouveauté constitue donc une dimension indéniable de l'intérêt de l'auteur à raconter jour après jour son voyage. En effet, le séjour à Samarcande des ambassadeurs est également très long, puisqu'il dure près de trois mois (de septembre à novembre 1404). Cependant, on observe que Clavijo n'opère pas le même choix que lors du séjour à Constantinople : de nombreuses pages sont certes dédiées à la description de la ville et des lieux visités – par une certaine forme de compilation de ce qui y a été observé tout au long du séjour -, mais beaucoup de passages sont aussi consacrés au quotidien des ambassadeurs à la Cour de Tamerlan. Outre des raisons pratiques liées au risque de longueur dans le récit du fait de l'arrêt de la pérégrination, l'auteur porte donc également une attention particulière à ce qui pourrait intéresser le lecteur, et en l'occurrence à ce qui est le plus nouveau et inconnu pour lui. En ce sens, le quotidien de l'ambassade à Constantinople n'est pas un objet d'intérêt aussi important dans le récit que celui à Samarcande. Il faut donc toujours garder à l'esprit que la dimension littéraire du récit en fait une source complexe à étudier, et que certaines précautions doivent être prises malgré les premières impressions qu'on peut avoir du texte – et qui sont d'ailleurs voulues par l'auteur.

La temporalité du voyage dans le récit

Comme dit précédemment, la particularité du récit de Clavijo est la place importante occupée par le déroulé concret et quotidien du périple – en dehors des descriptions de lieux nouveaux et de rencontres avec des peuples étrangers. Si cela rappelle la façon dont Ibn Battuta évoque également sa pérégrination dans la *Rihla*[59] - Joshua J. Mark explique à son égard qu'il finit même par « envisager de voyager pour le voyage en soi, donnant plus de valeur au voyage qu'à la destination finale »[60] -, c'est une occasion unique d'aborder la façon dont la temporalité du voyage est appréhendée par le voyageur, mais aussi les conditions dans lesquelles le voyage se déroule.

[59] Douglas Bullis note que « *Rihla* » n'est pas le titre du livre, mais le genre (le mot *rihla* étant un terme désignant en arabe le voyage et une *rihla* désignant la littérature de voyage). Le titre du livre est en fait *Un cadeau à ceux qui contemplent les merveilles des villes et les merveilles du voyage*, dans MARK Joshua J, « Ibn Battuta », *World History Encyclopedia* [en ligne], 2019

[60] MARK Joshua J, « Ibn Battuta », *World History Encyclopedia* [en ligne], 2019

Tout d'abord, comme nous l'avons dit, ce récit est un récit chronologique, qui se rapproche du genre des « carnets de voyage ». Des indications assez précises de temps sont régulièrement données par l'auteur, ce qui permet de construire une trame chronologique très précise du récit : à ce titre, celle qui est fournie dans l'édition française de 2006 est particulièrement complète[61]. Ces indications se déclinent par exemple de la sorte : « le lendemain matin, il était vendredi, et c'était le 11 avril »[62]. A l'occasion, il est important de noter que les dates données ne correspondent pas au calendrier grégorien, mais au calendrier julien : en effet, le récit a été rédigé bien avant la réforme du Pape Grégoire XIII, qui devait servir à corriger le décalage du calendrier, et qui a été adoptée en 1582 en Espagne[63]. On observe par contre au début du Chapitre 7 de la version anglaise un décalage entre les dates et le nom des jours de la semaine : en effet, à la fin du Chapitre 6, l'auteur précise que l'ambassade arrive à Erzincan le dimanche 4 mai ; or, au début du Chapitre 7, il dit qu'ils repartent de cette ville le jeudi 5 mai. Du jeudi 5 mai, qui est fautif, au jeudi 22 mai, date de nouveau en accord avec le calendrier julien, les dates indiquées ne correspondent donc pas au bon jour de la semaine. Dans l'introduction de la version anglaise, Guy Lestrange explique que la version espagnole manuscrite sur laquelle il s'était appuyé pour sa traduction contenait de nombreuses incohérences entre les dates et les jours de la semaine : selon lui, cela pourrait être dû soit à une erreur de l'auteur, soit à une mauvaise retranscription du copiste, qui n'aurait pas su comprendre les chiffres romains et les aurait donc restitué fautivement en chiffres arabes. Dans les deux cas, l'erreur aurait vraisemblablement porté sur la date plutôt que sur le jour de la semaine. Lorsqu'on observe le court passage lors duquel Guy Lestrange n'a pas restitué les bonnes dates – ce qui est probablement simplement dû à un oubli de sa part, puisqu'il l'a fait pour l'ensemble du reste du récit -, on peut facilement voir que les dates sont décalées de 10 jours. Le raisonnement se fait ainsi : l'auteur indique que l'ambassade repart le jeudi 5 mai, mais on sait qu'en réalité, l'ambassade est encore à Erzincan le mercredi 7 mai. Le jeudi du départ ne peut donc pas être antérieur au jeudi 8 mai. Cependant, du fait de la longueur et de la précision de la description de la ville faite par l'auteur, il est fort probable que l'ambassade soit restée plus de 3 jours à Erzincan – puisqu'elle est arrivée le 4 mai. De plus, dans le chapitre 7, à la fin de la semaine où les dates sont décalées, on compte 12 jours d'écarts entre la dernière date fautive donnée (le 10

[61] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, KEHREN Lucien (trad.), *La route de Samarkand au temps de Tamerlan : relation de voyage de l'ambassade de Castille à la cour de Timour Beg (1403-1406)*, Imprimerie Nationale, Paris, 1990, rééd. 2006

[62] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 110.

[63] La réforme est adoptée la même année, par la bulle papale *Inter gravissimas*, au Portugal, en France, en Italie, aux Pays-Bas catholiques, en Savoie et au Luxembourg.

mai), et la date de nouveau cohérente, le jeudi 22 mai. Or, l'auteur n'évoque pas de halte particulièrement longue dans la ville d'Erzurum, dans laquelle l'ambassade se trouve à ce moment-là. Aussi, la description de cette ville reste assez rapide – relativement à celle d'Arzinjan en tout cas. Il est donc cohérent de penser que la première date fautive, le jeudi 5 mai, corresponde en réalité au jeudi 15 mai, et que l'ambassade serait repartie après une halte de deux semaines dans la ville d'Arzinjan – et n'aurait fait en conséquence qu'une courte halte de deux jours à Erzurum, entre le 20 et le 22 mai.[64]

Cela est d'autant plus probable que le moine copiste aurait alors simplement mal compris le « X » de la dizaine au début des dates en chiffres romains, et l'aurait ignoré dans sa traduction : le « XV » mai, serait devenu le « V » mai, et cela peut fonctionner de la même manière avec toutes les autres dates fautives de la semaine. D'ailleurs, on peut noter que la restitution du jeudi 5 mai en jeudi 15 mai est également le parti pris de l'édition française de 2006 dans sa chronologie récapitulative de l'itinéraire, sans donner cependant l'explication de ce choix.

Les conditions de voyage de l'ambassade

En dehors de la temporalité de la pérégrination, l'auteur nous permet également à travers ce récit d'avoir un aperçu des conditions et des réalités du voyage à son époque. En plus de tous les éléments de description, il s'est effectivement attaché à évoquer les moments de traversées maritimes ou d'avancées sur terre, en détaillant les obstacles auxquels peut être confrontée l'ambassade.

Tout d'abord, il est aisé de comprendre que la navigation se fait encore beaucoup par « points de repères » et par cabotage en Méditerranée et en mer Noire. Le récit mentionne ainsi tous les points remarquables sur la route et notamment les caps – ici listés dans l'ordre chronologique du récit : cap Palos, cap Marti, cap Minerve[65], cap San Gallo[66], cap Marie[67], cap Sant Angelo[68], cap Krio[69], cap Xanto[70], cap Sainte Marie[71] et cap de Kumkale[72]. Or, c'est l'illustration même de ce que nous rappelle Christiane De Crazcker-Dussart au sujet de l'appréhension de la mer au Moyen-Âge : « la navigation médiévale implique l'examen visuel du paysage côtier. Les marins sont habitués à se situer sur la mer à partir de la forme particulière

[64] Voir l'Annexe 2.
[65] Probablement l'actuel Punta Campanella.
[66] Probablement l'actuel cap Akritas.
[67] Aussi appelé cap Ténare.
[68] Probablement l'actuel cap Malée.
[69] En Turc, le cap Deveboynu (Burnu).
[70] Probablement l'actuel cap Yilanci (Burnu).
[71] Probablement l'actuel cap Baba.
[72] Probablement le cap End of the roads.

de la côte »[73]. Cette observation est donc permise par le cabotage, c'est-à-dire la navigation à proximité des côtes, qui a également pour fonction de maintenir l'embarcation à proximité des ports, afin de s'y rendre régulièrement pour se ravitailler en eau et en vivres. Par exemple, l'auteur précise qu'au port de l'île de Kos, le 5 septembre 1403, l'équipage fait des provisions : « là, [l'embarcation] resta toute la journée, afin de faire des provisions d'eau et de viande »[74] ; ou encore le jeudi 20 mars 1404, où au départ de Péra, ils refont des provisions d'eau : « ce soir-là, le bateau n'avança que jusqu'aux colonnes qui se situent à un mille de distance de Péra, puisqu'à cet endroit, il fallait remplir les tonneaux d'eau »[75]. De plus, cette omniprésence de la côte dans le déroulé du voyage en mer est flagrante dans le récit du fait des très nombreuses descriptions de villes côtières ou insulaires en Méditerranée : chaque description suppose en effet *a minima* un passage assez près de la côté, voire une halte.

Le récit est également rythmé par les mentions des conditions climatiques favorisant ou faisant obstacle à l'avancée du voyage de l'ambassade. Le vent y occupe une place importante, étant donné qu'on dénombre 44 occurrences du terme en espagnol (« viento ») dans la partie du récit qui se déroule en mer, avant l'arrivée à Trébizonde. Cela souligne bien le fait que c'est un déterminant important du voyage, et que non seulement les marins, mais aussi les ambassadeurs y prêtent en conséquence attention. Ce terme contient alors une double dimension. Tout d'abord, il peut être positif, car nécessaire à l'avancée du bateau. De fait, nombreuses sont les fois où l'auteur souligne que le manque de vent ou des vents contraires empêchent l'avancée en mer : « jeudi 6 septembre ils remirent les voiles, mais toute la journée, le vaisseau ne fit que peu d'avancée à cause d'un vent contraire, et le vendredi, ce fut la même chose pour une raison similaire »[76], « mais le jeudi suivant, [le vent] tomba, et il était impossible d'avancer pour passer cette île et entrer dans le détroit des Dardanelles »[77]. Si le vent est donc nécessaire, il peut également s'avérer dangereux lorsqu'il souffle trop fort, comme lors des tempêtes. On observe ainsi 19 occurrences du terme « tormenta », signifiant la tempête en espagnol, avant l'arrivée de l'ambassade à Trébizonde, et 5 autres occurrences sur le trajet retour. Cela montre bien que le risque mais aussi la peur des tempêtes sont omniprésents lors

[73] DE CRAECKER-DUSSART Christiane, « Nouvelles contributions en géographie et cartographie médiévales », *Le Moyen Age*, 2017/1 (Tome CXXIII), p. 113-130.
[74] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 46
[75] *Ibid*., p. 103
[76] *Ibid*., p. 46
[77] *Ibid*., p. 57

du trajet en mer. Le texte révèle donc par les termes utilisés l'enjeu que représentent les conditions climatiques pour l'avancée, mais aussi pour la survie de l'ambassade.

De fait, on apprend qu'en hiver, il est presque impossible de traverser la mer Noire : lorsque l'ambassade se trouve à Péra en octobre 1403, elle s'apprête à repartir pour traverser la mer Noire jusqu'à Trébizonde. Cependant, de nombreux marchands présents au port refusent de partir à cette époque de l'année, et expliquent aux ambassadeurs que cette mer est difficilement praticable l'hiver. L'ambassade décide d'affréter un bateau elle-même, en recrutant le génois Nicolo Socato – à qui appartient donc le bateau choisi. Dès le passage en mer Noire, un vent fort brise une partie du mât, ce qui contraint les voyageurs à rejoindre la côte, afin d'effectuer des réparations. Cela les force à retourner à Péra, et à attendre le mois de mars pour repartir, puisque la prise de risque est trop forte, pour leur vie ainsi que pour tout ce qu'ils transportent – dont les cadeaux destinés à Timur, sur lesquels nous reviendrons plus tard.

Si on pourrait penser qu'une fois sur terre, le voyage serait beaucoup moins dangereux et difficile que sur mer, d'autres obstacles climatiques continuent au contraire de rythmer l'avancée des ambassadeurs. En effet, ils traversent des zones aux climats très différents, mais qui ont pour point commun d'être souvent hostiles. En quittant Trébizonde par exemple, ils empruntent des chemins de haute montagne, et ils y croisent des glissements de terrain[78], les forçant à faire des détours, mais aussi de nombreux ruisseaux[79] difficiles à traverser, ou encore de la neige[80], qui ralentit considérablement leur rythme. Deux semaines après leur passage à Soltaniyeh, ils doivent également traverser des cols de montagne difficiles[81]. Toutefois, la traversée de ce type de milieu est régulièrement entrecoupée de passages dans des plaines arides caractérisées quant à elles par une chaleur écrasante. En quittant Tabriz, Clavijo évoque ainsi une première fois les hautes températures, et rapidement, il explique que l'ambassade commence à voyager de nuit :

> « à partir de Tunglar, cela devint [leur] habitude de voyager de nuit, car à cette saison, c'est-à-dire le mois de Juin, il est impossible de monter à cheval pendant les heures de la journée à cause de la grande chaleur : mais aussi à cause, pendant la journée, du fléau des taons qui sont nombreux dans cette région, et en effet, à la fois les hommes et les bêtes meurent souvent de leurs piqûres »[82]

[78] *Ibid*., p. 116
[79] *Ibid*., p. 116
[80] *Ibid*., p. 116
[81] *Ibid*., p. 172
[82] *Ibid*., p. 156

Cette décision de voyager de nuit est prise car en arrivant dans le-dit village de Tunglar, les hommes et les chevaux commençaient déjà à trop souffrir de ces conditions. D'ailleurs, ils choisissent à nouveau de voyager de nuit en août, et font alors halte dans des oasis pendant la journée[83]. Lorsqu'ils voyagent quand même de jour, ils s'exposent à des conditions très difficiles : des vents très chauds et forts, avec du sable ; un manque d'eau pendant parfois plusieurs heures, ce qui fait que les chevaux sont sur le point de mourir, et que les voyageurs ont tendance à se disperser – car tous sont un peu sonnés par la chaleur écrasante. Lorsqu'ils passent la ville de Damghan le 17 juillet 1404, et qu'ils voyagent de jour, la chaleur provoque d'ailleurs la mort de l'un des faucons que l'ambassade apporte à Timur de la part d'Henri III.

Outre les températures, le voyage est également marqué par la maladie : en juillet, les ambassadeurs et leurs serviteurs sont tous touchés par une fièvre. Souleiman Mirza, un gendre de Timur, qui les accueille alors à Ray, leur conseille de laisser sur place leurs serviteurs malades, car la marche risquerait de trop les affaiblir. Ils sont donc renvoyés à Téhéran, en attendant que l'ambassade les récupère sur le chemin du retour[84] - et Clavijo précise que deux d'entre eux meurent entre-temps. Fin août 1404, l'un des serviteurs du moine Alfonso Paez, tombe aussi malade et meurt[85] . Mais l'évènement qui marque le plus sensiblement l'auteur est la mort de l'un des ambassadeurs, Gomez de Salazar, également emporté par la maladie[86].

Il est donc clair que les conditions de voyage, et tous les risques qu'un tel déplacement induit sont des aspects majeurs du déroulé du périple – et il est donc très intéressant d'en avoir un tel aperçu par l'étude de ce texte.

2. L'auteur face à l'Autre et l'ailleurs : ambition et méthodes

Le narrateur et sa sensibilité face à l'altérité

Nous avons dit jusque-là que le voyageur était également l'auteur. Pourtant, des débats persistent sur sa véritable identité – notamment du fait que le moine Alfonso Paez aurait pu être celui qui ait mis à l'écrit, soit ses propres observations, soit celles des autres ambassadeurs, dont Ruy González de Clavijo. Malgré ces doutes, on peut par contre affirmer que le narrateur principal est la plupart du temps Ruy González de Clavijo. De fait, certains passages concernent des détails qui n'ont pu être donnés que par lui – notamment par rapport à son refus de

[83] *Ibid*., p. 197
[84] *Ibid*., p. 170-171
[85] *Ibid*., p. 206
[86] *Ibid*., p. 182

consommer de l'alcool pendant les banquets, ce sur quoi nous reviendrons dans la deuxième partie. Or, cette précision est importante, car entrer dans l'analyse des descriptions suppose de connaître *a minima* les caractéristiques du narrateur dont la subjectivité influence l'orientation du récit – notamment à travers l'expression de jugements de valeur ou d'émotions, notamment. Ici, nous sommes donc face à un narrateur qui se confond plus ou moins avec l'auteur – qu'on considère donc être effectivement Ruy González de Clavijo -, et avec le voyageur. C'est donc la subjectivité du voyageur réel qui s'exprime dans le récit, et qui est confrontée à la nouveauté de ses découvertes. De plus, ce voyageur-auteur-narrateur est porteur d'une mission particulière et non négligeable, celle d'ambassadeur. Il faut donc prendre en compte l'importance de la potentielle influence de son statut et de sa mission sur ce qu'il choisit d'évoquer, sur la façon dont il le fait, mais aussi sur la façon dont vont se comporter ses interlocuteurs. A titre de comparaison, Jean de Plancarpin s'intéresse particulièrement au thème militaire, et à la façon dont les Mongols font la guerre – dans un contexte où son ambassade fait suite à des incursions militaires des Mongols très à l'Ouest en Europe. De toute évidence, cela influence le type d'informations auquel il s'intéresse, et la façon dont il l'analyse. Ainsi, il consacre un chapitre entier aux techniques de défense face aux attaques mongoles, intitulé « *Comment faire la guerre aux Tartares, quels sont leurs objectifs, comment organiser les troupes, quelles armes utiliser, comment faire face à leurs ruses, comment défendre villes et forteresses, que faire des captifs ?* » (Chapitre huitième), après avoir compilé les informations recueillies par son observation sur leur façon de faire la guerre, dans un chapitre intitulé « *Comment les Tartares font la guerre, organisation des troupes, armes, ruses, méthodes de siège, et leur manque de loyauté à l'encontre de ceux qui se rendent à eux* » (Chapitre sixième). Il faut donc envisager le fait que Ruy González de Clavijo s'intéresse de la même façon à certaines choses, et plus particulièrement à tout ce qui est relatif aux Turco-Mongols et à Timur, non seulement car c'est une nouveauté, mais aussi parce que l'ambassade a pour objectif, entre autres, une meilleure connaissance d'un potentiel allié militaire de Castille. Il y a donc un « objectif diplomatique »[87] inhérent au texte, doublé d'un « intérêt stratégique »[88] : le texte doit donc apporter des informations utiles dans les domaines commercial et militaire, et il faut tenter de « lire entre les lignes » pour dégager ces informations de l'autre « intentionnalité particulière »[89] de l'auteur, celle d'exprimer ses émotions face à l'appréhension de la nouveauté.

[87] VUILLEMIN Pascal, *Une itinérance prophétique. Le voyage en Perse d'Ambrogio Contarini (1474-1477)*, Classiques Garnier, coll. « Bibliothèque d'histoire médiévale », Paris, 2016
[88] *Ibid.*
[89] *Ibid.*

Le récit comme « Miroir de l'Autre » et de l'ailleurs

Mais outre la nouveauté, à travers chaque lieu visité et chaque coutume observée, c'est l'Autre qui est progressivement découvert et dé-voilé – au sens premier du fait de lever le voile sur l'inconnu. Et le récit de voyage « permet [alors] à l'auteur de dépasser la simple description des lieux en exprimant ses sensations et les émotions ressenties [… et de faire part] de la différence de l'Autre et de l'ailleurs »[90]. Les nombreuses informations compilées sur les lieux de vie, les coutumes, les pratiques et les habitudes des peuples qui sont étrangers à l'auteur, permettent donc de mieux les appréhender. Par l'auteur lui-même, d'abord, car mettre des mots sur l'altérité lui permet de mieux la dire et donc de mieux la saisir. Par le lecteur ensuite, qui a ainsi accès à un contenu quasi-ethnographique à propos de peuples qu'il n'a pas l'occasion de rencontrer. Ces peuples étrangers sont nombreux dans le récit de Ruy González de Clavijo. On peut dire que c'est à partir de son passage à Constantinople qu'il commence réellement à être confronté à cette altérité : les rites religieux grecs orthodoxes, relativement éloignés de ceux connus par Ruy González de Clavijo, constituent en effet une première véritable nouveauté.

Cependant, outre « l'Autre », « l'ailleurs » est également plein de choses *a priori* inconnues pour le voyageur-auteur. Que ce soient face à des lieux, des plantes, des objets, des animaux, des coutumes ou des peuples, le voyageur-auteur entre donc systématiquement comme nous l'avons dit dans une logique de double appréhension : une première appréhension personnelle, en tant que voyageur – afin de comprendre et d'interpréter en fonction de ce qu'il connaît déjà la nouveauté ; et une deuxième appréhension, en tant qu'auteur, par les mots, pour rendre ces nouveautés dicibles, lisibles et compréhensibles au lecteur. Il doit en effet réussir à « donner à voir »[91] au lecteur quelque chose que ce dernier n'a jamais vu, et lui permettre de le « visualiser »[92] sans image, et seulement grâce à des mots.

Le récit comme révélateur des sources orales

Un autre intérêt majeur de l'œuvre de Clavijo se décline dans le fait qu'à travers son récit, il nous donne accès à des sources orales locales. En effet, il explique souvent tenir les informations qu'il transmet au lecteur de ses propres interlocuteurs, croisés au fil du voyage. Ces sources peuvent donc nous donner de nombreux éléments sur les peuples qui se situent sur l'itinéraire de l'ambassade, mais aussi sur leur vision des régions qu'ils habitent, sur les Turco-

[90] MERDJI Naima, « Le récit de voyage : quête et découverte dans *Autoportrait avec grenade* et *dieu, Allah, moi et les autres* de Salim Bachi », *Multilinguales* [En ligne], 8 | 2017, mis en ligne le 01 juin 2017.
[91] BEGUELIN-ARGIMON Victoria, « La descripción de Samarcanda en la Embajada a Tamorlán: de la imagen visual a la imagen de poder », *Revue électronique d'études hispaniques médiévales*, « Ekphrasis et hypotypose (Moyen Âge et Siècle d'Or) / Intime et intimité au Siècle d'Or », n°37, 2020
[92] *Ibid*.

Mongols et sur l'empire de Timur. Cela permet de multiplier les points de vue, et de ne pas avoir en appui que celui de Clavijo – avec tout ce qu'il peut comprendre comme préconçus ou biais.

Très rapidement, on se rend d'ailleurs compte que l'auteur fait automatiquement comprendre à son lecteur la différence entre ce qu'il sait lui, et ce qu'il apprend de ses interlocuteurs. Par exemple, il utilise souvent le terme « dijeron » en espagnol, qui correspond à la troisième personne du pluriel du passé parfait du verbe « decir », qui signifie « dire ». Cela montre bien qu'il met en exergue le fait qu'une source extérieure lui a transmis une certaine information que lui-même transmet alors au lecteur. On compte d'ailleurs 46 occurrences de cette forme verbale, réparties assez régulièrement tout au long du récit, ce qui prouve que cette précision est une sorte de discipline pour l'auteur. Souvent, les descriptions qu'il fait des lieux – et qui sont donc issues de sa propre observation – sont alors accompagnées d'éléments sur leur histoire – quant à eux issus des sources orales locales :

> « Le même jour, [les ambassadeurs] ont aussi visité l'Eglise Sainte Marie Peribleptos. […] le bâtiment principal de l'église est orné à l'extérieur par de nombreuses formes et dessins richement travaillés de différentes manières, avec du doré, du bleu, et d'autres couleurs. […] devant la figure de Sainte Marie, à ses pieds, sont représentés 30 châteaux et villes, chacun avec son nom attaché et inscrit en lettres grecques. Ils disent que ces nombreuses villes et châteaux font tous partie de la seigneurie de cette église, lui ayant été donné et accordé par un certain empereur dont le nom était Romanus, et qu'il est enterré ailleurs dans l'église. »[93]

Dans cet exemple, il est clair que Clavijo expose d'abord une description qui se veut neutre et détaillée de l'église, et que dans un deuxième temps, il y ajoute des éléments d'histoire et de contexte, qu'il n'aurait pas pu observer de lui-même, et qu'il a appris grâce à ses échanges avec les interlocuteurs locaux. Cette combinaison d'observation autonome et de retranscription des sources orales, permettant à Clavijo de donner de nombreux éléments sur les lieux qu'il visite, renforce également l'impression d'exhaustivité qui se dégage du récit, et que nous avons évoqué plus haut.

Mais outre cette volonté de donner de nombreuses précisions historiques et contextuelles sur les choses qu'il voit, le fait préciser que les informations proviennent de sources orales permet à Clavijo de se mettre à distance de certains récits plus ou moins invraisemblables – et

[93] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 64

ainsi, de ne pas laisser croire à son lecteur qu'il confirme ces informations. Par exemple, après avoir décrit la colonne serpentine de Constantinople – dont nous reparlerons plus tard -, voici ce qu'il rapporte au sujet de l'histoire qui lui a été racontée sur place :

> « ils disent que ces têtes de serpent avaient été placées ici afin de servir à un enchantement, parce que dans le passé, il y avait eu un fléau de serpents et d'autres reptiles nuisibles, qui avaient tué beaucoup de gens à cause de leur venin. Par la suite, un certain empereur, qui vivait à cette époque, avait au moyen de ces têtes [de serpent] réalisé un enchantement, par lequel immédiatement et pour toujours à Constantinople, aucun serpent ne pourrait plus blesser personne. »[94]

En commençant ce court récit par la forme verbale « ils disent », l'auteur se dédouane de toute potentielle accusation de colporter des récits merveilleux et fantasmagoriques qui ne correspondent pas à la réalité. Son ambition est donc de donner le plus d'éléments possibles sur la chose observée, tout en précisant dans quelle mesure il peut ou non les confirmer, ce qui laisse donc au lecteur la possibilité de se faire son propre avis. Par contre, on remarque que cette distanciation avec le merveilleux ne concerne que les croyances païennes. De fait, le récit d'un miracle chrétien au sujet d'une relique de Saint-Jean Baptiste fait par exemple exception :

> « On dit que dans la ville d'Antioche, au temps de l'idolâtrie, y vivait un dragon, et que les habitants de la ville avaient l'habitude chaque année de donner une personne en pâture à ce dragon. Ils tiraient au sort le nom de l'un d'entre eux [… et] ce sort, dit-on, désigna en ce temps-là la fille d'un homme de bien [… Il] dit aux moines qu'il avait entendu dire que Dieu avait fait de nombreux miracles par l'intermédiaire de Saint Jean. Jean [… et] il venait désormais prier dans l'église, et plus particulièrement le bras de Saint Jean [… dont] il jeta le doigt dans la bouche du dragon, ce qui fit éclater le dragon. Ce fut un grand miracle ; et cet homme fut converti à la foi de notre Seigneur Jésus-Christ, devenant ainsi un chrétien . »[95]

La fin de l'extrait est particulièrement frappante, puisqu'il est clair que l'auteur ne semble émettre aucun doute quant à la véracité de ce miracle. Il faut donc garder à l'esprit que la distance de Clavijo avec les sources orales concerne plus particulièrement les éléments d'histoire et de contexte ou bien les récits merveilleux païens.

La création d'un savoir européen sur le monde

Pour comprendre la façon dont il va appréhender la nouveauté et la rendre visible pour le lecteur, il faut donc également prendre en compte l'importance des savoirs *a priori* de l'auteur,

[94] *Ibid*., p. 71
[95] *Ibid.*, p. 65-66

et de sa façon de décrire ce qui est découvert. Ces deux dimensions conditionnent en effet le discours. De plus, comme l'affirme Gabrielle Michele Spiegel, il faut « lire les textes médiévaux en les situant dans [leur] contexte social et culturel », et d'autant plus dans le cadre du récit de voyage, qui confronte un voyageur à d'autres peuples, et donc à d'autres sociétés. Si le texte nous permet sans aucun doute de récolter des connaissances sur ces autres peuples et leurs cultures, c'est aussi parce que la démarche du voyageur-auteur est marquée par une « recherche de savoir »[96], plus précisément par une volonté de création de savoir européen sur le monde, c'est-à-dire un savoir rendu dicible par un européen, et pour des européens, sur des choses *a priori* inconnues pour les lecteurs européens. Cela détermine donc en grande partie les références utilisées dans les divers procédés littéraires et discursifs tout au long du texte, comme la comparaison. A partir de références communes, et d'informations issues de l'imaginaire collectif européen, le voyageur-auteur va construire un « miroir de l'Autre »[97] et de « l'ailleurs », en reflétant à partir de ses connaissances et de ses mots, ce qui est pourtant nouveau.

Le rôle de l'anecdote dans l'« errance de la plume »[98]

La création de savoir dans ce texte passe donc par la compilation d'informations, en vue de les transmettre ensuite au lecteur. Or, le choix d'un récit chronologique permet en premier lieu au voyageur-auteur de digresser au cours du récit, pour des raisons tant esthétiques que pédagogiques, en développant certaines anecdotes. Dans cette première perspective s'inscrivent de nombreux passages du texte, qui complexifient le discours – et par la même occasion la lecture -, mais qui permettent également de multiplier les précisions quant aux lieux et aux personnages évoqués. Bien plus courtes que les descriptions, qui seront étudiées après, ces anecdotes consistent en de courts détails rompant avec la continuité et l'unité du récit, tels des sortes de « détour[s] ou décentrement[s] passager[s] par rapport à une linéarité »[99]. Si les exemples sont très nombreux, nous pouvons évoquer celui des perles échangées sur les routes

[96] MASSOT Marie, « Convaincre et être compris : étude comparée de trois récits de voyage du XIII^e siècle dans l'Empire mongol : Historia Mongalorum de Jean de Plancarpin, Itinerarium ad partes orientales de Guillaume de Rubrouck et Le Devisement du monde de Marco Polo », Mémoire de Master sous la direction de Mattia Cavagna et Costantino Maeder, Bibliothèque en ligne de l'Université Catholique de Louvain, Louvain, 2017

[97] GOMEZ-GERAUD Marie-Christine, « Le récit, miroir du monde », *in* Marie-Christine GOMEZ-GERAUD (dir.), *Écrire le voyage au XVIe siècle en France*, Presses Universitaires de France, Paris, 2000, p. 45-58

[98] CHAREYRON Nicole, « Errances et digressions dans un récit de voyage au xv^e siècle : l'Evagatorium de frère Félix Fabri », *in* Chantal CONNOCHIE-BOURGNE (dir.), *La digression dans la littérature et l'art du Moyen Âge* [en ligne], Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2005

[99] BURLE Élodie, « D'errances en digressions : La digression dans quelques récits médiévaux de voyage et de pèlerinage », *in* Chantal CONNOCHIE-BOURGNE (dir.), *La digression dans la littérature et l'art du Moyen Âge* [en ligne], Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2005

caravanières : alors que Clavijo est en train de décrire la position de la ville de Soltaniyeh par rapport à d'autres lieux, et notamment Ormuz, il fait un aparté sur la production des perles.

> « Et ceux qui viennent de la région d'Ormuz et de Cathay disent que la perle naît et se développe dans les huîtres, et ces huîtres dans lesquelles ils la trouvent sont grandes et blanches comme du papier, et ils en apportent à Soltaniyeh et à Tauris, et ils en font des anneaux et des bagues. Tous les marchands venant de la terre des chrétiens, de Caffa et de Trébizonde, et les marchands de Turquie, de Syrie et de Baldac, viennent chaque année à cette époque dans cette ville de Soltaniyeh pour y faire leurs achats.»[100]

Ces ruptures successives entraînent une certaine errance du récit, dans lequel « l'errance de plume [rend] compte de l'errance de corps »[101]. Ces ruptures permettent cependant au lecteur de récolter au fil du récit de nombreuses informations supplémentaires, sans presque s'en rendre compte, car l'errance du récit l'entraîne dans la succession des anecdotes de la même façon que l'errance de l'itinéraire entraîne le voyageur sur son chemin. Elodie Burle montre également que cela permet de multiplier les lecteurs potentiels, car chacun peut ainsi trouver son compte dans la lecture du texte, selon le plan auquel il s'intéresse – alors qu'un récit de voyage traité thématiquement ne le permettrait pas, du fait de sa linéarité compartimentée et de l'absence de guide dans la lecture :

> « Si le lecteur de tels récits recherche des listes de lieux et d'aléas, il ne les trouvera qu'au milieu d'événements racontés. Puis probablement séduit par le personnage, les descriptions lui paraîtront peut-être longues lorsqu'il voudra apprendre la suite des aventures. Ce type d'œuvre envisage plusieurs lecteurs et/ou plusieurs lectures. Entre journal et roman, entre description et narration, les digressions s'inversent, se multiplient... ou disparaissent pour un auteur tisserand qui joue et un lecteur séduit qui suit la route, si tortueuse soit-elle. »

S'il est donc clair que les anecdotes sont un premier moyen de transmettre des informations aux lecteurs au fil de la lecture, l'auteur mobilise aussi d'autres méthodes dans ses descriptions plus longues afin de rendre dicibles et visibles les choses que son lecteur ne connaît pas.

---

[100] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 161

[101] CHAREYRON Nicole, « Errances et digressions dans un récit de voyage au xv^e^ siècle : l'Evagatorium de frère Félix Fabri », *in* Chantal CONNOCHIE-BOURGNE (dir.), *La digression dans la littérature et l'art du Moyen Âge* [en ligne], Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2005

Méthodes

Tout au long du récit, Clavijo mobilise divers « dispositifs opératoires », ou méthodes, formant une sorte de « grammaire »[102] de la description. Cet ensemble d'outils et de points de référence lui permet de servir l'un des deux critères principaux du récit de voyage : la « description » de l'altérité et de la nouveauté.

Le portrait

Tout au long de son récit, Clavijo évoque d'abord de nombreux personnages. Mais certains retiennent son attention plus que d'autres. Il se concentre en effet plus particulièrement sur trois d'entre eux : Manuel III de Trébizonde, son fils, Alexis[103], et Timur Beg. Il leur consacre ainsi des portraits assez précis. D'un genre littéraire à part, qui se mêle ici au récit de voyage, le portrait lui permet de rassembler des observations physiques, des éléments sur la façon dont l'individu en question se présente aux ambassadeurs, et des caractéristiques relatives à son caractère, que l'auteur observe, déduit ou qu'on lui rapporte.

La comparaison

La comparaison, ensuite, permet de « ramener l'inconnu au connu »[104], tant pour le narrateur que pour le lecteur, en donnant des choses connues comme référentiel de comparaison à un objet, une coutume, ou un être inconnu. Cela permet d'abord au narrateur de dire les choses, car si la chose est inconnue, son nom n'évoque rien de « visible » - autrement dit, le signifiant ne porte pas véritablement de signifié[105]. Cela permet ensuite au lecteur, qui n'a pas eu l'occasion de découvrir de ses yeux cette chose inconnue de le faire à travers les mots de l'auteur, et à travers une suite de références partielles à des choses qu'il connaît. L'objet inconnu est donc construit par un mélange d'éléments d'autres choses connues, afin de créer une sorte de Frankenstein littéraire permettant de le rendre « dicible » et « visible ».

Cela passe donc notamment par la comparaison, l'outil le plus évident pour mettre en relation le connu et l'inconnu. Cette comparaison peut alors se faire assez surprenamment par la négation, procédé mis en exergue par Marie Massot dans ses travaux sur les récits de

[102] BOUR Isabelle, COTTEGNIES Line (dir.), *Scénographie du récit de voyage et imaginaire viatique (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Hermann, coll. « Les collections de la République des Lettres », Paris, 2018
[103] Qui est le futur Alexis IV de Trébizonde, aussi appelé Alexis IV Grand Comnène.
[104] MASSOT Marie, « Convaincre et être compris : étude comparée de trois récits de voyage du XIII^e siècle dans l'Empire mongol : Historia Mongalorum de Jean de Plancarpin, Itinerarium ad partes orientales de Guillaume de Rubrouck et Le Devisement du monde de Marco Polo », Mémoire de Master sous la direction de Mattia Cavagna et Costantino Maeder, Bibliothèque en ligne de l'Université Catholique de Louvain, Louvain, 2017
[105] Concepts développés par Ferdinand de Saussure.

voyage[106]. Par exemple, lorsque les ambassadeurs rencontrent pour la première fois Timur, et que Clavijo décrit les révérences et génuflexions auxquels ils procèdent en signe de respect, il note que contrairement à ce qui est de vigueur à la Cour de Castille, ces honneurs ne comportent pas de baise-main[107]. Toutefois, les comparaisons simples sont également extrêmement fréquentes, que ce soit pour éclairer la topographie de certains espaces, ou encore la beauté de certains lieux. Ainsi, Clavijo compare la situation et la taille relative de Constantinople et de Péra avec celles de Séville et de Triana, ce qui ne laisse aucun doute dans l'esprit du lecteur castillan quant à la configuration de cet espace *a priori* inconnu. Cependant, la comparaison est parfois plus subtile, notamment lorsqu'à Kesh, les ambassadeurs ont l'occasion de visiter un palais. Clavijo cherche alors à transmettre au lecteur la profondeur de son émerveillement face à l'architecture du lieu, ce qui est pourtant hautement subjectif. Ainsi, il choisit comme point de référence la qualité des artisans français de Paris : « même les artisans de Paris, qui sont tant reconnus pour leur habileté, soutiendraient que ce qui est fait ici est d'un artisanat de grande qualité »[108]. Pour transmettre son émotion, il utilise donc une référence dont il suppose qu'elle suscite autant d'émotions chez son lecteur que chez lui. Mais il l'utilise indirectement, car il ne compare pas réellement la beauté du travail des deux groupes d'artisans différents : il fait reconnaître aux artisans parisiens, connus pour leur qualité, que ce qu'il observe est très réussi. Cela suppose donc qu'en plus du fait que ses lecteurs connaissent la beauté du travail des artisans parisiens, ils estiment et jugent légitime le jugement de valeur que ces mêmes artisans pourraient émettre sur la beauté d'une chose.

L'analogie

Le meilleur exemple du Frankenstein littéraire est probablement l'analogie, c'est-à-dire le « rapport existant entre des choses ou entre des personnes qui présentent des caractères communs »[109]. Elle est utilisée pour construire dans le récit des images d'objets, de pratiques ou d'êtres vivants inconnus au lecteur à partir d'éléments d'autres objets, pratiques et êtres vivants qu'il connaît. L'un des exemples les plus parlants est celui de la description d'une girafe par Clavijo. Lorsque les ambassadeurs arrivent à Khoy, ils y rencontrent en effet une autre ambassade, envoyée par le sultan mamelouk d'Egypte, qui apporte en cadeau à Timur une girafe

[106] MASSOT Marie, « Convaincre et être compris : étude comparée de trois récits de voyage du XIII[e] siècle dans l'Empire mongol : Historia Mongalorum de Jean de Plancarpin, Itinerarium ad partes orientales de Guillaume de Rubrouck et Le Devisement du monde de Marco Polo », Mémoire de Master sous la direction de Mattia Cavagna et Costantino Maeder, Bibliothèque en ligne de l'Université Catholique de Louvain, Louvain, 2017
[107] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 221
[108] *Ibid.*, p. 209
[109] LAROUSSE [en ligne], « analogie », consulté le 23 mai 2023.

– ce que nous analyserons en deuxième partie. Pour la désigner, Guy Lestrange transcrit dans sa traduction le terme « jornufa », avant de préciser que cela correspond au mot girafe, ce qui laisse supposer que ce n'est pas un terme espagnol. Cela signifie alors que le terme n'existe pas encore dans cette langue, ou bien, s'il existe, qu'il n'est pas encore assez répandu pour être connu par Clavijo. En regardant dans le manuscrit daté du XV^e^ siècle et conservé à la Bibliothèque Nationale de Madrid, on observe que le terme pourrait également être « jornusa », car il y a un doute sur le fait que la pénultième soit un « s » long ou un « f ». Dans tous les cas, ce mot rappelle les termes arabe ou persan, respectivement « zarāfah (زرافة) » et « zurnāpā (زُرنَاپَا) »[110]. Le terme utilisé par Clavijo semble alors être une sorte de mélange étymologique, et il est probablement unique, car les articles universitaires portant sur l'étymologie du terme « girafe » ne comptent qu'une occurrence de cette forme « jornufa » dans l'ensemble de la littérature – on peut donc le qualifier d'hapax[111]. Dans tous les cas, les doutes quant au terme utilisé, et la non-fixation dans la langue castillane d'un terme générique pour désigner la girafe au début du XV^e^ siècle nous permettent de supposer que l'animal n'est effectivement pas encore très connu en Espagne, et donc par les lecteurs de Clavijo. Ce dernier dresse alors un portrait très précis de cette bête, qu'il qualifie d'« étrangement faite et dans une manière qui [lui] est inconnue »[112] :

> « son corps était aussi grand que celui d'un cheval, son cou très long, ses bras beaucoup plus hauts que ses jambes, son pied aussi long que celui d'un bœuf, et du sabot jusqu'au sommet du dos il y avait seize paumes ; depuis les épaules jusqu'à la tête, il y avait encore seize paumes, et quand elle voulait lever le cou, elle le levait si haut que c'était merveilleux, et son cou était aussi mince que celui d'un cerf ; ses jambes étaient très courtes par rapport à la longueur de ses bras, si bien qu'un homme qui ne l'aurait pas bien vue croirait qu'elle est assise bien qu'elle soit debout, et son arrière était renversé comme celui d'un buffle ; son ventre était blanc, son corps était jaune […] ; sa face était comme celle d'un cerf, avec des narines en bas ; […] ses yeux étaient très grands et ronds, ses oreilles comme celles d'un cheval, et près des oreilles deux petits bois ronds, couverts de poils, qui ressemblaient à ceux des cerfs à leur naissance »[113]

Clavijo fait donc des analogies avec le cheval, le bœuf, le cerf et le buffle afin de permettre à son lecteur d'assembler mentalement les éléments connus de ces différents animaux, et de

[110] WORLDSENSE DICTIONARY, « giraffe », consulté le 1 juin 2023.
[111] C'est par exemple le cas dans GEER Alexandra (van der), « Giraffa camelopardalis, the giraffe », *in* Alexandra van der GEER (dir.), *Animals in Stone*, Leiden, The Netherlands, Brill, 2008
[112] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 149
[113] *Ibid*., p. 149-150

visualiser le fruit de ce mélange. De plus, on remarque que les mesures qu'il donne sont très concrètes, puisqu'il compte en paumes de la main, ce qui encore une fois permet au lecteur de facilement visualiser ce qu'il veut lui montrer.

Les mesures

Au-delà de l'exemple de la girafe, Clavijo donne d'autres nombreuses mesures afin de donner une idée précise des ordres de grandeur de ce qu'il décrit à ses lecteurs. Certaines de ces mesures sont chiffrées[114], comme par exemple dans la description de la ville de Gaète : « cela se trouve à deux lieues de la ville de Gaète». D'autres sont plutôt imagées, et peuvent d'ailleurs sous-tendre une dimension ironique tout en étant plus parlantes pour le lecteur, comme l'expression de la distance entre deux tours, toujours dans la ville de Gaète : « comme la distance à laquelle une catapulte peut lancer son boulet »[115].

Les *auctoritates*

Dans les autres récits de voyage que nous avons déjà évoqués, les auteurs se réfèrent également souvent aux *auctoritates*, pouvant être définis ainsi :

> « L'*auctoritas* médiévale peut être définie tout à la fois comme la qualité d'un *auctor*, le prestige personnel qui accompagne cette qualité, la légitimité des paroles et des écrits qu'il émet, ces paroles et ces écrits eux-mêmes envisagés dans le cadre réduit d'une citation. En se référant aux autorités, l'écrivain médiéval en appelle à une énonciation antérieure à laquelle ils subordonne la sienne propre. »[116]

Les *auctoritates* correspondent donc aux écrits antiques, comme ceux d'Isidore ou de Solin, aux grands récits d'Homère et au *Roman d'Alexandre*, mais aussi à la *Bible* – dont l'Ancien et le Nouveau Testament. La façon dont l'auteur va mobiliser ces *auctoritates* dépend alors en grande partie de son éducation. Marie Massot montre par exemple que Marco Polo, contrairement à Jean de Plancarpin et Guillaume de Rubrouck, ne cite que la *Bible* et le *Roman d'Alexandre*. Elle explique cela par le fait que les deux autres, en tant que moines franciscains, ont plus de connaissances sur les écrits antiques[117]. Il est alors intéressant de voir que dans ses

---

[114] MASSOT Marie, « Convaincre et être compris : étude comparée de trois récits de voyage du XIII^e siècle dans l'Empire mongol : Historia Mongalorum de Jean de Plancarpin, Itinerarium ad partes orientales de Guillaume de Rubrouck et Le Devisement du monde de Marco Polo », Mémoire de Master sous la direction de Mattia Cavagna et Costantino Maeder, Bibliothèque en ligne de l'Université Catholique de Louvain, Louvain, 2017

[115] *Ibid*., p. 31

[116] BIAGGINI Olivier, « L'*auctoritas* en Castille au xiii^e siècle : l'exemple de Gonzalo de Berceo », *Atalaya*, 9, 1998, 192-198.

[117] MASSOT Marie, « Convaincre et être compris : étude comparée de trois récits de voyage du XIII^e siècle dans l'Empire mongol : Historia Mongalorum de Jean de Plancarpin, Itinerarium ad partes orientales de Guillaume de Rubrouck et Le Devisement du monde de Marco Polo », Mémoire de Master sous la direction de Mattia Cavagna et Costantino Maeder, Bibliothèque en ligne de l'Université Catholique de Louvain, Louvain, 2017

points de référence, Clavijo se rapproche de Marco Polo. En premier lieu, il fait plusieurs fois référence à la *Bible* : lorsque l'ambassade traverse la ville de Surmari[118], il explique qu'elle est proche du Mont Ararat, où aurait reposé le bateau de Noé, après le Déluge. D'ailleurs, la ville de Surmari serait selon lui la première ville reconstruite après cet épisode biblique. Il affirme également que deux fleuves prendraient leur source directement au Paradis : l'Oxus[119], et l'Euphrate[120]. Ensuite, il ne cite pas le *Roman d'Alexandre* clairement, mais à deux reprises, il évoque un évènement historique de la vie d'Alexandre : la première fois, en expliquant que des sources orales sur place le lui ont raconté[121], et à un autre moment, sans faire cette précision, ce qui laisse penser qu'il tire cette remarque de ses propres connaissances, donc du *Roman d'Alexandre.* Il est également intéressant de noter qu'il dit voir les ruines de Troie – lors du passage vers les îles de Tenedos et d'Imbros – et qu'il les décrit. S'il est fort probable que le lieu lui soit indiqué par des marins du vaisseau, sa connaissance de l'histoire troyenne est indéniable, puisqu'il évoque aussi plus tôt dans le récit un lien entre les ruines de Cythère et l'histoire de Pâris et de la Guerre de Troie. Cette dernière est connue à la fin du Moyen-Âge grâce au *Roman de Troie*, composé en langue romane vers 1160 par Benoît de Sainte-Maure, et dont une traduction en espagnol est surnommée « version d'Alphonse XI » - ce qui laisse penser qu'elle date de son règne, donc du XIV^{e} siècle. Comme le *Roman d'Alexandre*, le *Roman de Troie* fait partie du nouveau genre médiéval du « roman antique »[122], et connaît alors une certaine postérité. En évoquant ces éléments, Clavijo est donc assuré que ses lecteurs sauront de quoi il parle, puisqu'ils partagent les mêmes références.

3. Savoirs pluridisciplinaires et ethnographie dans le récit

Les disciplines mobilisées par l'auteur

Dans la dimension de « description » de son récit, Ruy González de Clavijo s'intéresse à des éléments propres à différentes disciplines. Or, cette pluridisciplinarité est rendue possible par le genre même de l'œuvre : Sylvie Requemora soutient en effet que le récit de voyage est

[118] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 140-141
[119] *Ibid*., p. 198
[120] *Ibid*., p. 129
[121] *Ibid*., p. 157-158
[122] Voir l'Annexe 3, qui présente une miniature enluminée du XIV^{e} siècle, illustrant le *Roman de Troie*.

avant tout une forme d'« archigenre »[123], qui s'inscrit dans une « relation d'architextualité »[124] avec de nombreux autres genres et disciplines :

> « La notion de genre est ainsi considérée dans son sens modal, impliquant des formes énonciatives, plus que dans un sens thématique, censé distinguer des contenus, puisque c'est précisément le voyage comme thème qui fait circuler dans cette étude les genres entre eux. Le voyage en tant que structure et thème apparaît vite comme une forme d'écriture se superposant aux genres traditionnels, les enrichissant et les limitant à la fois, mais aussi comme un thème commun, ne laissant plus la possibilité d'une classification thématique stricte, où même la distinction entre voyage imaginaire et voyage réel n'est plus suffisante. »

Or, l'une des principales caractéristiques du récit de Clavijo est justement son recours permanent à diverses disciplines dans sa dynamique de compilation d'informations. Il décrit ainsi quasi-systématiquement chaque ville ou endroit remarquable qu'il traverse, par de véritables *ekphrasis*[125]. Si les informations sont disséminées au fil des découvertes, et donc du récit, en « *ordo neglectus* »[126], il ne faut pas négliger leur valeur, ainsi que la volonté quasi-scientifique[127] du voyageur-auteur de rassembler des connaissances dans le plus de disciplines possibles. De fait, il utilise des éléments de géographie physique, d'histoire, et d'architecture. Mais plus remarquablement encore, il s'intéresse en finesse à de nombreuses coutumes et pratiques des peuples croisés tout au long de son voyage. Or, grâce aux précautions qu'il prend la plupart du temps face aux informations qu'on lui rapporte, et grâce à la qualité de ses descriptions qui s'inscrivent dans plusieurs disciplines, nous allons voir que ses observations peuvent être qualifiées dans une certaine mesure de contenu ethnographique.

La géographie physique et la topographie urbaine

L'une des premières disciplines qui transparaît clairement dans le texte de Clavijo est la géographie physique, consistant « à décrire, à écrire la terre »[128], et la topographie urbaine, au

---

[123] REQUEMORA Sylvie, « La circulation des genres dans l'écriture viatique : la « littérature » des voyages ou le nomadisme générique, le cas de Marc Lescarbot », *Œuvres et critiques*, « La circulation des récits en Europe et en Nouvelle France (1492-1615) », n°36-1, 2011, p. 67-74

[124] Concept de Gérard Genette repris dans REQUEMORA Sylvie, « La circulation des genres dans l'écriture viatique : la « littérature » des voyages ou le nomadisme générique, le cas de Marc Lescarbot », *Œuvres et critiques*, « La circulation des récits en Europe et en Nouvelle France (1492-1615) », n°36-1, 2011, p. 67-74

[125] BEGUELIN-ARGIMON Victoria, « La descripción de Samarcanda en la Embajada a Tamorlán: de la imagen visual a la imagen de poder », *Revue électronique d'études hispaniques médiévales*, « Ekphrasis et hypotypose (Moyen Âge et Siècle d'Or) / Intime et intimité au Siècle d'Or », n°37, 2020

[126] GOMEZ-GERAUD Marie-Christine, « Le récit, miroir du monde », *in* Marie-Christine GOMEZ-GERAUD (dir.), *Écrire le voyage au XVIe siècle en France*, Presses Universitaires de France, Paris, 2000, pp. 45-58

[127] *Ibid.*

[128] REDON Marie, « Du récit de voyage à l'objectivisation : terres et termes de géographe », *Transversalités*, vol. 122, n°2, 2012, p. 83-96

sens de la description de configuration des lieux visités par notre voyageur-auteur. Pour montrer le niveau de précision des descriptions, nous prendrons appui sur celle de la ville de Gaète, dans laquelle l'ambassade fait une halte assez longue. Tout d'abord, Clavijo décrit la façon dont la ville s'organise. Il commence par s'intéresser au port, lorsque c'est une ville côtière ou insulaire, comme dans notre exemple : « le port est très beau, il est étroit à l'entrée et plus large à l'intérieur, et il est fermé tout autour par de hautes chaînes de montagnes »[129]. Ensuite, il mentionne le cas échéant la présence de fortifications, le type de maison le plus fréquent, la présence de châteaux, de palais, et il précise aussi comment sont les rues – pavées ou non -, et le type de commerces qu'on peut y trouver.

On trouve par exemple 227 occurrences du terme « château* » (« castillo* » en espagnol), majoritairement concentrées sur la partie de l'itinéraire comprise entre Cadix et Soltaniyeh, et au retour, entre Samarcande et Séville. Seules quelques occurrences sont par contre présentes dans les parties entre Soltaniyeh et Samarcande. Cela permet donc de montrer que la structure des villes varie selon les régions : dans le monde Méditerranéen et anatolien, de nombreuses puissances s'affrontent – comme rappelé en introduction – et chaque ville, et plus généralement chaque point stratégique, est surmonté d'un château. En terres turco-mongoles, les châteaux sont rares au contraire : ceux qui servaient de bastion aux groupes qui résistaient à Timur ont en général été détruits, et il n'y a pas d'intérêt à construire des châteaux défensifs au sein d'un vaste empire relativement stable. De la même façon, Clavijo s'intéresse beaucoup à la présence d'églises : on observe 114 occurrences du terme « église* » (« iglesia* » en espagnol), dont toutes sont situées avant le passage à Surmari, sauf une, mentionnée sur le trajet retour, en terres arméniennes. Il mentionne également la présence des mosquées, dont la première occurrence (« mezquita* » en espagnol) se trouve entre Trébizonde et Arzingan, et la dernière à Samarcande, pour un total de 24 occurrences. Cela montre donc qu'entre Trébizonde et Surmari, les églises avoisinent les mosquées, et par conséquent, que c'est un espace où chrétienté et islam se côtoient.

En général, l'auteur décrit également les alentours de la ville, en précisant la présence de maisons de campagne, mais aussi le type de cultures qu'on peut y trouver. Ainsi, on observe 62 occurrences du mot « vergers » (« huertas »[130] dans le texte en espagnol) et 24 occurrences du

[129] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 30

[130] Le choix d'observer les occurrences du mot uniquement au pluriel est délibéré : en effet, au sens qui nous intéresse ici, celui du « verger », Clavijo utilise systématiquement le pluriel ; par contre, on remarque que les occurrences du terme « huerta » au singulier sont uniquement concentrées dans les passages du récit qui se

mot « vignes » (« viñas » en espagnol). On observe également 2 occurrences du mot « oliveraies » (« olivares » en espagnol), dont l'une dans la description des alentours de Gaète. Cela montre d'ailleurs que Clavijo porte une attention particulière à la nature, à travers un prisme fortement anthropocentrique[131] : en effet, dans le monde méditerranéen notamment, elle n'est presque mentionnée qu'à travers ces cultures.

L'histoire

Les indications topographiques et géographiques permettent donc au lecteur d'avoir un premier aperçu assez précis des lieux que par lesquels passe Clavijo. Mais il a également l'opportunité d'en savoir plus sur l'histoire des lieux et des personnages croisés par le voyageur-auteur. Plus longs que des anecdotes, que nous avons déjà évoquées dans la forme du récit, certains passages sont de véritables morceaux d'histoire. Si toutefois ce texte n'est pas un traité d'histoire, il peut être qualifié de « para-histoire »[132], à savoir une littérature d'un genre différent permettant tout de même de recueillir un certain nombre d'éléments historiques.

L'architecture et l'art

Clavijo porte une attention particulière à l'architecture des lieux qu'il visite. Les descriptions des églises en sont une bonne illustration, comme celle de l'église Sainte-Sophie à Constantinople, avec à titre d'exemple, la description de la seule entrée de l'église :

> « A l'entrée de cette église, sous un arc qui dépasse la porte, il y a une petite chapelle très riche et très belle, et devant cette chapelle, il y a la porte de l'église, qui est très grande et très haute et couverte de cuivre ; devant elle, il y a une petite cour, et dans cette cour, de hauts échafaudages ; puis il y a une autre porte couverte de cuivre comme la première, et devant cette porte il y a une nef très large et très haute, qui est couverte d'un plafond de bois ; sur le côté gauche il y a un cloître très grand et très bien fait, avec beaucoup de dalles et de marbres de jaspe de plusieurs couleurs ; sur le côté droit de ladite nef couverte, qui est avant la deuxième porte, il y a le corps de l'église. »[133]

Clavijo décrit donc à la fois la structure des édifices et les matériaux utilisés.

déroulent à Samarcande – et cela désigne alors les jardins luxuriants dans lesquels sont dressés certaines tentes turco-mongoles.

[131] GOMEZ-GERAUD Marie-Christine, « Le récit, miroir du monde », *in* Marie-Christine GOMEZ-GERAUD (dir.), *Écrire le voyage au XVIe siècle en France*, Presses Universitaires de France, Paris, 2000, pp. 45-58

[132] AIGLE Denise, « L'histoire sous forme graphique, en arabe, persan, et turc ottoman, Origines et fonctions », *Bulletin d'études orientales*, n° 58, 2009/1, p. 11-49

[133] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 72-73

> « et le plafond de cette partie était couvert et orné d'un très riche travail de mosaïque, et au milieu du plafon, au-dessus de l'autel, était représentée une image très pieuse de Dieu le Père, très grande et très caractéristique de ce travail de mosaïque avec beaucoup de couleurs ; le plafond où est représenté ce Dieu le Père est si haut, que, d'en bas, il ne semblait pas plus grand qu'un homme, ou à peine plus […] à cause de la très grande hauteur à laquelle il se trouve. »

Il décrit également les ornements des voûtes de l'église, ici des mosaïques, en précisant les effets d'optiques dus à la hauteur de l'œuvre et à sa distance avec l'œil du visiteur. Ce souci du détail se retrouve également dans les descriptions que Clavijo fait des édifices à Samarcande, comme les mosquées, les tombeaux, les madrassas et les palais. L'accent est alors mis sur l'« effervescence artistique, urbaine et architecturale »[134] qui marque le début du XV^e^ siècle à Samarcande, du fait de la politique d'embellissement voulue par Timur. Comme le montre Victoria Beguelin-Argimon, cela crée une description « dynamisée » des édifices, car le processus de construction fait alors partie intégrante du bâti.

Outre l'intérêt de ces descriptions pour le lecteur contemporain de Clavijo, elles sont aujourd'hui également précieuses pour les historiens, ainsi que les historiens de l'art, car elles permettent de connaître à travers le récit l'état dans lequel ces édifices se trouvaient à l'époque de Clavijo. A Constantinople par exemple, à l'hippodrome, Clavijo mentionne la présence de plusieurs monuments. L'un d'entre eux est l'obélisque dit « de Théodose », en réalité érigé sous Thoutmôsis III, au XV^e^ siècle avant JC, et encore visible dans sa totalité aujourd'hui. Toutefois, Clavijo décrit également la colonne serpentine en détail, ainsi que ses têtes de serpent en bronze, alors qu'aujourd'hui, elles sont disparues – et seule la base est encore visible[135].

Ethnographie

Mais ce qui fait que ce récit est une source d'informations très précieuse, c'est avant tout la présence de contenus ethnographiques, qui se rapportent à une observation des caractéristiques culturelles d'un groupe humain. Ainsi, Clavijo décrit en détail les coutumes et les pratiques des peuples étrangers qu'il croise. Qu'elles soient relatives à la religion et aux croyances, au mode de vie nomade ou aux cérémonials à la Cour de Timur, les descriptions qui

[134] BEGUELIN-ARGIMON Victoria, « La descripción de Samarcanda en la Embajada a Tamorlán: de la imagen visual a la imagen de poder », *Revue électronique d'études hispaniques médiévales*, « Ekphrasis et hypotypose (Moyen Âge et Siècle d'Or) / Intime et intimité au Siècle d'Or », n°37, 2020

[135] Voir les Annexes 4, 5 et 6 : la colonne serpentine est encore intacte au XVI^e^ siècle, comme on peut le voir sur les deux gravures. A titre, de comparaison, l'Annexe 6 montre son état actuel de conservation.

en sont faites permettent au lecteur de visualiser en détails les habitudes de vie de ces peuples inconnus.

Toutefois, un doute quant à l'objectivité de ces observations pourrait être formulé, car l'auteur n'adopte pas une position tout à fait neutre. De fait, tout au long du texte, Clavijo exprime ses émotions et sentiments face à la nouveauté, et cela passe souvent par des expressions laudatives, voire par l'exagération. Si cela est lié à la nécessité de mobiliser en permanence l'attention du lecteur, car le « superlatif » fait partie de la « rhétorique de l'altérité »[136], Clavijo évoque souvent son admiration pour les choses qu'il découvre, et fait part de leur caractère impressionnant au lecteur. On observe ainsi 63 occurrences du radical « maravill* » en espagnol, regroupant donc tous les mots relatifs à la merveille et à l'émerveillement, et de la même façon, 98 occurrences formées autour du radical « hermos* », relatif à la beauté. La formulation de ces jugements de valeur – certes positifs, mais tout de même très subjectifs – est donc très récurrente dans le récit. De plus, outre ces remarques laudatives, Clavijo exprime parfois quelques remarques sur le ton du reproche, par exemple à propos des rites orthodoxes grecs : « les Grecs sont aussi un peuple pieux, mais en matière de foi, ils font de nombreuses erreurs »[137], « les Grecs sont tombés dans l'erreur en ce qui concerne le baptême, et ils sont aussi hétérodoxes à propos de nombreux autres coutumes et rites »[138]. Cependant, on peut noter qu'il ne se contente pas de formuler cette critique, puisqu'il détaille ensuite l'ensemble de ces rites[139], afin de montrer en détail ce que les Grecs ne font pas ou ne font pas bien : « le prêtre qui dit la messe n'est pas visible de l'assemblée des fidèles car il y a un rideau entre lui et eux »[140], « pendant la messe, ils n'utilisent pas de livre, et dans aucune de leurs églises – sauf à Sainte-Sophie à Constantinople – ils n'utilisent de cloches : ils frappent à la place un tableau de bois pour marquer les moments les plus importants de la cérémonie »[141]. Si des jugements sont donc émis tout au long de cette description, il semble cependant tout à

[136] MASSOT Marie, « Convaincre et être compris : étude comparée de trois récits de voyage du XIII^e siècle dans l'Empire mongol : Historia Mongalorum de Jean de Plancarpin, Itinerarium ad partes orientales de Guillaume de Rubrouck et Le Devisement du monde de Marco Polo », Mémoire de Master sous la direction de Mattia Cavagna et Costantino Maeder, Bibliothèque en ligne de l'Université Catholique de Louvain, Louvain, 2017
[137] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 113
[138] *Ibid*., p. 115
[139] MASSOT Marie, « Convaincre et être compris : étude comparée de trois récits de voyage du XIII^e siècle dans l'Empire mongol : Historia Mongalorum de Jean de Plancarpin, Itinerarium ad partes orientales de Guillaume de Rubrouck et Le Devisement du monde de Marco Polo », Mémoire de Master sous la direction de Mattia Cavagna et Costantino Maeder, Bibliothèque en ligne de l'Université Catholique de Louvain, Louvain, 2017
[140] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 114
[141] *Ibid*., p. 114

fait possible de faire la part des choses pendant l'analyse, et de retirer de ces pages des informations intéressantes. De fait, Marie-Christine Gomez-Geraud a montré que cela n'empêchait pas de considérer « l'intérêt ethnographique » d'un tel texte[142].

[142] GOMEZ-GERAUD Marie-Christine, « Le récit, miroir du monde », *in* Marie-Christine GOMEZ-GERAUD (dir.), *Écrire le voyage au XVIe siècle en France*, Presses Universitaires de France, Paris, 2000, pp. 45-58

Partie 2 : La grammaire de la culture matérielle et du langage diplomatique

1. L'hospitalité et la mise en scène de l'accueil : des pratiques au cœur du processus diplomatique turco-mongol

La complexité et la récurrence des gestes d'hospitalité pratiqués par le peuple turco-mongol tout au long du périple des ambassadeurs castillans peuvent laisser penser que l'empire turco-mongol avait construit son propre « protocole diplomatique »[143]. Ce terme, utilisé par Doris Behrens-Abouseif au sujet du sultanat Mamelouk d'Egypte, désigne un ensemble de règles évoquées dans des manuels de chancellerie et dans des Miroirs princiers, et qui font donc partie intégrante de l'éducation éthique et morale des dirigeants. Selon Doris Behrens-Abouseif, ce « protocole diplomatique » est largement influencé par l'héritage grec, mais surtout perse, particulièrement visible dans la « culture matérielle islamique de la royauté »[144]. Nous allons donc pouvoir nous appuyer sur ce concept car il existe de nombreuses similarités entre le sultanat mamelouk et la cour timouride, notamment du fait de la place importante qu'a pu y prendre la culture perso-islamique. De fait, Alexandre Papas et Marc Toutant soulignent le fait que les Turco-Mongols ont un « héritage pluriel », comportant cette part de « culture perso-islamique », qui, aux côtés de la « culture turco-mongole », est l'une des « deux grandes cultures de l'Asie centrale ». Cet héritage perso-islamique se comprend donc par la situation géographique de l'empire, mais aussi par le fait qu'avant lui, les Mongols Ilkhanides (1256-1340) avaient été les premiers héritiers de Gengis Khan à s'être convertis à l'islam, et s'étaient installés en Perse. Au début du XV^{e} siècle, à la cour timouride, les deux cultures sont donc intrinsèquement liées, et cela se ressent aussi bien dans les pratiques que dans la culture matérielle.

L'hospitalité avant même l'arrivée à Samarcande

L'hospitalité est l'un des piliers des protocoles diplomatiques partagés dans le monde islamique. Elle se décline par un certain sens de l'accueil, et surtout par la prise en charge matérielle et financière de l'ambassade, qui constitue « une affaire particulièrement onéreuse pour l'hôte »[145] : il doit en effet loger les ambassadeurs, et parfois leur fournir de l'argent. A partir de l'arrivée des ambassadeurs dans les terres de Timur, vers le 3 mai 1404, les autorités des villes et des régions qu'ils traversent leur fournissent effectivement des sommes d'argent

[143] BEHRENS-ABOUSEIF Doris, *Practising Diplomacy in the Mamluk Sultanate: Gifts and Material Culture in the Medieval Islamic World*, Londres/New York, I.B. Tauris, 2014
[144] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 35
[145] BEHRENS-ABOUSEIF Doris, *Practising Diplomacy in the Mamluk Sultanate: Gifts and Material Culture in the Medieval Islamic World*, Londres/New York, I.B. Tauris, 2014

quotidiennes, afin de faire face à leurs dépenses nécessaires sur place : « [les ambassadeurs] ont reçu une certaine somme d'argent, et on leur a dit qu'ils devraient recevoir une somme semblable jour après jour, tant qu'ils resteraient dans la ville, ceci étant pour leurs dépenses nécessaires»[146]. Dans les villages plus modestes, les chefs de village viennent à la rencontre de l'ambassade, et l'envoyé de Timur qui accompagne les castillans leur donne l'ordre de fournir de la nourriture, un lieu pour dormir, des chevaux frais et des gens pour les servir[147]. Une sorte de petit festin est organisé à leur arrivée, et Alexandre Papas et Marc Toutant décrivent en détail cette pratique[148] observée par Clavijo :

> « Dans chaque village où ils s'arrêtent, les gens appliquent la coutume suivante : quand les ambassadeurs (eltchi en turk) arrivent, ils doivent s'asseoir sur de petits tapis qui sont placés en plein air, à l'ombre. Puis de chaque maison on apporte quelque chose à manger ; si les ambassadeurs veulent rester, ils reçoivent davantage de nourriture. »[149]

On peut alors parler de véritable « cérémonial » d'hospitalité, étant donné la récurrence de ces pratiques ainsi que leur signification – au-delà du simple fait de subvenir aux besoins des ambassadeurs. Si c'est en effet un moyen de leur montrer l'honneur dont ils jouissent, cela révèle à la fois le respect des Turco-Mongols envers les ambassadeurs étrangers et le souverain qu'ils représentent, mais aussi envers leur propre souverain, Timur. En recevant les ambassadeurs dans le strict respect des cérémonials d'hospitalité, ils se conforment d'une certaine manière aux ordres de ce dernier, et le représentent. Même en l'absence de Timur, les ambassadeurs qui lui sont destinés jouissent donc de privilèges importants car ils sont comme ses invités, et doivent être reçus partout avec autant d'honneurs et d'hospitalité que s'ils étaient reçus par lui. Cependant, cette hospitalité permet également de montrer aux ambassadeurs d'autres aspects de l'empire que Timur cherche à mettre en avant dans le cadre de l'ambassade : plutôt que de mettre l'accent sur sa puissance militaire, il semble chercher à leur offrir l'image d'un empire caractérisé par l'abondance, la richesse, le raffinement et la culture. Si tous les cérémonials que nous allons étudier font donc partie de la culture islamique de l'hospitalité, ils sont aussi en ce sens porteurs de l'ambition particulière d'impressionner les ambassadeurs.

---

[146] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 123
[147] *Ibid*., p. 121-122
[148] PAPAS Alexandre, TOUTANT Marc, *L'Asie centrale de Tamerlan*, Edition Les Belles Lettres, coll. « Guide Belles Lettres des Civilisations », Paris, 2022, p. 103
[149] *Ibid.*

Pour en revenir plus concrètement à l'exécution de ces cérémonials d'hospitalité dans les villages que traverse l'ambassade, on remarque qu'elle ne se fait pas sans surveillance. Ainsi, lorsque les éléments évoqués plus haut ne sont pas fournis assez rapidement aux ambassadeurs, ou lorsque cette coutume n'est pas bien observée, l'envoyé de Timur n'hésite pas à punir les villageois, ce qui étonne beaucoup Clavijo : « il donnait des coups de bâton et de fouet qui étonnait grandement [les ambassadeurs] »[150]. Parmi les punitions violentes qui peuvent être imposées aux habitants et aux chefs de village, et outre les coups, le texte révèle également que l'envoyé de Timur n'hésite pas à les étrangler avec le turban qu'ils portent[151]. A partir du passage de l'ambassade à Nishapur, on observe que les nobles envoyés par Timur pour aller à la rencontre des ambassadeurs et les accompagner se comportent exactement de la même façon :

> « où et quand que nous arrivions, peu importe l'heure, si [les habitants] du campement ou de la ville n'apportaient pas immédiatement tout ce qui était nécessaire, ils recevaient des coups et des corrections impitoyables, souffrant d'une manière dont [les ambassadeurs] étaient atterrés d'être témoins. Celui qui était à ce moment-là leur guide envoyait mander impérieusement les chefs de la ville ou du village ou du campement auquel ils étaient arrivés, et ceux-ci étaient amenés devant ce seigneur qui avait la charge des ambassadeurs, et les premières paroles prononcées étaient accompagnées d'une correction, donnée çà et là et sans manque de vigueur : c'était une chose ahurissante à voir »[152]

Cette hospitalité, marquée par l'attention au confort des ambassadeurs, et par la fourniture de tout ce dont ils ont besoin pour la poursuite de leur voyage, est « pour la population une obligation que les officiers de la cour font respecter sans ménagement »[153]. Ces pratiques violentes créent en conséquence un climat de peur dans les villages, et les villageois fuient parfois à l'arrivée des ambassadeurs, car leur présence suppose aussi celle des envoyés de Timur. Clavijo explique ainsi que « tous vivent dans la terreur des messagers »[154] et qu'ils crient même « elchi », ce qui signifie « ambassadeur » en turc, à leur approche. Cela montre alors que toutes les pratiques qui se déclinent dans le cadre de l'hospitalité sont imposées par les autorités plutôt que spontanées, et que cette image que Timur cherche à donner d'un empire accueillant est avant tout une construction projetée à l'attention des ambassadeurs. Il ne faut donc pas oublier que cela participe déjà du langage diplomatique, et que les pratiques que les

[150] *Ibid*., p. 122
[151] *Ibid*., p. 188
[152] *Ibid*., p. 187-188
[153] PAPAS Alexandre, TOUTANT Marc, *L'Asie centrale de Tamerlan*, Edition Les Belles Lettres, coll. « Guide Belles Lettres des Civilisations », Paris, 2022
[154] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 189

ambassadeurs peuvent observer tout au long de leur traversée des terres contrôlées par Timur sont aussi l'expression de la domination turco-mongole sur d'autres peuples, comme les perses ou les iraniens.

Il est donc clair que les ambassadeurs bénéficient d'un accueil spécial dans les terres de Timur, de par leur statut d'abord, mais aussi du fait de la présence de ses envoyés – qui veillent à ce que le voyage se déroule tel que le souhaite en réalité Timur. D'ailleurs, une certaine priorité est accordée en toute situation au passage des ambassadeurs – qu'ils soient castillans ou mamelouks –, et plus particulièrement lorsqu'ils sont accompagnés par les messagers de Timur, ce qui fait que leur expérience de voyage ne peut pas tout à fait être comparable à celle d'autres types de voyageurs. En effet, l'auteur précise que le statut de messager et les missions qui en découlent prévalent sur toutes les autres affaires de l'empire :

> « lorsqu'ils sont de passage pour une affaire du gouvernement quelle qu'elle soit, ils se vantent qu'en exécutant les ordres de leur seigneur Timur, ils peuvent mettre à son service, et même tuer, tout et n'importe qui, car personne ne peut s'opposer à eux. Tout homme doit se taire, quoi qu'il fasse, lui, le messager, qui exécute les ordres du seigneur Timur. Il peut demander au capitaine général de l'armée de servir ou de pourvoir au service du messager du gouvernement. »[155]

La priorité et l'hospitalité particulière et codifiée dont bénéficient les ambassadeurs garantissent qu'ils voyagent le plus rapidement et le plus agréablement possible jusqu'à Samarcande. Or, cette manière de manifester pour Timur l'importance de leur statut à ses yeux présage déjà de l'hospitalité dont les ambassadeurs vont pouvoir bénéficier à Samarcande et dans les grandes villes, où résident des proches de Timur – qu'ils soient gouverneurs ou membres de sa famille. En effet, les petits festins organisés « sur de petits tapis qui sont placés en plein air, à l'ombre »[156] y sont remplacés par de véritables banquets, tenus dans des palais, des tentes ou des jardins.

Les banquets : culture matérielle et mise en scène de l'abondance

Les banquets sont depuis l'Antiquité des moments beaucoup plus codifiés qu'il n'y paraît, où se déploient d'importants enjeux de sociabilisation et de culture. Ainsi, ce sont avant tout des moments de « vie communautaire »[157], rythmés par des cérémonials, des coutumes et une certaine abondance. Mais nous allons voir qu'à la cour de Timur, c'est aussi le lieu où se déploie

[155] *Ibid*., p. 189-190
[156] *Ibid*., p. 156
[157] ELOI Thierry, « *Nunc est bibendum*. L'ivresse à Rome », *Revue de la BNF*, vol. 53, no. 2, 2016, pp. 18-27.

une importante culture matérielle, corrélée aux autres éléments constitutifs du banquet, et primordiale dans les échanges diplomatiques.

L'abondance et le faste des banquets sont notamment d'importants marqueurs de l'hospitalité au cours du récit de Clavijo : en effet, l'auteur y précise souvent que les quantités de nourriture qui sont apportées aux ambassadeurs lors des fêtes sont bien trop importantes. Si ce « rituel du banquet »[158] va de pair avec la « culture du loisir »[159] de la cour timouride, désignant l'attrait pour les expériences « physique[s] et spirituelle[s] de la réjouissance, de la chose agréable »[160], il est cependant aisé de comprendre que les loisirs peuvent être eux aussi « traversés par des enjeux militaires, diplomatiques et religieux »[161]. L'abondance ne vise donc pas uniquement à subvenir aux besoins des ambassadeurs, et a d'autres fonctions, bien plus symboliques.

Parmi ces fonctions symboliques, c'est avant tout la volonté d'impressionner et d'émerveiller qui joue un rôle primordial. Doris Behrens-Abouseif explique à cet égard que « l'hospitalité diplomatique remplit le but principal d'impressionner les ambassadeurs afin qu'en retournant dans leurs pays, ils puissent transmettre leurs impressions à leurs souverains »[162]. On remarque d'ailleurs qu'outre l'abondance au cours des banquets, c'est l'abondance même de banquets qui est impressionnante : dans la partie du récit qui se déroule en terres turco-mongoles, il y a ainsi 48 occurrences du terme espagnol « fiesta » (qui peut être traduit par « banquet » en français), ce qui montre bien la récurrence de ces fêtes en la présence des ambassadeurs – et donc le fait qu'elles sont organisées en partie à leur égard. Et lors de ces banquets, le faste et l'abondance qui s'y déploient semblent devenir des moyens « visuels et matériels »[163] de faire de la diplomatie.

Dans le cadre duel de la « culture du loisir » turco-mongole et du dialogue diplomatique, c'est d'abord la nourriture qui y est présentée en abondance. Lors du premier banquet à Samarcande, dont le déroulé est décrit en détail par Clavijo, et qui est étudié de manière très précise dans le travail d'Alexandre Papas et de Marc Toutant[164], la succession des plats et la

---

158 *Ibid.*
159 PAPAS Alexandre, TOUTANT Marc, *L'Asie centrale de Tamerlan*, Edition Les Belles Lettres, coll. « Guide Belles Lettres des Civilisations », Paris, 2022
160 *Ibid.*, p. 266
161 *Ibid.*, p. 267
162 BEHRENS-ABOUSEIF Doris, *Practising Diplomacy in the Mamluk Sultanate: Gifts and Material Culture in the Medieval Islamic World*, Londres/New York, I.B. Tauris, 2014
163 *Ibid*.
164 PAPAS Alexandre, TOUTANT Marc, *L'Asie centrale de Tamerlan*, Edition Les Belles Lettres, coll. « Guide Belles Lettres des Civilisations », Paris, 2022, p. 274-279.

mise en scène qui les accompagne sont une illustration particulièrement pertinente de la volonté de Timur d'impressionner les ambassadeurs. Une grande variété de mets leur est présentée : plusieurs viandes sont apportées – du mouton, du cheval -, et des types de cuisson différents sont proposés – les viandes sont « rôties, bouillies et en ragoût »[165]. Mais surtout, il est intéressant de se pencher sur la façon dont les viandes sont mises à la disposition des convives par les serviteurs : elles sont apportées et placées dans des plats de cuir – qui, comme le précise Clavijo, sont connus en Espagne -, et circulent ensuite entre les convives. L'abondance est alors au cœur de cette mise en scène, car Clavijo précise qu'il est impossible pour les serviteurs de soulever ces plats une fois remplis, du fait de la quantité de viande qui y est disposée. De plus, il est intéressant de noter que l'abondance de plats dépasse le cadre des banquets, puisque régulièrement, les ambassadeurs reçoivent à la fin des fêtes des paniers encore chargés de nourriture[166]. Cela permet de prolonger la temporalité du banquet, mais surtout de décupler l'impression qu'il produit chez les ambassadeurs.

Mais revenons-en au déroulé du banquet : certains serviteurs sont spécialement dédiés à la découpe de la viande pour l'empereur, qui « mange seul, [en] distribuant les pièces de viande aux courtisans ou aux visiteurs »[167]. Dans le cadre de leur service, ils portent un tablier ainsi que des manches de cuir, pour ne pas se salir avec la graisse[168] – ce qui permet aussi de les identifier facilement, telle une sorte d'uniforme. Les pièces de viande qu'ils découpent pour l'empereur sont spécialement placées dans des bassines d'or, d'argent, de terracotta ou encore de porcelaine. La nourriture destinée à Timur est donc servie dans des plats de grande valeur, puisque Clavijo précise au sujet de ceux en porcelaine qu'ils sont « très estimés et de très grand prix »[169]. Cela renforce encore l'image d'abondance qui est donnée de la cour timouride : de fait, on suppose que la richesse de l'empereur est telle, que des choses de si grande valeur peuvent être utilisées pour des fonctions quotidiennes aussi simples que l'alimentation. C'est aussi un moyen distinguer l'empereur des autres convives, et rappelle à tous, dont les ambassadeurs étrangers présents, sa puissance et sa supériorité.

[165] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 223
[166] *Ibid.*, p. 126
[167] PAPAS Alexandre, TOUTANT Marc, *L'Asie centrale de Tamerlan*, Edition Les Belles Lettres, coll. « Guide Belles Lettres des Civilisations », Paris, 2022
[168] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 224
[169] *Ibid.*, p. 224

De plus, il est également intéressant de voir qu'au cours des banquets, certains privilèges de Timur sont aussi accordés aux les ambassadeurs. L'importance de leur statut est ainsi soulignée, et Timur peut montrer à travers la considération qu'il porte au roi de Castille. C'est donc une autre modalité du dialogue diplomatique : outre le fait d'impressionner, les banquets servent à rendre visible et à représenter matériellement le statut des ambassadeurs – et à travers eux, celui de ceux qu'ils représentent. Par exemple, certains plats de viande spéciaux – accompagnés de bouillon salé servant de sauce et de pain – sont présentés à Timur par des nobles de la cour, et non par des serviteurs. Or, ces nobles servent également ces plats aux ambassadeurs étrangers et aux princes qui sont présents. Dans la hiérarchie de la cour turco-mongole, les ambassadeurs sont donc considérés dignes d'honneurs habituellement réservés aux princes et à l'empereur, c'est-à-dire aux personnes rattachées à la lignée royale, et donc situées tout en haut de la hiérarchie. Cependant, tous les ambassadeurs ne bénéficient pas d'un même traitement indifférencié : on remarque des divergences, et des privilèges qui les distinguent, et ce en fonction du souverain qu'ils représentent. C'est donc la confirmation que la dimension matérielle du banquet reflète comme dans une pièce de théâtre miniature la complexité de la situation géopolitique, et des rapports entre les différents souverains. En conséquence, l'empereur ne s'interdit pas de se comporter de manière différenciée avec chacune des ambassades : lors du premier banquet, il envoie par exemple, en plus des plats déjà présentés aux ambassadeurs espagnols, deux plats supplémentaires qui lui avaient été spécialement présentés. Etant donné qu'ils lui étaient destinés en tant qu'empereur, ces plats sont donc les véhicules symboliques de sa différence et de sa supériorité, que nous avons déjà évoquées. Le fait d'en envoyer deux aux ambassadeurs castillans comporte donc une dimension symbolique importante : à travers eux, Timur offre ce plat d'empereur au souverain qui les envoie, et semble lui signifier qu'il bénéficie à ses yeux, de la même différence et de la même supériorité. Clavijo note d'ailleurs que ce geste exprime une volonté de « leur montrer un honneur spécial »[170], ce qui montre que les ambassadeurs sont bien au fait des enjeux complexes qui sous-tendent ce moment à premier abord uniquement festif. Suivant la même idée, le banquet est le lieu par excellence de l'expression matérielle de la hiérarchie construite entre les différentes ambassades par Timur. En fonction du royaume qu'elles représentent, il décide en effet de leur placement et de leur proximité avec lui, ce qui une fois encore sert à rendre visible les rapports de force qu'il établit avec chacune. Ainsi, au début du premier banquet, l'ambassade castillane est initialement placée après l'ambassadeur de Cathay – donc de la Chine

[170] *Ibid.*, p. 225

des Ming[171]. Or, cet ambassadeur est présent à la cour afin de rappeler à Timur qu'il doit payer son tribut, ce qu'il faisait jusqu'alors[172]. Timur décide à ce moment-là d'inverser les places des deux ambassades, et fait déclarer publiquement par l'un des seigneurs de sa cour que « les ambassadeurs du Roi d'Espagne, [son] bon ami et fils, doivent être placés avant [l'ambassadeur de Cathay] qui est l'envoyé d'un voleur et d'un homme mauvais qui est l'ennemi de Timur »[173]. Il ordonne également à l'interprète des ambassadeurs espagnols de leur expliquer ce qu'il s'est passé, afin de s'assurer qu'ils comprennent bien l'honneur qu'il leur fait. Cette disposition hiérarchique restera par ailleurs la même tout au long du séjour des ambassadeurs castillans. En faisant ce choix de placement, Timur prend donc le risque de vexer l'ambassadeur des Ming – et à travers lui, de vexer l'empereur Yongle[174], qui comme le rappelle Clavijo, « gouverne un immense royaume »[175] -, au profit du roi de Castille, dont il sait finalement peu de choses. Il est donc clair que les banquets sont des instances matérielles de la diplomatie turco-mongole, et qu'ils peuvent être le théâtre de revirements importants dans la politique extérieure de Timur, à travers des gestes et des comportements qui dans d'autres contextes pourraient sembler anodins.

Dès lors, pour comprendre tout la mesure du rôle des banquets, nous devons revenir un instant sur la nourriture qui y est servie, et plus particulièrement sur ses spécificités. De fait, les banquets sont pour les Turco-Mongols un moyen de mettre en avant leur culture particulière aux multiples héritages, et notamment de rappeler le pan de leur identité profondément nomade. Clavijo note ainsi que ce sont les « hanches et les reins »[176] du cheval qui sont les morceaux de viande les plus appréciées lors des banquets. Or, la consommation de la viande de cheval est une pratique propre aux peuples nomades d'Asie centrale, et étrangère aux sédentaires. Malgré l'islamisation, Alexandre Papas et Marc Toutant montrent d'ailleurs que cette consommation,

[171] WEULERSSE Delphine, « Chapitre II. La dynastie des Ming 1368-1488 », *in* Jean FAVIER (dir.), *XIVe et XVe siècles, crises et genèses*, Presses Universitaires de France, coll. « Peuples et civilisations », Paris, 1996, p. 785-804
[172] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 222
[173] *Ibid.*, p. 223
[174] WEULERSSE Delphine, « Chapitre II. La dynastie des Ming 1368-1488 », *in* Jean FAVIER (dir.), *XIVe et XVe siècles, crises et genèses*, Presses Universitaires de France, coll. « Peuples et civilisations », Paris, 1996, p. 785-804
[175] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 223
[176] PAPAS Alexandre, TOUTANT Marc, *L'Asie centrale de Tamerlan*, Edition Les Belles Lettres, coll. « Guide Belles Lettres des Civilisations », Paris, 2022

pourtant « problématique en islam »[177], reste permise par les juristes, et illustre les « accommodements avec la charia »[178] du pan de la culture turco-mongole.

L'excès codifié : entre ordre et autorisation

Quand parfois l'abondance est poussée à son comble, c'est l'excès qui lui succède, et qui s'affirme également comme un élément crucial des moments de rencontre et d'interaction entre les ambassadeurs et les Turco-Mongols. De fait, l'alcool constitue un pan considérable de la « culture de loisir » turco-mongole. Et plus encore, il semble que dans le cadre du processus diplomatique, ce soit une marque de confiance et de bonne entente de boire ensemble. En ce sens, il semble que cette ivresse soit très codifiée – nous verrons en effet que certaines règles régissent la consommation d'alcool -, et qu'elle participe du « rituel du banquet ». Tout d'abord, le fait de boire est soumis à l'autorisation de Timur : « on ne peut boire [du vin] en public ou en cachette sans son autorisation ». Cependant, cette autorisation semble également s'apparenter à un ordre. Clavijo explique en effet qu'« à ceux qui refusent de boire du vin, [on dit] qu'il faut en avaler pour se conformer au désir de Timur, qui y tient beaucoup » : dès lors, cela pourrait être considéré comme un réel affront de refuser de participer, et créer un incident diplomatique. Clavijo précise ainsi qu'il est de coutume de boire le vin avant le repas, et plus exactement de se soûler : « aucune fête […] n'est considérée comme un véritable festival à moins que les invités ne soient soûls »[179]. Il est donc attendu des invités qu'ils boivent à l'excès, et tout est fait pour les y encourager : une jarre de vin est par exemple envoyée par Timur aux ambassadeurs avant le banquet, afin qu'ils y arrivent en ayant déjà bu, et lors des fêtes, des serviteurs sont spécialement à leur disposition pour remplir leurs coupes « dès qu'elles ont été vidées »[180]. Afin de s'assurer que le remplissage des coupes soit réellement efficace, les serviteurs ne s'occupent d'ailleurs que de deux convives au maximum. Lors de certains banquets, l'enivrement est également encouragé par la longueur des cérémonials de boissons[181], et par le fait que les viandes et les plats ne sont apportés que bien plus tard – les effets de l'alcool étant plus prononcés à jeun. De plus, verres doivent être absolument vidés, car il n'est pas accepté que les convives rendent leur verre encore rempli.

Toutefois, malgré ces règles, il est curieux de voir qu'à plusieurs reprises, Clavijo soutient à ses interlocuteurs ne jamais boire d'alcool, et que cela ne semble pas compromettre

[177] *Ibid.*
[178] *Ibid.*
[179] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 231
[180] *Ibid*., p. 231
[181] *Ibid*., p. 246

l'ambassade espagnole. Lors de l'arrivée des ambassadeurs en terres turco-mongoles, et plus précisément à Erzincan, le seigneur local propose à Clavijo de « l'eau sucrée »[182] pour remplacer les boissons alcoolisées, et en consomme même avec lui, pendant que les autres ambassadeurs sont servis en vin. De plus, d'autres boissons turco-mongoles sont parfois servies pendant les repas, ce qui permet à Clavijo d'éviter de consommer du vin : le lait de jument sucré, ou encore le lait caillé, qui s'avère être « aussi aigre que du vinaigre » d'après lui. Toutefois, il semble faire entorse à son habitude lors de la fête donnée par la belle-fille de Timur, la princesse Khanzadah, épouse de Miran Shah : « elle insista pour le faire boire, car elle ne voulait pas croire qu'il ne buvait jamais de vin. Ils burent tellement, que des hommes ivres tombaient, assommés, devant elle »[183]. D'ailleurs, cet épisode du récit est très important car il montre que les femmes turco-mongoles ont elles aussi l'autorisation de boire à l'excès – mais nous y reviendrons dans la dernière partie.

Les spectacles et le divertissement

L'organisation de spectacles pendant les visites diplomatiques est également une modalité importante de la diplomatie visuelle et matérielle turco-mongole. Ayant lieu en général pendant les banquets, ou dans les palais lors des visites des ambassadeurs, ils semblent organisés spécialement pour les visiteurs. Clavijo remarque ainsi lors de son entrée dans le palais de Timur à Samarcande que « le personnel […] faisait faire des tours aux éléphants pour divertir [les ambassadeurs] alors qu'ils passaient »[184] par là. Ce n'est donc pas un hasard, et cela fait partie de la stratégie de Timur pour impressionner ses potentiels alliés.

Ces spectacles peuvent mettre en scène des animaux impressionnants, ou peu connus par les invités, ce qui produit un certain émerveillement chez le spectateur. Ainsi, dans le palais de Timur, ce sont des éléphants qui sont présentés : Clavijo prend alors le temps de les décrire, et d'évoquer leurs tourelles de bois[185]. Plus tard, un autre divertissement est organisé, avec des éléphants de guerre[186] cette fois : à nouveau, il décrit les éléphants, mais plus précisément, et en se concentrant particulièrement sur le rôle du cornac – qui, « avec l'aiguillon qu'il tient à la main, […] les fait avancer quand il veut »[187].

[182] *Ibid*., p. 127
[183] *Ibid*., p. 246
[184] *Ibid*., p. 219
[185] *Ibid*., p. 219
[186] *Ibid*., p. 263
[187] *Ibid*., p. 263

La musique est également un divertissement important pour les Turco-Mongols. Lors de la fête organisée par la princesse Khanzadah, la femme de Miran Shah (qui est le fils aîné de Timur), Clavijo mentionne ainsi la présence de musiciens et de chanteurs : « dans la tente se trouvaient aussi des chanteurs de ballades qui jouaient des instruments de musique pour accompagner leur chant »[188]. Or, cela reflète l'intérêt des Timourides pour la musique, et plus précisément pour la « science musicale », évoqué par Alexandre Papas et Marc Toutant. Ainsi, ils montrent que « les banquets […] accueillent volontiers des musiciens »[189] et qu'il existe une véritable « vertu passionnelle de la musique » :

> « Les auteurs [de musicologie] analysent les propriétés acoustiques du son, les rapports d'intervalles et les systèmes rythmiques. Il s'agit d'une musique modale fondée sur douze modes principaux (maqam), six modes secondaires (awaz) et 24 sous-modes (shouba). Chaque mode a un effet émotionnel sur l'âme de l'auditeur. Tel mode suscite la force et le courage, tel autre la joie et le plaisir, tel autre le chagrin et l'affliction. La meilleure musique est celle qui combine les différentes émotions. »

Expression de cet intérêt timouride pour la musique, les divertissements musicaux à destination des ambassadeurs permettent donc de faire montre du raffinement de la cour, et d'offrir l'image d'un empereur patron des arts.

Les spectacles répondent donc encore une fois, par leur variété, à l'ambition d'émerveiller et d'impressionner le visiteur, que ce soit par des choses impressionnantes – tels les spectacles d'éléphants – ou d'autres plus raffinées, comme la musique.

Les cérémonials de respect des ambassadeurs, la contrepartie de l'hospitalité

Si le « protocole diplomatique » que nous avons déjà évoqué comporte un ensemble de règles obligeant l'hôte des ambassadeurs, de nombreuses pratiques doivent être également nécessairement observées par ces derniers – en quelque sorte comme une réponse, une réciprocité à tous les honneurs qui leur sont faits. Ainsi, le respect que les ambassadeurs doivent à l'empereur et aux membres de la famille timouride se traduit par divers comportements, qui sont d'ailleurs souvent également suivis par les nobles de la cour. Si comme nous l'avons, certains gestes traduisaient l'importance de leur statut, ils doivent donc parfois rendre la pareille, et réaffirmer leur respect du souverain, des institutions, et des pratiques turco-mongoles. Par exemple, pour saluer Timur, ils doivent observer à un cérémonial comprenant

[188] *Ibid*., p. 245
[189] PAPAS Alexandre, TOUTANT Marc, *L'Asie centrale de Tamerlan*, Edition Les Belles Lettres, coll. « Guide Belles Lettres des Civilisations », Paris, 2022, p. 279

trois révérences successives ainsi que des génuflexions[190], dans un ordre particulier et codifié. De plus, les ambassadeurs sont obligés d'attendre avant de pouvoir réellement arriver à Samarcande : Clavijo explique que c'est la coutume qui impose de faire attendre une ambassade lorsqu'elle arrive, et que plus elle est importante, plus on la fait attendre. Cette durée ne saurait être écourtée par les ambassadeurs, puisque dans la continuité des autres cérémonials d'hospitalité, la durée signifie l'hospitalité : plus on les fait attendre, plus l'hôte doit mobiliser d'hommes et de dépenses à leur égard, et peut ainsi leur montrer son respect.

2. Grammaire d'un autre dialogue diplomatique : valeur et symbolique des cadeaux

Une girafe

Lorsque le 5 juin 1404, les ambassadeurs arrivent dans la ville de Khoy, ils y rencontrent une autre ambassade, envoyée par le sultan Mamelouk, An-Nâsir Faraj ben Barquq, qui quelques années auparavant affrontait les Turco-Mongols en Syrie, en 1401[191]. Nous pouvons donc comprendre par l'envoi de cette ambassade que les conflits militaires entre les deux empires n'empêchent pas la continuité de leurs relations diplomatiques. Ainsi, l'envoi d'ambassades n'est pas uniquement un moyen de forger des alliances, mais aussi une modalité des relations entre Etats, de même que la guerre. Clavijo évoque le fait que les ambassadeurs mamelouks sont eux aussi chargés de cadeaux pour Timur, et parmi eux, une girafe l'interpelle plus particulièrement. Or, ce cadeau particulier, puisque c'est un animal vivant, mérite d'être étudié plus en détail[192].

François-Xavier Fauvelle[193] explique que dans les échanges de cadeaux diplomatiques entre puissants, les animaux exotiques ont souvent été particulièrement prisés, et en ce qui concerne plus précisément les girafes, il évoque le fait qu'elles sont très présentes dans les ménageries des principautés du monde islamique. On peut ajouter le fait qu'elles y sont également connues grâce à la circulation de bestiaires et de la littérature géographique et cosmologique[194], principalement originaire d'Ethiopie. Cependant, les girafes sont aussi

[190] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 220
[191] LOISEAU Julien, *Les Mamelouks (XIII^e^-XVI^e^ siècle). Une expérience du pouvoir dans l'islam médiéval*, Le Seuil, 2014
[192] Voir l'Annexe 7, pour la représentation de l'animal en question.
[193] FAUVELLE François-Xavier, *Des girafes diplomatiques aux caravanes, conversations culturelles médiévales*, Cours du Collège de France, Podcast France Culture, Radio France, 2021 et FAUVELLE François-Xavier, *Pourquoi offrir une girafe ?*, Cours du Collège de France, France Culture, Radio France, 2021
[194] BEHRENS-ABOUSEIF Doris, *Practising Diplomacy in the Mamluk Sultanate: Gifts and Material Culture in the Medieval Islamic World*, Londres/New York, I.B. Tauris, 2014

présentes dans les ménageries de Constantinople et d'Italie – ce qui explique la transmission du mot arabe « zarāfah (زرافة) »[195] à l'italien à la fin du XVI[e] siècle[196], par le terme « giraffa »[197], puis aux autres langues européennes, comme le français et l'anglais[198]. François-Xavier Fauvelle précise également que c'est un animal exclusivement africain, ce qui en fait un animal rare sur les autres continents, et qui possède donc une certaine valeur.

La girafe bénéficie donc non seulement d'une certaine valeur du fait de sa rareté, mais aussi grâce à l'effet qu'elle peut produire sur le destinataire du cadeau. Ainsi, c'est un animal particulièrement apprécié des Mamelouks dans l'exercice de leur diplomatie : Doris Behrens-Abouseif écrit à ce sujet que c'est « l'animal exotique le plus sensationnel parmi les cadeaux diplomatiques mamelouks »[199], et que leur demande en girafes est satisfaite grâce aux tributs que les Nubiens leur doivent. François-Xavier Fauvelle précise en effet qu'un sultan mamelouk avait conquis un bout de Nubie dans les années 1270, et qu'il avait alors institué un tribut annuel en animaux, comprenant trois girafes[200]. Si les Mamelouks sont particulièrement friands des girafes, c'est qu'il savent l'effet qu'elles peuvent produire à l'étranger, et chez les gens qui n'en ont encore jamais vu. Ils ne sont pas les premiers, car dès l'Antiquité, elles sont utilisées pour impressionner lors des parades[201], de même que plus tard, par les Fatimides. D'ailleurs, ce sont eux qui commencent à en envoyer comme cadeau diplomatique[202], alors qu'avant, elles étaient plutôt exigées comme tribut. L'effet recherché chez le destinataire de ce cadeau diplomatique bien particulier est donc l'émerveillement, et comme le dit François-Xavier Fauvelle, c'est le « produit d'une relation construire entre deux horizons, [… entre] l'attente de merveille projetée sur l'horizon méridional et la merveille exprimée par l'horizon septentrional ». En des mots plus simples, cela signifie que dans le cadre de l'échange diplomatique, l'émetteur de l'ambassade suppose que le destinataire espère être émerveillé, et en lui offrant une girafe, il permet au destinataire de faire l'expérience de cet émerveillement.

---

[195] Que nous avons évoqué dans la première partie, puisque le terme n'existe pas encore en espagnol.
[196] ONLINE ETYMOLOGY DICTIONARY [en ligne], « giraffe », consulté le 1 juin 2023.
[197] DIZIONARIO ETIMOLOGICO ONLINE [en ligne], « giraffa », consulté le 1 juin 2023.
[198] ONLINE ETYMOLOGY DICTIONARY [en ligne], « giraffe », consulté le 1 juin 2023.
[199] BEHRENS-ABOUSEIF Doris, *Practising Diplomacy in the Mamluk Sultanate: Gifts and Material Culture in the Medieval Islamic World*, Londres/New York, I.B. Tauris, 2014
[200] FAUVELLE François-Xavier, *Des girafes diplomatiques aux caravanes, conversations culturelles médiévales*, Cours du Collège de France, Podcast France Culture, Radio France, 2021 et FAUVELLE François-Xavier, *Pourquoi offrir une girafe ?*, Cours du Collège de France, France Culture, Radio France, 2021
[201] Voir à cet égard les processions triomphales de Ptolémée II de Philadelphie et celles de Jules César à son retour de Rome, dans BEHRENS-ABOUSEIF Doris, *Practising Diplomacy in the Mamluk Sultanate: Gifts and Material Culture in the Medieval Islamic World*, Londres/New York, I.B. Tauris, 2014
[202] *Ibid.*

Outre la rareté de l'animal, c'est aussi la distance parcourue par ce dernier pour parvenir jusqu'au destinataire qui est important. En effet, Doris Behrens-Abouseif explique que la valeur matérielle du trajet est une donnée importante du cadeau : plus l'animal est imposant, plus il faut prévoir de matériel et de serviteurs, voire d'esclaves, pour s'en occuper, mais aussi assurer leur subsistance tout au long du voyage. La girafe parcourt ainsi plus de 3000 km entre le Caire et Samarcande, et François-Xavier Fauvelle va plus loin, en expliquant que c'est justement en circulant de cour en cour, par son « mouvement », que « l'animal recharge sa valeur »[203]. Il est donc courant et même souhaitable que les cadeaux, lorsqu'ils sont des animaux en tout cas, continuent de circuler une fois qu'ils ont été offerts. D'ailleurs, si nous avons déjà rappelé le fait que la girafe est un animal exclusivement africain, elle est plus précisément originaire d'Afrique subsaharienne. Outre celles du tribut nubien perçu annuellement par les Mamelouks, certaines girafes de leur ménagerie sont déjà des cadeaux diplomatiques qui leur ont été faits par d'autres souverains africains. L'envoi d'une girafe, accompagnée d'une ambassade, par An-Nâsir Faraj ben Barquq à Timur, est donc une très bonne illustration de cette « diplomatie de la girafe » et de la valeur matérielle des animaux dans les échanges entre puissances.

Mais venons-en maintenant à la signification symbolique qu'elle contient. Associée à une figure presque mythologique, telle une sorte de « licorne », son apparition est le signe d'un « accord parfait entre ordre terrestre et cosmique » : elle suppose ainsi de « bons augures », et peut servir de « métaphore du bon gouvernement ». A travers cette signification allégorique, la girafe a aussi une fonction bien plus pragmatique. En effet, ce n'est pas un animal considéré comme dangereux, et il est apprivoisable : il est donc envoyé pour « rassurer »[204] le destinataire. A l'inverse, l'envoi d'un félin, ou même d'un éléphant – car si certains sont utilisés pour le divertissement[205], d'autres le sont pour la guerre -, peut être bien plus ambigu. Certes, il y a toujours ce même désir de susciter l'émerveillement chez le destinataire, en « s'adressant à [son] imaginaire »[206], mais celui-ci se double d'un sentiment plus menaçant, comme d'une mise en garde. Etant donné le contexte politique et diplomatique en 1404 entre les Mamelouks

[203] FAUVELLE François-Xavier, *Des girafes diplomatiques aux caravanes, conversations culturelles médiévales*, Cours du Collège de France, Podcast France Culture, Radio France, 2021 et FAUVELLE François-Xavier, *Pourquoi offrir une girafe ?*, Cours du Collège de France, France Culture, Radio France, 2021
[204] *Ibid.*
[205] Voir les éléments au sujet des spectacles d'éléphants évoqués plus haut.
[206] FAUVELLE François-Xavier, *Des girafes diplomatiques aux caravanes, conversations culturelles médiévales*, Cours du Collège de France, Podcast France Culture, Radio France, 2021 et FAUVELLE François-Xavier, *Pourquoi offrir une girafe ?*, Cours du Collège de France, France Culture, Radio France, 2021

d'Egypte et Timur, il n'est donc pas surprenant que les premiers aient plutôt choisi d'envoyer une girafe, en symbole de leurs relations bilatérales apaisées.

Des faucons

De leur côté, les castillans emportent également parmi leurs cadeaux pour Timur des animaux et en l'espèce des faucons. Pour comprendre leur valeur, et particulièrement dans le cadre diplomatique le message qu'ils véhiculent, il convient d'étudier leur nature, mais aussi leur symbolique. Apprivoisables, ils sont souvent utilisés dans les cours européennes pour la chasse – comme le prouve le traité de fauconnerie *De arte venandi cum avibus* (De l'art de chasser au moyen des oiseaux) de l'empereur Frédéric II du Saint-Empire, rédigé dans les années 1240[207]. C'est donc un rapace de chasse, et plus précisément un « oiseau de haut-vol, […] s'élevant en altitude avant de fondre sur [sa] proie »[208]. Clavijo ne donne pas de précisions quant au type de faucon offert à Timur, mais dans tous les cas, la difficulté d'en acquérir constitue sûrement en grande partie la valeur de ces oiseaux :

> « la reproduction des faucons en captivité n'existant pas au Moyen Âge, il faut les prendre au nid (ou aire) : c'est le "désairage", procédé qui requiert de repérer les nids et d'attendre l'éclosion des oeufs pour prendre les poussins juste avant leur premier envol. Lorsqu'il s'agit de faucons pèlerins nichant dans les falaises, le fauconnier doit s'aventurer dans des zones rocheuses et se laisser descendre en rappel à l'aide de cordes. On peut également capturer des faucons adultes à l'aide de filets, de lacets ou d'autres pièges. Il faut faire preuve de beaucoup d'adresse lorsque l'oiseau vient se percher la nuit, dans un arbre ou sur des rochers. »[209]

De plus, il est important de noter que dans les cours européennes, une distinction est opérée entre les oiseaux de haut vol, comme le faucon, et ceux de bas vol, comme les éperviers. Pour Joan Pieragnoli, les « oiseaux dominent […] la hiérarchie animale » et « parmi [eux] culminent les oiseaux de haute altitude ». Cette supériorité explique donc pourquoi les faucons sont prisés des bestiaires royaux, et en conséquence, pourquoi ils constituent un cadeau diplomatique ayant beaucoup de la valeur. Enfin, comme pour les autres animaux, il faut prendre en compte le fait que les faucons doivent être accompagnés d'un personnel dédié, notamment d'un fauconnier, et que des cages doivent être fournies pour le transport. De même que Doris Behrens-Abouseif le montrait pour d'autres animaux, le déplacement est donc coûteux, car il faut également

[207] HOHENSTAUFEN Frédéric II (de), PAULUS Anne, VAN DEN ABEELE Baudouin (trad.), *L'art de chasser avec les oiseaux. Le traité de fauconnerie. De arte venandi cum avibus*, Nogent-le-Roi, Jacques Laget-Librairie des Arts et Métiers-Éd., 2000 ; 1 vol. in-8°, 562 p.
[208] BNF [en ligne], « Chasse à courre et chasse au vol », Exposition Bestiaire médiéval, consulté le 5 mai 2023.
[209] *Ibid.*

prévoir les possibles accidents ou pertes en route. Par exemple, en juillet 1404, lorsque l'ambassade castillane passe la ville Damghan, la dernière de Perse occidentale, le climat devient très rude, et l'un des faucons meurt de chaud. Ils avaient également failli être perdus lors de la tempête en mer Noire, en novembre 1403 – mais comme les autres cadeaux, ils avaient alors été sauvés de justesse.

Quant à l'interprétation allégorique du faucon, il n'existe pas vraiment d'éléments d'explication concrets dans l'historiographie contemporaine, du moins dans le cadre précis de la diplomatie médiévale ou en Castille au XV^e^ siècle. Cependant, nous pouvons nous appuyer sur sa symbolique à d'autres époques et dans d'autres sociétés pour formuler quelques hypothèses. Dans l'Antiquité égyptienne, le faucon symbolisait ainsi la figure du roi, que ce soit à travers une iconographie « hybride […] avec un visage humain [de roi thoutmoside] englobé dans un corps de faucon »[210], ou encore par le rapprochement entre le faucon et le dieu Horus, « dont le roi régnant est la manifestation terrestre »[211]. Au VIII^e^ siècle, Abd al-Rahman I ibn Mu'awiya, fondateur de la dynastie omeyyade en Al-Andalus après son renversement à Damas par les Abbassides en 750, est surnommé le « faucon des Quraysh». C'est d'ailleurs le calife abbasside al-Mansur, son ennemi, qui lui donne ce surnom : il signifie alors « le premier de la tribu des Quraysh », donc le chef. Louay Safi montre aussi que chez les arabes du désert, le faucon est alors considéré comme « un animal exotique et un oiseau supérieur, connu pour son acuité visuelle, sa précision, et sa rapidité »[212]. Si l'interprétation allégorique des choses « doit de fonder sur une solide connaissance de leurs natures »[213], c'est donc, dans la bouche d'al-Mansur, un qualificatif plutôt laudatif, qui souligne le courage d'Abd al-Rahman I, ayant « échappé par sa ruse aux pointes des lances et aux lames des épées, en traversant le désert, en navigant sur les mers, jusqu'à arriver en un territoire inconnu »[214], et sa qualité de chef, puisqu'il a réussi à « organiser des villes, mobiliser des armées, and rétablir son règne après l'avoir complètement perdu, grâce à un bonne gestion et une ferme détermination »[215]. On peut donc supposer à partir de tous ces éléments que la figure du faucon symbolise le pouvoir royal, ainsi

[210] BARBOTIN Christophe, « Les statues égyptiennes du Nouvel Empire au Louvre. Une synthèse. », Thèse de doctorat, sous la direction de Frédéric Colin, soutenue le 20 janvier 2017 à l'Université de Strasbourg.
[211] FAROUT Dominique, « Sens dessus dessous ou comment montrer ce qui est caché », Pallas, 92, 2013, p. 57-70.
[212] SAFI Louay M, « Leadership and Subordination: An Islamic Perspective », *The American Journal of Islamic Social Sciences*, 12(2), juillet 1995, p. 204-223
[213] CORDONNIER Rémy, « L'illustration du Bestiaire (xie - xiiie siècle): identité allégorique et allégorie identitaire », *in* Christian HECK (dir.), *L'allégorie dans l'art du Moyen Âge. Formes et fonctions. Héritages, créations, mutations*, Turnhout, Brepols, 2008, p. 157-170
[214] SAFI Louay M, « Leadership and Subordination: An Islamic Perspective », *The American Journal of Islamic Social Sciences*, 12(2), juillet 1995, p. 204-223
[215] *Ibid.*

que le bon gouvernement. En choisissant d'offrir des faucons à Timur, Henri III de Castille essaye de se positionner sur un plan d'égalité avec lui - de roi à roi -, pour former une alliance entre pairs, et non dans un quelconque rapport de domination. D'ailleurs, il est intéressant de noter que cela diffère de la position choisie par les Mamelouks, dont l'ambassade apporte la girafe, car si elle est en général un signe d'amitié, François-Xavier Fauvelle évoque également la possibilité qu'elle soit un signe de « soumission »[216].

Les autres cadeaux : pistes d'analyses

Si les animaux possèdent souvent une « polyvalence de significations quasi-ontologique »[217], c'est probablement moins saillant pour les autres cadeaux que les ambassades apportent au souverain. De fait, ce sont surtout des étoffes : teintées de rouge, en lin, ou faites en Italie ; ou encore des objets de valeur, comme des coupes en métaux précieux. Leur intérêt correspond donc plutôt à leur valeur pécuniaire et à leur raffinement – par la qualité du travail d'orfèvre ou d'artisanat. Cependant, on peut relever le fait que beaucoup de ces étoffes sont rouges voire écarlate : si le rouge est souvent associé au pouvoir, il semble que sa déclinaison écarlate soit très prisée en Castille au XV^{e} siècle. De fait, lors des célébrations, il est arboré par les magistrats, et c'est aussi la couleur de certains dais royaux[218]. Le rouge est également l'une des couleurs du blason castillan[219]. Tout porte donc à croire qu'Henri III ait choisi des cadeaux qui soulignent la royauté, la figure du souverain, afin de flatter Timur tout en s'affirmant comme son égal.

Le cérémonial autour du moment de don

Chez les Turco-Mongols, les cadeaux sont eux aussi entourés de nombreux « cérémonials ». Tout d'abord, ce sont deux nobles de la cour timouride qui récupèrent les cadeaux à l'arrivée des ambassadeurs à Samarcande le 8 septembre 1404, afin de « les arranger et les disposer de manière convenable »[220]. Cela suppose donc déjà que les cadeaux vont être montrés, et qu'ils ne sont pas uniquement destinés à être offerts à Timur, mais aussi à être exhibés devant toute la cour. Or, il est important de garder à l'esprit qu'à la cour, d'autres

---

[216] FAUVELLE François-Xavier, *Des girafes diplomatiques aux caravanes, conversations culturelles médiévales*, Cours du Collège de France, Podcast France Culture, Radio France, 2021 et FAUVELLE François-Xavier, *Pourquoi offrir une girafe ?*, Cours du Collège de France, France Culture, Radio France, 2021

[217] CORDONNIER Rémy, « L'illustration du Bestiaire (xie - xiiie siècle): identité allégorique et allégorie identitaire », *in* Christian HECK (dir.), *L'allégorie dans l'art du Moyen Âge. Formes et fonctions. Héritages, créations, mutations*, Turnhout, Brepols, 2008, p. 157-170

[218] RUIZ Teofilo F, « Festivités, couleurs et symboles du pouvoir en Castille au XVe siècle. Les célébrations de mai 1428 », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 46^{e} année, n°3, 1991, p. 521-546.

[219] Voir l'Annexe 8, représentant le blason castillan tel qu'il était sous le règne d'Henri III, entre 1390 et 1406.

[220] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 218

puissances sont également représentées à travers leurs ambassades. Dès lors, la possibilité de montrer aux yeux de tous les cadeaux de chacune permet en réalité de comparer les ambassades entre elles – Alexandre Papas et Marc Toutant expliquent d'ailleurs que « l'éminence des souverains étrangers est évaluée en fonction du nombre de cadeaux que leurs ambassadeurs apportent »[221]. De plus, comme nous l'avons déjà étudié, les diverses valeurs et significations des cadeaux permettent de comprendre non seulement les intentions des ambassades, mais aussi le positionnement de leur souverain face à Timur – d'égal à égal, en soumission, ou avec une volonté d'exprimer sa supériorité. Mais le fait d'exhiber ces cadeaux permet aussi à Timur de montrer à tous à quel point l'activité diplomatique de son empire est importante, notamment du fait que de nombreux souverains étrangers l'honorent et le respectent. C'est donc une démonstration de puissance politique, à travers la dimension matérielle de la diplomatie, qui complète et nuance la puissance militaire déjà connue et reconnue de Timur.

La remise des cadeaux à leur destinataire est également mise en scène, ce qui renforce l'idée selon laquelle c'est une véritable politique de démonstration de puissance. Ainsi, les cadeaux sont d'abord présentés lors du premier banquet par les serviteurs de Timur : « ils commencèrent la présentation des cadeaux [de l'ambassade], qui, comme expliqué auparavant, avait été arrangés pour être portés tour à tour devant Timur par ses serviteurs »[222]. D'ailleurs, on remarque que les cadeaux de l'ambassade castillane sont présentés en même temps que ceux de l'ambassade mamelouke, ce qui permet donc de présenter une grande variété d'objet à la fois, et de mettre une nouvelle fois en avant le fait que de nombreuses ambassades se pressent à Samarcande pour rencontrer Timur. Ce processus de présentation des cadeaux peut durer assez longtemps : par exemple, lors de ce même banquet, pas moins de 300 chevaux sont présentés à l'empereur, ce qui donne une véritable impression d'abondance de cadeaux. Ensuite, l'empereur approuve les cadeaux en montrant sa satisfaction. En principe, la coutume veut qu'il n'accepte ces cadeaux qu'au bout de trois jours[223]. Toutefois, on remarque qu'il fait une entorse à cette « pratique habituelle »[224] pour les cadeaux de l'ambassade de Clavijo, puisqu'il se saisit par exemple immédiatement des étoffes écarlates – alors qu'il « fait mettre de côté »[225] les présents apportés par l'ambassade mamelouke. Il se pose donc la question de

[221] PAPAS Alexandre, TOUTANT Marc, *L'Asie centrale de Tamerlan*, Edition Les Belles Lettres, coll. « Guide Belles Lettres des Civilisations », Paris, 2022, p. 104
[222] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 225
[223] *Ibid.*, p. 226
[224] *Ibid.*, p. 226
[225] *Ibid.*, p. 226

savoir ce que peut signifier cette attente de trois jours, afin de comprendre le choix de Timur de faire cette exception. Plusieurs hypothèses peuvent être formulées à cet égard. Tout d'abord, il est possible que cela permette aux membres de la cour d'admirer les cadeaux plus longtemps. Cependant, Clavijo explique que les cadeaux non reçus sont confiés aux serviteurs de Timur, et rien n'indique qu'ils soient à nouveau disposés pour être admirés par tous. Néanmoins, accepter les cadeaux dès l'arrivée de l'ambassade, avant d'avoir eu l'occasion d'échanger avec les ambassadeurs, pourrait aussi donner une image négative du souverain. Il semblerait en avoir immédiatement besoin, ce qui signifierait qu'il en est dépendant, et que sa richesse n'est donc pas si importante ; ou cela donnerait l'impression qu'il n'accorde pas d'importance au dialogue diplomatique – qui est supposé être le cœur de l'enjeu l'ambassade - et ne s'intéresserait qu'au pan matériel de ces échanges.

Mais surtout, cette attente habituelle est peut-être une manière de faussement nier l'importance et le rôle des cadeaux, comme s'ils n'étaient pas une modalité nécessaire de l'envoi d'ambassades. Or, il est clair qu'une ambassade se présentant sans cadeaux serait mal reçue. D'abord, cela serait interprété comme un manque d'engagement financier de la part de l'émetteur, et d'un faible niveau d'intérêt de l'ambassade pour son hôte. De plus, l'absence de cadeaux ne permettrait pas de comprendre aussi finement la volonté et la position de l'expéditeur, en dehors des échanges verbaux et des lettres. D'ailleurs, si Timur accepte dès le premier jour les présents de l'ambassade castillane par exception, il affirme cependant en amont du banquet qu'« il aurait été suffisant que [le roi d'Espagne] ne lui envoie que ses ambassadeurs avec une lettre, et sans aucune offrande ou présent »[226]. On peut donc penser qu'en disant cela, il prévoit et compense à l'avance le fait d'accepter le jour même leurs cadeaux. On observe dans tous les cas qu'il existe bien une logique de négation de la nécessité du cadeau, pourtant effectivement nécessaire. De fait, cette nécessité est également un corollaire de la réciprocité des ambassades : François-Xavier Fauvelle nous rappelle à ce sujet que les ambassades, « souvent, rendent l'honneur à une ambassade précédente »[227]. Or, chaque ambassade répond également à cet honneur par les présents qu'elle apporte – en écho à ceux qui avaient été apportés par la précédente. Cela rappelle finalement les modalités des échanges, et plus particulièrement de don et de contre-don, dans les sociétés étudiées par Marcel Mauss dans une perspective anthropologique. Il souligne le fait que « les échanges et les contrats se font sous la

[226] *Ibid.*, p. 221
[227] FAUVELLE François-Xavier, *Des girafes diplomatiques aux caravanes, conversations culturelles médiévales*, Cours du Collège de France, Podcast France Culture, Radio France, 2021 et FAUVELLE François-Xavier, *Pourquoi offrir une girafe ?*, Cours du Collège de France, France Culture, Radio France, 2021

forme de cadeaux, en théorie volontaires, en réalité obligatoirement faits et rendus »[228], ou plus précisément que « ces prestations et contre-prestations s'engagent sous une forme plutôt volontaire, par des présents, des cadeaux, bien qu'elles soient au fond rigoureusement obligatoires, à peine de guerre privée ou publique »[229]. C'est donc un langage diplomatique complexe qui se déploie dans ces échanges, mais surtout, c'est un langage dont tous les protagonistes semblent maîtriser la grammaire. Les exemples que nous avons pu donner montrent bien qu'à travers l'Asie, l'Afrique et l'Europe, les mêmes logiques, comportements, mais aussi significations sous-jacentes sont connues, maîtrisées et utilisées dans le cadre diplomatique. Le langage diplomatique semble donc être un langage universel commun aux trois continents à la fin du Moyen-Âge, qui ouvre une sorte de champ des possibles pour d'autres types d'échanges, sur lesquels nous reviendrons en troisième partie.

Les convoitises suscitées par les cadeaux

Si les cadeaux sont destinés à être offerts à Timur, ils sont cependant l'objet de nombreuses convoitises. En conséquence, l'ambassade doit parfois céder certains cadeaux afin de continuer sa route. Que ce soit par choix, ou par contrainte, il est intéressant d'analyser les cas de figure auxquels sont confrontés les ambassadeurs.

Tout d'abord, lors de la tempête en mer Noire[230], l'ambassade se retrouve sur le rivage – après avoir quand même réussi à sauver les cadeaux confiés par le roi. Les ambassadeurs y retrouvent l'équipage d'un autre bateau génois, également pris dans la tempête, qui avait stationné dans le même port la veille. Or, les marins les préviennent que si les Turks ottomans découvrent qu'ils ne sont pas génois, ils risquent de les faire prisonniers, et surtout de confisquer leurs cadeaux, pour les donner à leur sultan : d'abord, parce que ces cadeaux ont, comme nous l'avons montré, une importante valeur matérielle ; ensuite parce qu'ils sont destinés à leur ennemi. Lors de l'arrivée des Turks, les ambassadeurs font donc croire qu'ils sont eux aussi des génois établis à Péra, et qu'ils font partie de l'équipage du même bateau. D'ailleurs, ils déguisent l'envoyé de Timur – qui, pour rappel, les accompagne en retour de sa propre ambassade auprès d'Henri III de Castille – en « gentilhomme chrétien »[231], avec leurs

[228] MAUSS Marcel, *Essai Sur Le Don : Forme Et Raison De L'échange Dans Les Sociétés Archaïques*, 2e ed, Paris, Presses universitaires de France, 2012.
[229] *Ibid.*
[230] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 99
[231] *Ibid.*, p.100

vêtements, pour ne pas être démasqués. Cela leur permet repartir en mer sans encombre, et surtout sans céder de cadeaux.

Parfois, l'ambassade n'a cependant pas le choix de se séparer de certains cadeaux afin de pouvoir continuer sa route : cela s'apparente alors à une taxe conditionnant la possibilité de traverser certains territoires. En avril 1404, alors que l'ambassade est sur le point de quitter les terres de l'empereur Manuel III de Trébizonde, vassal de Timur, les gardes qui l'accompagnaient la laissent continuer seule : ils justifient d'ailleurs cela par le fait qu'« à partir de là, [c'est] un territoire ennemi, et qu'ils n'auraient pas l'audace d'aller plus loin »[232]. C'est donc sans protection que les ambassadeurs entrent sur le territoire d'un certain Cyril Cabasica, identifié comme un « noble grec », ayant « une bande de brigands et de gens mal intentionnés »[233]. Lors du passage dans l'un des châteaux de Cabasica, Cadaca, des hommes viennent demander aux ambassadeurs des taxes sur les marchandises qu'ils transportent, et ils les payent[234]. Au château suivant, Dorileh, ils sont invités à faire halte, et à nouveau, une taxe leur est demandée. En plus de celle-ci, un cadeau est cette fois exigé pour Cabasica, et les ambassadeurs arrivent à obtenir d'attendre l'arrivée de ce dernier pour négocier. Le lendemain, Cabasica les rejoint avec trente hommes armés. Il leur explique que « lui et ses hommes n'ont rien pour vivre, si ce n'est ce que leur donnent ceux qui passent à travers leur territoire, ou ce qu'ils peuvent piller sur les territoires de leurs voisins »[235]. Les ambassadeurs tentent d'argumenter et d'expliquer qu'ils n'ont pas de biens à céder :

> « [les ambassadeurs] ont déclaré qu'ils étaient des ambassadeurs et non des marchands, étant des envoyés que leur maître le roi d'Espagne auprès au seigneur Timur, et qu'en outre ils n'avaient pas de marchandises avec eux, à part ce qu'ils apportaient comme cadeaux à Timur. »[236]

L'envoyé de Timur qui les accompagne rappelle également à Cabasica que ces terres sont sous la juridiction de l'empereur de Trébizonde, et ce dernier étant un vassal de Timur, l'ambassade devrait pouvoir traverser le pays sans subir de prélèvements numéraires ou en nature. Mais Cabasica insiste, et menace même de devoir mener des raids sur les terres de Timur. Clavijo explique alors que les ambassadeurs comprennent que le seul moyen de repartir est d'accéder à ses demandes. L'ambassade se sépare donc d'une pièce de tissu d'écarlate et

[232] *Ibid.*, p. 116
[233] *Ibid.*, p. 117
[234] *Ibid.*, p. 117
[235] *Ibid.*, p. 119
[236] *Ibid.*, p. 119

d'une coupe en argent[237]. L'envoyé de Timur donne lui aussi un « habit d'écarlate doublé de taffetas » fait à Florence ainsi qu'un rouleau de lin de qualité[238]. Du fait de l'insistance de Cabasica, les ambassadeurs ajoutent également une pièce de camelot, qu'ils achètent à un marchand de passage.

Outre ces moments assimilables à du racket, certains cadeaux sont cédés plus volontairement au cours du voyage, plus particulièrement en terres turco-mongoles, car ils permettent d'honorer et de remercier certains proches de Timur – donc d'enclencher à travers eux le dialogue diplomatique avec ce dernier. Cela traduit également une adaptation à la coutume turco-mongole, rendue nécessaire par la volonté castillane d'être en bons rapports avec Timur en vue d'une alliance. Ainsi, Clavijo explique que « lorsque quelqu'un a une audience avec [un] Prince, il doit se présenter avec des cadeaux »[239] : l'ambassade se présente donc devant Miran Shah – l'un des fils de Timur – avec des tissus de laine et d'autres objets rares et estimés dans la région[240]. De la même façon, les ambassadeurs offrent des présents aux messagers et aux nobles qui sont envoyés par Timur pour être leurs guides : à Mirabozar, venu à leur rencontre après leur passage à Nishapur, ils offrent un cheval[241], et à Ennacora, qui les avait rejoints dès leur sortie de Perse occidentale, ils offrent des pièces de tissu florentin[242]. L'auteur précise d'ailleurs que c'est la « coutume habituelle de la région »[243] et l'ambassade mamelouke fait de même.

Les cadeaux ne sont donc pas uniquement destinés à Timur : il est d'ailleurs probable que le fait de devoir en céder tout au long du périple ait été anticipé lors des préparatifs de l'ambassade – puisqu'elle semble détenir assez de présents pour pouvoir en présenter un certain nombre à Timur une fois arrivée à Samarcande.

Les cadeaux faits aux ambassadeurs

Tout au long du parcours des ambassadeurs en terres turco-mongoles, de nombreux cadeaux leur sont également offerts. La fréquence et le nombre de cadeaux servent alors plusieurs desseins dans le cadre du dialogue diplomatique. Tout d'abord, cela permet de montrer l'intérêt du pays hôte pour les ambassadeurs et leur souverain : en effet, si « l'éminence des souverains étrangers est évaluée en fonction du nombre de cadeaux que leurs ambassadeurs

[237] *Ibid.*, p. 119
[238] *Ibid.*, p. 119
[239] *Ibid.*, p. 158
[240] *Ibid.*, p. 158
[241] *Ibid.*, p. 203
[242] *Ibid.*, p. 203
[243] *Ibid.*, p. 203

apportent », elle l'est aussi en fonction « du nombre de ceux qu'ils obtiennent »[244]. De fait, à mesure qu'ils s'approchent de Samarcande, les ambassadeurs se voient offrir des cadeaux comme « signe d'estime » de Timur. Ainsi, à l'arrivée de l'ambassade à Téhéran, et lors de son passage chez Baba Sheykh, un noble turco-mongol, Clavijo se voit offrir un *kamkhâ*[245], ou « habit de camocan » – le premier d'une longue liste, sur laquelle nous reviendrons après. Or, offrir un tel cadeau aux ambassadeurs revient indirectement à offrir quelque chose à leur roi, Henri III de Castille. Avant l'arrivée à Samarcande, c'est donc un échange indirect entre les deux souverains qui se met en place à travers l'échange direct de présents entre nobles et ambassadeurs. A leur façon, les nobles de Timur qui accueillent et guident l'ambassade jusqu'à Samarcande sont donc aussi des ambassadeurs. Dans la première édition de 1694 du dictionnaire de l'Académie française, l'ambassadeur est en effet « celuy qui est envoyé par un Souverain à un autre Souverain, ou par compliment, ou pour affaires, & qui represente la personne du Prince qui l'envoye » [246], et cette définition est ainsi complétée dans la quatrième édition de 1762 : « on le dit aussi figurément et familièrement de toutes les personnes que l'on emploie à faire quelque message »[247]. Etant donné que les ambassadeurs castillans représentent Henri III de Castille, et que les nobles turco-mongols représentent Timur, cette pratique constante d'offrande réciproque de cadeaux prend donc tout son sens : c'est un dialogue permanent qui se met en place dès le moment où leurs envoyés respectifs ont la possibilité de se rencontrer, grâce à des biens matériels traduisant l'estime, l'intérêt et l'ambition de chacun des souverains envers l'autre.

En premier lieu, on observe que le cadeau fait le plus de fois est un *kamkhâ*. Robe d'honneur issue des traditions perses et indiennes[248] - et qui connaît un nouvel âge d'or sous la forme du *chapan* dans l'Asie centrale du XIX^{e} siècle[249] -, c'est une pièce d'apparat qui tire sa valeur du travail très fin de broderie d'or, et parfois d'argent. Si ces robes sont offertes aux

[244] PAPAS Alexandre, TOUTANT Marc, *L'Asie centrale de Tamerlan*, Edition Les Belles Lettres, coll. « Guide Belles Lettres des Civilisations », Paris, 2022
[245] Traduction choisie par l'édition française, DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, KEHREN Lucien (trad.), *La route de Samarkand au temps de Tamerlan : relation de voyage de l'ambassade de Castille à la cour de Timour Beg (1403-1406)*, Imprimerie Nationale, Paris, 1990, rééd. 2006 ; dans la version anglaise, on trouve à la place le terme « kincob », DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928.
[246] ACADEMIE FRANÇAISE, *Dictionnaire de l'académie française*, 1ère édition, 1694
[247] ACADEMIE FRANÇAISE, *Dictionnaire de l'académie française*, 4ème édition, 1762
[248] COLLINS ENGLISH DICTIONARY [en ligne], « Kincob », consulté le 13 avril 2023.
[249] ASSOULINE Yaffa (commissaire générale), BOUFFARD Elodie, CASTRO Philippe, MOINZADEH Iman (commissaires), INSTITUT DU MONDE ARABE, FONDATION POUR LE DEVELOPPEMENT DE L'ART ET DE LA CULTURE DE LA REPUBLIQUE D'OUZBEKISTAN, « Sur les routes de Samarcande, Merveilles de soie et d'or », catalogue d'exposition (23 novembre 2022-4 juin 2023), Editions BeauxArts, Paris, Novembre 2022

ambassadeurs, des modèles similaires sont également portés par les nobles et les princes timourides. Plusieurs éléments sont alors à relever. Tout d'abord, leur valeur pécuniaire, du fait de la présence de fils d'or, voire de fils d'argent, est très importante. Par ailleurs, l'auteur ne mentionne pas une seule fois le fait que les ambassadeurs portent ces robes qui sont leur sont offertes : cela montre bien que c'est plutôt l'objet en lui-même, avec sa broderie précieuse, qui a une fonction primordiale dans le dialogue diplomatique, et non le fait de le porter. Ensuite, le grand nombre de robes d'honneur offertes aux ambassadeurs castillans rejoint la volonté de Timur d'offrir une image d'abondance de l'empire timouride : celle-ci s'avère donc omniprésente dans tous les aspects de la relation des Turco-Mongols avec les ambassadeurs. De fait, la broderie de fils d'or et d'argent suppose d'avoir accès – par les mines ou le commerce – à ces métaux précieux ; mais au-delà de l'abondance des ressources de l'empire, ces robes sont aussi une illustration des savoir-faire des artisans d'Asie centrale. Timur cherche donc à mettre en exergue le fait que son empire est un lieu propice au développement des arts, et par exemple de ce type d'artisanat.

Ensuite, on peut noter qu'à plusieurs reprises, des nobles de la cour viennent jeter des pièces de monnaie en circulation[250] sur les ambassadeurs – en général à la fin d'une fête. Cette mise en scène fait donc aussi partie de la culture matérielle à la cour timouride, et reprend les mêmes ambitions turco-mongoles d'exhiber l'abondance des richesses de l'empire et de mettre l'emphase sur le statut à part des ambassadeurs.

Si l'échange de cadeaux s'illustre donc dans le cas des ambassades castillane et mamelouke comme une modalité commune et nécessaire des relations diplomatiques, les exemples concernant d'autres royaumes se multiplient également tout au long du récit : par exemple avec le prince arménien Taharten, qui envoie une ambassade portant des cadeaux et des lettres à Timur, afin de devenir son vassal[251], ou encore avec le seigneur de Maku, qui conclut un accord de paix avec l'empereur[252]. De plus, il est important de noter que le fait d'offrir des cadeaux n'est pas nécessairement lié aux enjeux diplomatiques : de ce fait, Clavijo explique également que dans le cadre de la vie à la cour, les nobles et les proches de Timur se doivent de régulièrement lui offrir des cadeaux. Le poids de la culture matérielle chez les Turco-Mongols dépasse donc le cadre des relations diplomatiques, et concerne l'ensemble des rapports de pouvoir qui peuvent se déployer entre les individus qui ont un lien, plus ou moins direct, avec

[250] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 232 et p. 244
[251] *Ibid*., p. 131-132
[252] *Ibid*., p. 145-146

l'empereur. C'est en fait une modalité de construction et de consolidation permanente des relations sociales.

3. Des lieux vecteurs d'émerveillement et de respect

Les jardins, un paradis nomade en ville

Les jardins occupent une place très importante dans le monde arabe et islamique, puisqu'ils renvoient « à Babylone, à l'Alhambra ou encore aux lieux secrets du Bagdad des Mille et Une Nuits [… et évoquent] immanquablement le rêve d'un espace paisible et secret »[253]. Faisant partie intrinsèquement de l'« identité paysagère et culturelle »[254] des villes de l'Orient arabe et musulman, le jardin est « fondé à la fois sur l'héritage perse et les descriptions du Coran qui l'assimile au paradis »[255]. Curieusement, si les turco-mongols conservent une part importante de leur identité nomade – par le déplacement de leurs campements, mais aussi à travers certaines pratiques culinaires évoquées auparavant -, ils s'attachent pourtant eux aussi à développer des villes et en leur sein, des jardins qui sont « considérés comme un premier signe de civilisation de l'homme sédentaire »[256]. Héritage de « mythes fondateurs », comme les jardins de Babylone, ou encore influence des *paradeisos*, les jardins d'agrément perses – dont on trouve des exemples en actuel Iran, alors compris dans l'empire de Timur -, ces jardins sont une « représentation du monde et de la nature […] parfaite et donc extrêmement belle, agréable, rafraîchissante, parfumée, reposante et surtout plus facile à vivre que le milieu naturel »[257] dans lequel cette culture des jardins apparaît.

Or, cette facette bucolique, calme, et qui en un sens rejoint la « culture du loisir » dont nous avons déjà tant parlé, est présentée aux ambassadeurs comme le cadre quotidien de nombreuses fêtes et interactions sociales, mais aussi comme le cadre de vie de la cour turco-mongole. Ainsi, il semble que Timur veuille rapprocher l'image qui se dégage du jardin de celle qu'il veut donner de son empire, et qu'il utilise les jardins comme métonymie de son empire. Cette image sous-tend alors plusieurs significations et dimensions qu'il s'agit d'étudier.

Tout d'abord, le jardin semble être « l'antithèse du désert », et à travers cela, son image bucolique et paisible s'oppose à celle d'un espace de conquêtes, de combats et de conditions de

[253] GILLOT Gaëlle, « Du paradis à Dream Park, les jardins dans le monde arabe : Damas, Le Caire, Rabat », *Annales de géographie*, vol. 650, no. 4, 2006, p. 409-433.
[254] *Ibid.*
[255] *Ibid.*
[256] *Ibid.*
[257] *Ibid.*

vie très difficiles en dehors de la ville. Cette opposition est renforcée par le fait que les jardins du monde islamique sont souvent associés au paradis, comme le montre Georgina Hafteh grâce aux écrits d'Ibn Kannān et d'al-Badrī[258]. Ces auteurs évoquent ainsi les jardins de Damas : « je les ai tous visités et j'ai trouvé que le plus vertueux était le Gutat Dimasq. C'est comme si le paradis avait été orné et présenté sur terre »[259]. Gaëlle Gillot soutient également que ces jardins de Damas étaient vus comme « une sorte de paradis sur terre, un monde meilleur »[260], et d'ailleurs, il est possible qu'ils aient directement inspiré les descriptions du paradis faites dans le Coran : « les descriptions des jardins du Coran ont pu être inspirées par les réels jardins de Damas, ville qui aurait été vue et appréciée par les marchands de la Mecque à la fin de leur longue route caravanière et qui auraient été vus comme un véritable paradis en contraste à l'aride sauvagerie de leur pays d'origine »[261]. A Samarcande, la création de jardins du même type qu'à Damas répond donc également à cette idée de presque-paradis sur terre, en opposition avec le monde extérieur à la ville, sorte de presque-enfer : comme nous l'avons dit, le désert est caractérisé par un climat hostile, il est associé à la conflictualité et aux conquêtes de Timur.

Si le désert est menaçant pour les hommes d'un point de vue naturel, il l'est aussi parce qu'il est le théâtre de la politique expansionniste des empires. A titre d'exemple, c'est en quittant la Perse occidentale, et en entrant dans une zone de climat particulièrement chaud et aride[262], que l'ambassade peut observer des stigmates particulièrement marquants des conquêtes de Timur. En effet, Clavijo décrit des tours dont les habitants de la région lui expliquent qu'elles sont faites de crânes humains, appartenant à des membres du clan Aq Quyulun – la tribu des Turkmènes dits Moutons blancs. Ils précisent alors que Timur aurait ordonné leur construction en représailles de leur résistance. Dans ce contexte, Clavijo s'attache même à expliquer la technique d'élévation de ces tours[263], et le fait que des feux sont parfois allumés à leur sommet. Dès lors, l'association de ces détails rappelle la violence militaire des conquêtes et la dangerosité du désert. De plus, les flammes participent à la construction de l'image d'une région absolument inhospitalière qui se construit en totale opposition avec l'image bucolique et festive des jardins de Samarcande. Mais ces stigmates de guerre sont

[258] HAFTEH Georgina, « The Garden Culture of Damascus: New Observations Based on the Accounts of 'Abd Allāh al-Badrī (d. 894/1489) and Ibn Kannān al-Ṣāliḥī (d. 1135/1740) », *Bulletin d'études orientales*, « Damas médiévale et ottomane. Histoire urbaine, société et culture matérielle », n° 61, 2012/2, p. 297-325
[259] *Ibid.*
[260] GILLOT Gaëlle, « Du paradis à Dream Park, les jardins dans le monde arabe : Damas, Le Caire, Rabat », *Annales de géographie*, vol. 650, no. 4, 2006, p. 409-433.
[261] BROOKES John, *Gardens of Paradise. The history and design of the great Islamic gardens*, New Amsterdam Books, 1987, 240 p.
[262] Voir à cet égard les éléments évoqués en première partie sur les conditions climatiques.
[263] La technique en question passe par l'alternance de couches d'argile et de crânes.

surtout visibles dans presque toutes les régions traversées par l'ambassade, de son arrivée en Perse jusqu'à Samarcande. Ils sont lisibles dans la peur des villageois face aux envoyés de Timur[264], à travers les récits de sacs, de sièges et de destructions de villes lors de conflits[265], ou encore par l'observation de ruines[266] tout au long du chemin.

De nombreux récits sont rapportés aux ambassadeurs par des interlocuteurs faisant partie de peuples non turco-mongols, et ayant subi les conquêtes de Timur. Or, ces récits construisent un portrait peu flatteur de l'empereur, qui semble souvent user de la ruse voire de la trahison pour arriver à ses fins. Par exemple, les négociations sont en général considérées comme un accord, qui malgré une situation de conflit, est conclu entre les souverains ou les dirigeants opposés, et qui engage leur honneur dans le respect des clauses. Comme dans les relations diplomatiques, la valeur de la parole d'un souverain ou d'un dirigeant se mesure donc à son respect des accords et des contrats qu'il conclut, même avec ses ennemis. Lorsque l'ambassade est en route vers Erzurum et qu'elle a déjà passé Erzincan, Clavijo explique qu'un an auparavant, Timur est passé dans la région, ordonnant la destruction de toutes les églises chrétiennes : les habitants arméniens des villages alentour, voulant sauver leurs lieux de culte, lui ont offert une certaine somme d'argent, et après l'avoir acceptée – ce qui correspond en principe tacitement à l'acceptation du marché proposé -, Timur a quand même détruit les églises. Cette anecdote, qui est vraisemblablement rapportée aux ambassadeurs par des habitants arméniens de la région, dresse donc le portrait d'un souverain pas toujours honnête. Par conséquent, en mettant au contraire l'accent sur tout ce que les jardins peuvent symboliser de positif, Timur tente donc d'offrir aux ambassadeurs une image de lui-même, de sa politique et de son empire absolument opposée à celle qu'ils peuvent observer tout au long de leur périple. Telles les deux faces d'une même pièce, ces images s'opposent et se complètent : d'un côté, les ambassadeurs observent les traces laissées par la politique d'un Timur conquérant ; de l'autre, on leur présente un souverain qui semble accueillant et paisible, à l'image de ses jardins.

Outre l'image que Timur cherche à donner de lui et de son empire, la mise en avant des jardins est également un moyen de faire montre de la puissance de l'empire : créer et recréer des sortes d'oasis suppose en effet des capacités techniques particulières, notamment en termes de maîtrise de l'eau. Ce « génie hydraulique »[267] turco-mongol s'illustre d'ailleurs aussi à

[264] Que nous avons déjà évoqué dans cette partie.
[265] Bayazid détruit ainsi Erzincan, et Timur détruit en réponse Sivas ; Toktamish détruit Kuzah Kunan.
[266] Les églises d'Erzincan et des villages situés entre cette ville et Erzurum sont détruites par Timur ; un château après Soltaniyeh l'est aussi.
[267] GILLOT Gaëlle, « Du paradis à Dream Park, les jardins dans le monde arabe : Damas, Le Caire, Rabat », *Annales de géographie*, vol. 650, no. 4, 2006, p. 409-433.

travers la construction de nombreuses fontaines, que les ambassadeurs observent notamment à Erzincan[268], à Tabriz – où l'eau est potable et refroidie avec des glaçons[269] – et à Samarcande[270]. Mais la puissance de l'empire se révèle surtout dans les usages que les Turco-Mongols choisissent de faire de cette ressource rare et cruciale. En effet, dans les pays de désert et de steppes, « l'eau est la denrée la plus précieuse et en maîtriser le stock et l'usage est la seule condition de survie »[271]. Or, construire des jardins, très consommateurs en eau, semble aller à l'encontre de cette « gestion raisonnée de l'eau » pourtant imposée par la nature. Pourtant, elle est rendue possible par la conception islamique des villes, qui comprend trois éléments-clés : les jardins, la mosquée et les bains. Gaëlle Gillot décrit ce modèle ainsi :

> « on perçoit également qu'en vertu d'une gestion raisonnée de l'eau, les jardins sont un des trois éléments clés de la ville islamique. En effet, la ville noyau s'organise autour de la grande mosquée (ou du palais). La mosquée doit posséder un puits afin de procurer l'eau nécessaire aux ablutions des croyants. Des bains attenants à la grande mosquée au moins (nécessaires aux grandes ablutions du vendredi) ont également besoin d'approvisionnement en eau par un puits. Or, dans ces régions arides, l'eau devait être utilisée avec parcimonie. Elle était donc récupérée dans un réservoir (birka) souvent commun à la mosquée et aux bains afin, une fois plein, de servir à l'irrigation de jardins (maraîchers, ou vergers, voire plus rarement d'agrément) aménagés sur des parcelles contiguës à la mosquée et aux bains. Cette organisation spatiale dictée à la fois par les besoins de la religion et de l'eau a profondément marqué les villes arabo-islamiques. »[272]

En effet, on retrouve à Samarcande de nombreux jardins, des mosquées, et des bains publics ou privés, évoqués par Alexandre Papas et Marc Toutant : « Les bains représentent un élément central du paysage urbain. Sous les Timourides, il y avait une tendance croissante à construire de grands ensembles architecturaux urbains qui incluent souvent une mosquée, une madrasa, un mausolée et des bains publics »[273]. Les Turco-Mongols peuvent donc se permettre de donner la priorité à des enjeux spirituels, tout en assurant un approvisionnement en eau suffisant à la population. La capacité technique qu'ils déploient leur permet ainsi de tromper la rareté de l'eau, caractéristique du milieu naturel environnant, créant ainsi artificiellement un

[268] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 129
[269] *Ibid.*, p. 155
[270] *Ibid.*, p. 109
[271] GILLOT Gaëlle, « Du paradis à Dream Park, les jardins dans le monde arabe : Damas, Le Caire, Rabat », *Annales de géographie*, vol. 650, no. 4, 2006, p. 409-433.
[272] *Ibid*.
[273] PAPAS Alexandre, TOUTANT Marc, *L'Asie centrale de Tamerlan*, Edition Les Belles Lettres, coll. « Guide Belles Lettres des Civilisations », Paris, 2022, p. 307

semblant d'abondance. C'est ce qui rend la création d'autant de jardins si impressionnant. Cependant, il faut garder à l'esprit qu'avant eux, il existait déjà des jardins luxuriants à Samarcande, et que cette maîtrise de l'eau est en partie un héritage – et non une création *ex nihilo* proprement turco-mongole. De fait, Marco Polo disait déjà au XIII[e] siècle dans son *Devisement du monde* que « Samarcande est une très noble et grandissime cité, où se trouvent de très beaux jardins et tous les fruits qu'homme puisse souhaiter »[274]. Toutefois, il est certain que Timur multiplie considérablement les jardins à Samarcande, et augmente nécessairement les capacités hydrauliques de la ville, et qu'il cherche à en tirer un certain prestige spirituel mais aussi politique.

Enfin, les jardins de Samarcande sont plus particulièrement les témoins d'une autre manifestation du mélange des cultures turco-mongoles et perso-islamiques. En effet, comme dit précédemment, les jardins sont « considérés comme un premier signe de civilisation de l'homme sédentaire »[275]. Pourtant, leur usage à Samarcande est bien plus ambigu que celui des autres jardins des villes islamiques, où ils sont considérés comme des « éléments accessoires »[276] servant un but « idéel »[277] : à Samarcande, les jardins sont aussi avant tout le lieu où le nomadisme peut entrer et s'exprimer dans la ville. Ainsi, Clavijo explique que l'ambassade est régulièrement reçue dans des jardins accueillant des tentes :

> « le jardin, et le palais attenant, où Timur a accordé [à l'ambassade] sa première audience est connue sous le nom de Dilkusha, et dans le verger tout autour, de nombreuses tentes étaient dressées »[278]

> « à travers le jardin, de nombreuses tentes avaient été dressées avec des pavillons de tapisseries colorées pour l'ombre »[279]

[274] ASSOULINE Yaffa (commissaire générale), BOUFFARD Elodie, CASTRO Philippe, MOINZADEH Iman (commissaires), INSTITUT DU MONDE ARABE, FONDATION POUR LE DEVELOPPEMENT DE L'ART ET DE LA CULTURE DE LA REPUBLIQUE D'OUZBEKISTAN, « Sur les routes de Samarcande, Merveilles de soie et d'or », catalogue d'exposition (23 novembre 2022-4 juin 2023), Editions BeauxArts, Paris, Novembre 2022
[275] GILLOT Gaëlle, « Du paradis à Dream Park, les jardins dans le monde arabe : Damas, Le Caire, Rabat », *Annales de géographie*, vol. 650, no. 4, 2006, p. 409-433.
[276] GARCIN Jean-Claude, « Le moment islamique (VIIe-XVIIIe siècles) », *in* Claude NICOLET, Robert ILBERT, Jean-Charles DEPAULE (dir.), *Mégapoles méditerranéennes. Géographie restrospective*, op. cit., p. 90-103.
[277] GILLOT Gaëlle, « Du paradis à Dream Park, les jardins dans le monde arabe : Damas, Le Caire, Rabat », *Annales de géographie*, vol. 650, no. 4, 2006, p. 409-433.
[278] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 226
[279] *Ibid.*, p. 227

Or, la tente est l'« élément concret du mode de vie nomade »[280] par excellence. Et si Timur s'engage pleinement dans la construction et l'embellissement de la ville de Samarcande, il continue de vivre en nomade dans des tentes, en formant « une sorte de cité de toile »[281] parallèle à la ville en bâti. De plus, cette dimension nomade est renforcée par le fait que Timur change à chaque fois de palais, et donc de jardin attenant, pour recevoir ses hôtes : « le lundi suivant, le 15 septembre, Timur quitta ce palais […] pour aller dans un autre »[282], « le lundi suivant, le 22 septembre, Timur quitta le palais de Dilkhsua et alla dans un autre, qui comme le premier, se trouvait dans un grand verger »[283]. Le jardin à Samarcande est donc par excellence le lieu de cohabitation des modes de vie sédentaires et nomades, car il contient souvent en son sein un palais, mais est également le lieu destiné à recevoir les tentes turco-mongoles. C'est donc aussi à proprement dit un lieu d'habitation duel, où la cour timouride semble toujours osciller en culture perso-islamique des palais, et culture turco-mongole de la tente. De plus, le fait de recevoir les ambassadeurs dans ces jardins, aux frontières des cultures dont les timourides sont les héritiers, permet de leur dévoiler un large pan des savoir-faire turco-mongols, outre celui de la maîtrise de l'eau, déjà évoqué. A travers à la fois la beauté des tissus, l'agencement technique des tentes, mais aussi l'architecture reconnaissable des palais turco-mongols, Timur semble vouloir se placer en souverain « patron des arts »[284].

Les villes, vitrines des arts et de l'architecture

Si on s'intéresse à l'image que Timur cherche à donner de lui à travers ce qu'il choisit de montrer de son empire, il est impossible en effet de ne pas évoquer son ambition d'être un « patron des arts »[285]. Or, cette volonté est primordiale dans le cadre de sa politique d'urbanisation. Il commence en effet la reconstruction et l'embellissement de Samarcande au retour de ses conquêtes, donc à la toute fin du XIV^{e} siècle, vers 1396[286]. On remarque que cette politique d'embellissement est ainsi corrélée à la mise en place d'une période de paix relative – même si de nouveaux conflits apparaissent, par exemple avec les Turks ottomans. Les descriptions des bâtiments, qui pour la plupart sont encore en construction au moment où les

[280] PAPAS Alexandre, TOUTANT Marc, *L'Asie centrale de Tamerlan*, Edition Les Belles Lettres, coll. « Guide Belles Lettres des Civilisations », Paris, 2022, p. 75
[281] *Ibid.*
[282] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 227
[283] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 230
[284] PAPAS Alexandre, TOUTANT Marc, *L'Asie centrale de Tamerlan*, Edition Les Belles Lettres, coll. « Guide Belles Lettres des Civilisations », Paris, 2022, p. 60
[285] *Ibid*.
[286] *Ibid*.

ambassadeurs castillans séjournent à Samarcande, sont à cet égard très nombreuses dans le récit – et une grande part de l'historiographie s'est d'ailleurs concentrée sur cet aspect du texte. Mais plutôt qu'une liste exhaustive de ces bâtiments à l'architecture et aux couleurs bleu et or reconnaissables, nous allons chercher à dégager l'ambition de Timur face à la ville dans le contexte de l'ambassade, et plus généralement dans celui de ses relations avec les entités politiques externes à son empire. Tout d'abord, Timur s'engage personnellement dans les projets de construction à Samarcande, et agit presque en mécène des arts. Or, cette ambition rappelle celle d'autres dirigeants du monde islamique avant lui, comme par exemple le deuxième calife abbasside, Al-Mansûr (714-775). En effet, en choisissant Bagdad comme capitale de son empire, il avait également construit le projet politique de faire de cette ville un centre intellectuel mondial[287]. Si dans son cas, cela passait notamment par le rassemblement d'ouvrages dans sa bibliothèque califale, il semble que ce soit avant tout la volonté de centralité et sa prétention à l'échelle mondiale qui importent. Timur, en voulant faire de Samarcande un centre majeur des arts et des sciences, qui rayonne par sa beauté architecturale, construit ainsi un projet politique plaçant sa capitale au « centre » du monde qu'il connaît, sur le plan géographique, mais aussi intellectuel et artistique. Cette volonté universelle fait d'ailleurs écho à son propre blason, qui, comme le précise Clavijo, comprend trois petits cercles disposés en triangle, traduisant la « possession des trois quarts du monde »[288]. Les héritiers de Timur continuent par ailleurs dans cette même dynamique à développer à leur manière le rayonnement de Samarcande, et à travers elle, de l'empire : Oulough Beg (1394-1449), par exemple, est connu pour avoir construit l'observatoire de Samarcande, mais aussi la place du Reguistan[289], connue pour sa beauté architecturale. On remarque aussi que Timur cherche à s'ériger en point de départ de cette dynamique : dans une autre ville, à Kesh, les hommes de l'empereur expliquent en effet aux ambassadeurs qu'il aurait tout fait construire lui-même. Pourtant, Clavijo note qu'à certains endroits, notamment dans le palais qu'ils visitent alors, le blason de l'ancien maître des lieux est encore visible. Par conséquent, l'auteur exprime au lecteur son doute quant à ce que les hommes de Timur affirment, et dit soupçonner que c'est un agrandissement de la ville qui est réalisé, plutôt qu'une création *ex nihilo*[290].

[287] MARTINEZ-GROS Gabriel, VAN RENTERGHEM Vanessa, *Bagdad médiéval, capitale des savoirs*, Podcast Le Cours de l'histoire, présenté par Xavier Mauduit, France Culture, diffusé le 21 mars 2023
[288] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 208
[289] PAPAS Alexandre, TOUTANT Marc, *L'Asie centrale de Tamerlan*, Edition Les Belles Lettres, coll. « Guide Belles Lettres des Civilisations », Paris, 2022, p. 61
[290] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 208

Dans le cadre de l'ambassade, il est primordial de noter que des visites sont organisées par les autorités turco-mongoles afin de faire découvrir Samarcande aux ambassadeurs. De nombreuses pages sont consacrées par l'auteur à la description de ces lieux, cela montre bien dans quelle mesure ces visites sont sous-tendues par une logique d'exhibition. De fait, il semble que la ville de Samarcande serve de vitrine au pouvoir : l'effervescence qui y règne, la multiplication des chantiers, la beauté des bâtiments érigés sont intentionnellement montrés aux ambassadeurs, avec le but sous-jacent de les émerveiller, de les impressionner. Comme pour les autres aspects de l'empire évoqués tout au long de cette partie, la relation entre Timur, et les ambassadeurs est donc caractérisée par un rapport constant de projection d'une image construite de l'empire, qui doit servir et favoriser les ambitions politiques de l'empereur. Cependant, cette vitrine artistique et pacifique que Timur offre aux ambassadeurs se construit encore une fois en miroir d'évènements plus violents et liés à ses politiques de conquête. De fait, une partie des artisans qui travaillent dans les chantiers de Samarcande sont en fait originaires de Damas, et ont été déportés par Timur lors du sac de la ville[291] - aux côtés de Turkmènes, et d'habitants d'autres villes, comme Sivas. Encore une fois, il existe donc une dualité, et même une certaine opposition de l'image que Timur veut donner de lui et de son empire aux ambassadeurs, en occultant totalement la dimension militaire, avec la réalité plus complexe. Surtout, on remarque qu'en fonction de ses interlocuteurs, il peut aussi choisir d'affirmer son pouvoir uniquement à travers sa puissance militaire. Il semble donc avoir construit une stratégie politique globale, comportant des constructions et projections de puissance sur des plans différents, et permettant d'assoir et de consolider son pouvoir, que ce soit face aux peuples qu'il domine, à ses voisins, ou aux puissances plus lointaines avec lesquelles il envisage des alliances, comme la Castille.

[291] *Ibid*., p.134

Partie 3 : Routes, intermédiaires, et (re)connexions des sociétés médiévales

1. Ambition théorique : une histoire connectée avant le XVI^e siècle ?

L'histoire connectée est une approche qui consiste à « dégager ou […] rétablir les connexions apparues entre les mondes et les sociétés, un peu à la manière d'un électricien qui viendrait réparer ce que le temps et les historiens ont disjoint »[292], et qui a été popularisée par Serge Gruzinski et Sanjay Subrahmanyam. Or, il semble que dans leur projet, la reconnexion n'intervienne que dans le cadre d'un espace-monde très vaste, et recouvrant les « quatre parties du monde »[293], expression consacrée de Serge Gruzinski désignant les Amériques, l'Europe, l'Afrique et l'Asie. Comme Sanjay Subrahmanyam, ses travaux se concentrent en effet sur ce qu'il qualifie de « première économie-monde », et qui semble débuter au XVI^e siècle – et éventuellement à la toute fin du XV^e siècle[294]. Son « théâtre d'observation »[295] principal est la Monarchie catholique (1580-1640), ensemble politique à visée et ambition planétaire – puisqu'une volonté de « seigneurie universelle »[296] ou de « suprématie mondiale »[297] sous-tend dans une certaine mesure ce projet politique. Le travail de Serge Gruzinski cherche donc à montrer comment un tel empire-monde parvient à se mettre en place, et à développer des circulations politiques, économiques, culturelles et linguistiques multiples. En dépassant les « histoires partagées » et l'« histoire mondiale », il travaille sur la façon dont les mondes s'articulent. Il reprend donc le terme d'histoire connectée, ou de *connected histories* forgé par Sanjay Subrahmanyam, afin d'en souligner les principales ambitions : étudier les coexistences culturelles, raccorder les temporalités d'histoire nationales trop souvent « disséquées »[298], et s'intéresser aux métissages de ces mondes, sur le plan « social, économique, religieux et surtout politique, autant sinon davantage que des processus culturels »[299]. En ce sens, il s'intéresse donc beaucoup aux individus situés aux frontières – poreuses – de ces mondes, alors qualifiés d'« intermédiaires », et affirme sa volonté de décentrer le regard européen – et européanocentré.

[292] GRUZINSKI Serge, *Les quatre parties du monde, Histoire d'une mondialisation*, Points, 2006, p. 35
[293] *Ibid.*
[294] Puisque Sanjay Subrahmanyam s'intéresse dans à Vasco de Gama, dont la première expédition date de 1497-1498, dans SUBRAHMANYAM Sanjay, *The Career and Legend of Vasco Da Gama*, Cambridge, Cambridge University press, 1997.
[295] GRUZINSKI Serge, *Les quatre parties du monde, Histoire d'une mondialisation*, Points, 2006, p. 35
[296] *Ibid.*, p. 31
[297] *Ibid.*, p. 31
[298] *Ibid.*, p. 36
[299] *Ibid.*, p. 38

Les bornes temporelles de l'histoire connectée

Cependant, en faisant débuter leurs travaux de reconnexion au début du XVI[e] siècle, il semble que ces historiens privilégient une période où les connexions établies l'ont été grâce à la meilleure maîtrise de la navigation par les européens. De fait, la réussite du passage du Cap de Bonne-Espérance, en 1488, par le portugais Bartolomeu Dias, puis les expéditions de Christophe Colomb, en 1492, et de Vasco de Gama, en 1498, sont le résultat de près d'un siècle de lentes avancées, marquées par plusieurs étapes successives antérieures[300], permettant chacune de mieux comprendre les vents, d'améliorer le matériel de navigation et de dépasser les verrous psychologiques[301] quant à la peur de l'inconnu. Cette borne temporelle des travaux de reconnexion ne permet donc pas d'aborder les circulations antérieures à cette période, et surtout, des mises en relation dues à d'autres puissances que des puissances européennes. De fait, si la Monarchie catholique se présente effectivement comme un « agglomérat planétaire », son origine est tout de même bien européenne, et en cherchant à décentrer le regard, les historiens s'intéressent donc à des connexions mondiales dues aux conquêtes européennes. De plus, une place primordiale est donnée à la navigation dans la mise en contact de ces mondes – notamment entre Europe et Amériques -, puisque Serge Gruzinski affirme lui-même qu'il faut « réapprendre à franchir les océans »[302]. Mais cela signifie-t-il que les circulations terrestres bien antérieures au XVI[e] siècle ne peuvent pas être elles aussi considérées comme des vecteurs de connexion des mondes ?

Des circulations et des économies-monde avant le XVI[e] siècle

Si l'histoire connectée offre des cadres d'analyse très intéressants pour l'étude des circulations de longue distance, traversant et mettant en relation des mondes qui semblent à premier abord très éloignés, elle néglige donc trop souvent les ensembles-monde et les mondialisations qui ont précédé le XVI[e] siècle. De fait, c'est oublier les « économies-monde » qui ont pu exister, par exemple au Moyen-Âge, et qui étaient situées plus à l'Est que l'Europe. Parmi elles, on peut évoquer l'empire mongol des descendants de Gengis Khan, puisqu'il a permis « une intégration socio-économique de l'Eurasie aux XIII[e] et XIV[e] siècles, corrélée à la stabilité de l'empire post-conquêtes »[303], mais aussi l'empire turco-mongol. Dès lors, comme nous l'avons montré, l'empire a bien une certaine ambition universelle,

[300] GALLAND Caroline, *Les Européens hors d'Europe, mi XV[e]-fin XVII[e] siècles*, Cours magistral de L3 Histoire, 2021-2022, UFR SSA, Université Paris Nanterre La Défense.
[301] *Ibid.*
[302] GRUZINSKI Serge, *Les quatre parties du monde, Histoire d'une mondialisation*, Points, 2006, p. 34
[303] FAVEREAU Marie, « The Mongol Peace and Global Medieval Eurasia », *Comparativ*, 28/4, 2018, p. 47-67

probablement en héritage de celle qui motivait les Mongols, et qui correspondait à une « idéologie de domination universelle [construite] à la fin du règne de Chinggis Khan et sous ses successeurs »[304]. Alexandre Papas et Marc Toutant disent à ce sujet que « Timur […] s'érige lui-même en mythe, celui d'un nouveau Gengis Khan, restaurateur de l'empire mondial fondé par ce dernier au XIII^e siècle, et cela au nom de l'islam »[305]. De plus, l'empire est par essence marqué par les métissages des mondes et des peuples, car il comprend des peuples persans, turks, turco-mongols, iraniens, turkmènes, mais aussi une répartition « complémentaire »[306] entre peuples nomades et sédentaires, et une variété d'espaces géographiques très différents. De plus, il met en relation par le passage et l'entretien des routes commerciales la Chine, l'Arabie, l'Afrique et l'Europe. Comme nous l'avons observé à travers le récit étudié, le langage diplomatique est commun à de nombreuses entités politiques de ces trois continents, permettant l'établissement et l'entretien de relations politiques entre elles. Certes, ce ne sont pas « quatre parties » du monde qui sont ainsi mises en relation, puisqu'elles sont seulement trois – l'Asie, l'Afrique, et l'Europe -, mais elles sont connectées, et la perméabilité de leurs frontières est due de la même façon à la présence et la circulation d'intermédiaires.

Si la source que nous étudions est d'origine européenne, on peut donc lui faire le reproche d'être européanocentrée. Cependant, nous avons montré tout au long de ce travail qu'elle permettait un accès privilégié à certaines sources orales locales, et que son approche permettait dans une certaine mesure de dégager des connaissances ethnographiques sur les pratiques dans l'empire turco-mongol. Toutefois, c'est en réalité aussi aux circulations, et aux individus croisés par l'ambassade que ce récit nous donne accès, qu'ils soient internes à l'empire ou non, et Turco-Mongols ou non.

Les ambassadeurs, des intermédiaires

Par leur contact avec les ambassadeurs étrangers, par leur identité marquée par plusieurs héritages, par leur rôle politique ou par leurs activités commerciales, ces individus sont donc déjà des « intermédiaires », que ce soit entre les différents peuples de l'empire, entre les peuples de l'empire et ceux des puissances étrangères, ou entre marchands et acheteurs. Mais avant cela, ce qui doit nous interpeller dans cette perspective d'histoire connectée, c'est le fait même que de telles ambassades aient pu exister, et ce avant le XVI^e siècle. De fait, les premiers acteurs et

[304] FAVEREAU Marie, *Territoires, environnement et sociétés : Empire et écologie : les Mongols (XIIIe-XVe s.)*, Cours magistral de L3 Histoire, 2021-2022, UFR SSA, Université Paris Nanterre La Défense.
[305] PAPAS Alexandre, TOUTANT Marc, *L'Asie centrale de Tamerlan*, Edition Les Belles Lettres, coll. « Guide Belles Lettres des Civilisations », Paris, 2022, p. 90
[306] *Ibid.*, p 73

intermédiaires de ces circulations politiques – et dans une certaine mesure économiques, puisque parmi les buts de ces ambassades, on compte l'intensification du commerce – sont les ambassadeurs.

Comment, en effet, ne pas envisager des connexions mondiales multiples et complexes lorsqu'on observe l'envoi, au début du XV^e^ siècle, à travers les trois continents envisagés, d'ambassadeurs – de la Chine des Ming, du sultanat Mamelouk d'Egypte, de Castille – à la cour de Timur ? L'étymologie du terme « ambassadeur » venant de l'hébreu « mêvasser », qui signifie « messager »[307], cela suppose donc déjà que la signification même du terme comporte cette idée de mise en contact – puisque l'ambassadeur porte un message d'un point A à un point B, d'un souverain A à un souverain B, donc d'un monde A à un monde B. Or, les « agents intermédiaires » sont définis en histoire connectée comme « [mettant] en contact les différents continents »[308], ou plus généralement, des mondes. En traversant les frontières physiques et politiques, les ambassadeurs mettent donc en relation non seulement des entités politiques – par leur mission première de transmission de message d'un souverain à l'autre -, mais aussi des peuples – puisqu'eux-mêmes rencontrent ainsi d'autres peuples, et que d'un point de vue décentré, ces peuples locaux rencontrent des ambassadeurs étrangers. Par ces rencontres, et ces mises en contact, les ambassadeurs rendent donc les frontières plus poreuses.

Si nous avons évoqué les ambassadeurs castillans tout au long de ce travail, il peut par exemple être intéressant d'étudier plus en détail la figure de l'ambassadeur de Timur, qui les accompagne depuis la Castille, sur son chemin retour. Si nous avons peu d'éléments sur lui, nous pouvons tout de même en déduire plusieurs choses. Tout d'abord, Clavijo précise que c'est un « Chagatay », dont il donne la définition suivante : « ce nom de Chagatay est donné à tous ceux qui font partie du clan ou de la famille auxquels Timur appartient, et qui font donc partie de la lignée ou de la tribu royales »[309]. De la même manière que les castillans ont un certain regard sur l'empire turco-mongol, ce dernier a donc également eu un certain regard sur les contrées européennes qu'il a pu apercevoir lors de son voyage jusqu'en Castille. D'ailleurs, il adopte même – par nécessité – l'habillement à la mode européenne, lorsque l'ambassade s'échoue sur la côte contrôlée par les Turks ottomans. De fait, l'auteur explique que ces derniers étant en conflit avec les Turco-Mongols de Timur, il risque d'être tué s'il est découvert, et que

[307] NICOT Jean, *Thresor de la langue francoyse, tant ancienne que moderne*, David Douceur, Paris, 1606
[308] BERTRAND Romain, *Une autre histoire des Grandes découvertes*, Podcast Le Vif de l'histoire, présenté par Jean Lebrun, France Inter, diffusé le 30 septembre 2019
[309] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 122

les ambassadeurs castillans décident donc de l'habiller « comme s'il était un gentilhomme espagnol et chrétien, semblant venir de Péra »[310]. Jusqu'à l'arrivée à Samarcande, rien n'est dit de plus sur son accoutrement. Mais lorsque l'ambassade rencontre le premier jour sur place les nobles qui viennent à leur rencontre pour les décharger des cadeaux qu'ils apportent à Timur, Clavijo mentionne le fait qu'ils se moquent de cet envoyé, à cause de sa tenue : « face à sa présente apparence, ses amis rirent beaucoup, car il était habillé par [les ambassadeurs] de la façon, et d'après la mode d'un gentilhomme d'Espagne »[311]. Pourtant, étant donné que l'ambassade a traversé pendant plusieurs mois les terres turco-mongoles, dont des campements de Chagatay et des grandes villes, il aurait été possible pour lui de se procurer une nouvelle tenue à la mode turco-mongole s'il l'avait désiré. Mais il a préféré se présenter, y compris dans son rôle d'autorité face aux villageois perses et iraniens, avec la tenue donnée par les ambassadeurs. Il incarne donc, à son arrivée à Samarcande, l'illustration même de la mise en contact de plusieurs mondes. Turco-Mongol Chagatay, il est sorti de l'empire de Timur, avec pour rôle l'instauration d'un dialogue diplomatique avec la Castille ; mais il a aussi parcouru cet empire, en exerçant son autorité sur différents peuples, qui n'ont pas la même identité que lui. Par son déplacement, son rôle politique à l'extérieur et à l'intérieur de l'empire, son identité et son comportement, il multiplie donc les « face-à-face »[312], les rencontres, les contacts et les connexions entre différents peuples, différentes entités politiques et différents continents.

Mais les ambassadeurs sont parfois dans leur identité même des intermédiaires « doubles », notamment lorsqu'ils sont envoyés par un souverain dont ils ne partagent pas toutes les caractéristiques, et semblent culturellement plus proches des cours dans lesquelles ils sont mandés. C'est par exemple le cas de Jean de Soltaniyeh, un personnage encore assez mystérieux pour l'historiographie contemporaine : arrivé en 1403 à Paris, il est « archevêque dominicain italien en Iran [à Soltaniyeh] et ambassadeur de Timur en Europe »[313], auprès de Venise, de Gênes et de la France[314]. Il apporte alors une lettre de Timur au roi de France, lui annonçant la victoire de l'empereur turco-mongol face à Bayazid. Cet individu rend les frontières entre Europe et empire turco-mongol particulièrement poreuses : il se revendique d'origine italienne[315], est un homme d'église rattaché à l'Eglise catholique romaine, est aussi

[310] *Ibid.*, p. 100
[311] *Ibid.*, p. 219
[312] GRUZINSKI Serge, *Les quatre parties du monde, Histoire d'une mondialisation*, Points, 2006, p. 37
[313] PAPAS Alexandre, TOUTANT Marc, *L'Asie centrale de Tamerlan*, Edition Les Belles Lettres, coll. « Guide Belles Lettres des Civilisations », Paris, 2022, p. 82
[314] MORANVILLE Henri, « Mémoire sur Tamerlan et sa cour par un dominicain, en 1403 », Bibliothèque de l'École Des Chartes 55, 1894, p. 433-464.
[315] Bien que des doutes subsistent, *Ibid.*

l'ambassadeur de l'empereur turco-mongol, et le met en contact avec des puissances européennes. Cela rappelle donc d'abord que l'implantation de certains ordres chrétiens très à l'Est participe aussi de la mise en relation de ces mondes, et que les missionnaires et les hommes d'église qui s'implantent dans ces régions lointaines, en général avec une ambition prosélyte, sont des intermédiaires qui font se côtoyer diverses croyances et institutions religieuses[316]. Mais surtout, cela montre que les circulations d'un même individu peuvent être motivées par des enjeux multiples – ici, spirituels, et politiques -, et que dans le cadre de ses divers rôles, il opère en tant que double intermédiaire : à la fois religieux catholique d'origine européenne en Perse, et ambassadeur de l'empereur turco-mongol en Europe. Plus que cela, c'est la façon dont il exerce son rôle à Paris qui est révélateur de l'importance de ce type d'intermédiaire dans les circulations politiques : Silvestre de Sacy montre ainsi qu'entre le contenu de la lettre que Jean de Soltaniyeh apporte à Charles VI[317], et la lecture qu'il en fait, il existe de nombreuses différences :

> « Silvestre de Sacy, après l'étude diplomatique de la lettre de Tamerlan, document dont il admet sans hésitation l'authenticité, a relevé ce fait que le conquérant tartare avait une assez faible idée du roi de France; puis il a montré que la traduction faite en 1403 de la lettre du Mongol, traduction présentée à Charles VI sans doute par l'archevêque même, avait prodigué au roi de France des marques de considération qui ne se trouvaient pas dans l'original et avait ajouté des détails qu'on n'y rencontrait pas. »[318]

Il est donc clair qu'en tant qu'intermédiaires, les ambassadeurs ne sont pas de simples messagers, portant une lettre à un souverain étranger : ils en soignent le contexte, la lecture, en fonction des intérêts de leur souverain, mais aussi en fonction de leur propre identité et de leurs intérêts personnels. De fait, on observe que la même chose est attendue des ambassadeurs castillans par Timur : lorsqu'il reçoit la lettre, il exprime en effet sa volonté d'en avoir une lecture, mais aussi d'entendre et de répondre à « tout ce que les ambassadeurs désir[ent] dire »[319]. La mise en contact des mondes contient donc une dimension très subjective et personnelle, qui peut se détacher, compléter et parfois supplanter la mission initialement confiée à un messager, un ambassadeur ou un intermédiaire.

---

[316] Ce qui reprend ici l'une des idées de GRUZINSKI Serge, *Les quatre parties du monde, Histoire d'une mondialisation*, Points, 2006, p. 38

[317] Voir l'Annexe 9, qui présente la lettre de Timur à Charles VI.

[318] MORANVILLE Henri, « Mémoire sur Tamerlan et sa cour par un dominicain, en 1403 », Bibliothèque de l'École Des Chartes 55, 1894, p. 433-464.

[319] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 222

Mais si les ambassadeurs sont donc bien des intermédiaires, ils sont loin d'être les seuls, et la réalisation même de leurs voyages dépend de nombreux autres personnages aux frontières de ces mondes traversés et mis en relation.

2. Les intermédiaires sur les routes caravanières

Langues et drogmans

Les premiers intermédiaires qui permettent les échanges et le dialogue tout au long du périple sont bien entendus les traducteurs et interprètes. Mais pour comprendre leur rôle et leur nécessité, nous devons avant nous pencher sur les langues que parlent les ambassadeurs. On peut ainsi supposer que Ruy Gonzalez de Clavijo parle le castillan bien-sûr, puisqu'il est d'origine madrilène[320], et éventuellement d'autres « langues espagnoles »[321], même si c'est peu probable étant donné qu'il n'est pas né dans une zone proche de ces autres langues, d'autant plus que la Castille avait une politique de généralisation et de standardisation de l'usage et de l'écrit du castillan au détriment de ces autres langues[322]. On pourrait également faire l'hypothèse que Ruy Gonzalez de Clavijo parle l'arabe, ou en tout cas l'arabe hispanique, car après la mise en place d'Al-Andalus, les « chrétiens cultivés, [sont] souvent tentés d'employer aussi – voire de préférer – la langue arabe, plus prestigieuse »[323]. Cependant, il n'est pas certain que cela vaille encore au début du XV^{e} siècle, après déjà plusieurs siècles d'une lente *Reconquista*, pour des raisons politiques, car l'arabe est désormais la langue de ceux que les royaumes chrétiens cherchent à expulser, et des raison démographiques. Au fil des conquêtes, les masses adoptent en effet les langues espagnoles des royaumes chrétiens, et l'usage de l'arabe se perd :

> « Dans les territoires annexés par les royaumes ibériques à partir de la fin du XIe siècle, les musulmans forment la majorité de la population. Quelle politique adopter à leur égard ? Les élites citadines partent ou sont expulsées, mais la masse de la population paysanne reste. Au fil des générations, elle abandonne peu à peu l'islam (plus ou moins sous la contrainte) et adopte les langues des conquérants. »[324]

[320] Voir l'Annexe 10, pour une carte sur l'expansion du castillan au Moyen-Âge.
[321] Comme le galicien ou l'asturien.
[322] SELLIER Jean, « Les langues de l'Europe médiévale », *in* Jean SELLIER (dir.), *Une histoire des langues. Et des peuples qui les parlent*, La Découverte, 2019, p. 127-178.
[323] *Ibid*.
[324] *Ibid*.

Enfin, il serait surprenant que l'auteur – qu'il soit Clavijo ou non – ne précise pas que l'un des ambassadeurs parle l'arabe si c'était le cas, car en terres musulmanes, cela aurait été d'une grande utilité pour communiquer avec certains des interlocuteurs de l'ambassade.

En ce qui concerne les autres ambassadeurs dont nous connaissons l'identité, Alfonso Fernandez de Mesa et Gomez de Salazar, on peut supposer qu'ils ont le même profil linguistique que Clavijo. En effet, ils sont tous deux des nobles, et ont donc probablement une éducation similaire. Alfonso Fernandez de Mesa appartient vraisemblablement à la grande famille de Mesa, originaire de Tolède et installée à Cordoue pendant la *Reconquista* :

> « Cette noble et ancienne lignée semble avoir eu son siège d'origine dans la ville impériale de Tolède […]. Ses chevaliers, prenant part aux batailles de la *Reconquista*, ont participé au siège et la prise de la ville de Cordoue [en …]. Là, ils ont été fait héritiers [de la ville] par les monarques castillans et ont fondé une deuxième et très noble maison, d'où provient une grande partie de la noblesse d'Andalousie. »[325]

Plusieurs éponymes semblent avoir vécu à la même époque : Alfonso Fernández de Mesa y Méndez de Sotomayor (génération 1), Alfonso Fernández de Mesa y de la Vega (génération 2) et Alfonso Fernández de Mesa y Quesada (génération 3). Si nous manquons de dates précises, nous pouvons cependant nous appuyer sur ce que nous savons des autres membres de cette famille. Ainsi, le plus probable est que l'ambassadeur soit Alfonso Fernández de Mesa y de la Vega, dont le frère, Gonzalo de Mesa y de la Vega était « seigneur de la maison de ses parents et de ses biens à Cordoue, et servait les rois Jean I[er] de Castille [1379-1390] et Henri III de Castille »[326]. D'ailleurs, son frère a également servi comme ambassadeur d'Henri III à Aragon en 1398. Il est donc tout à fait cohérent que ce soit Alfonso Fernández de Mesa y de la Vega qui soit parti aux côtés de Ruy Gonzalez de Clavijo à Samarcande. En ce qui concerne Gomez de Salazar, même si on sait peu de choses de lui, il est certain qu'il était issu d'une famille noble de Valladolid originaire de la montagne Santander[327]. A premier abord, il ne semble donc pas que les ambassadeurs parlent d'autres langues que le castillan – à moins que leur éducation dans la noblesse comprenne un enseignement d'autres langues romanes, comme le français et l'italien, ce qui n'est pas impossible.

[325] CORDOBAPEDIA [en ligne], « Familia Fernández de Mesa », consulté le 8 juin 2023.
[326] *Ibid*.
[327] HERALDRYS INSTITUTE [en ligne], « Gómez De Salazar », consulté le 8 juin 2023.

Demeure alors la question du latin : Jean Sellier explique que « le latin demeure la langue de l'Église et la langue écrite des chrétiens cultivés »[328], et les ambassadeurs étant des nobles, il est possible que le latin ait fait partie de leur éducation. Cependant, il est certain que parmi tous les ambassadeurs, c'est le moine Alfonso Paez de Santa Maria de l'Ordre des Prêcheurs qui est le plus à même de maîtriser le latin. En effet, comme la plupart des moines au Moyen-Âge, il doit maîtriser le latin – pour la liturgie, la copie de manuscrit, la traduction[329] -, et au moins l'une des langues vernaculaires de son pays– dans son cas, vraisemblablement le castillan. Son niveau de maîtrise du latin est d'ailleurs sûrement ce qui justifie sa présence dans l'ambassade : en effet, lors de l'arrivée à Samarcande, il propose à Timur de lui lire la lettre d'Henri III, en précisant que « personne d'autre que lui ne [sait] la lire ». Il est donc probable que la lettre d'Henri III soit rédigée en latin, et que le moine soit le seul de l'ambassade à connaître suffisamment le latin pour le lire ; ou bien qu'elle soit rédigée en castillan, et que lui seul soit capable de la traduire en latin lors de sa lecture.

Mais cela ne résout pas la question du passage du latin au turco-mongol. C'est là qu'entrent en scène les interprètes, nécessaires au dialogue diplomatique qui se met en place dans le récit. Dans le texte en espagnol, le mot « trujiman » revient six fois (lors du séjour à Samarcande), avec en sus une occurrence du terme « trujamán » (lors du passage dans les terres de Cabasica). Ce terme correspond au français « drogman » et à l'anglais « dragoman », et désigne en général les interprètes en Orient, et souvent plus particulièrement ceux présents dans l'empire Ottoman[330]. Cependant, le terme a des origines bien plus anciennes araméenne et hébraïque, et est connu en latin[331], en grec[332], en arabe[333] et en turque[334]. D'ailleurs, il est intéressant de noter que le terme ne signifie pas qu'interprète, mais aussi « guide pour les voyageurs »[335], ou encore « personne conseillant sur la façon d'exécuter quelque chose, en particulier les achats, les ventes ou les échanges »[336]. Il est donc déjà possible d'entrevoir le rôle majeur qu'exercent ces drogmans sur les routes orientales, et plus particulièrement sur les routes de la Soie.

---

[328] SELLIER Jean, « Les langues de l'Europe médiévale », *in* Jean SELLIER (dir.), *Une histoire des langues. Et des peuples qui les parlent*, La Découverte, 2019, p. 127-178.
[329] VERPEAUX Nathalie, « La traduction des actes au Moyen Âge. Quelques pistes de réflexion à partir du dossier du Val-Saint-Lambert (XIIIe–XIVe siècles) », *Le Moyen Age*, vol. cxxiv, no. 1, 2018, p. 47-97.
[330] ABBASBEYLI Elvin, « La traduction de la terminologie diplomatique dans l'Empire ottoman. L'exemple du traité de Küçük Kaynarca (1774) », *Études Balkaniques*, vol. 23, no. 1, 2019, p. 101-138.
[331] DICTIONNAIRE LITTRE [en ligne], « drogman », consulté le 18 avril 2023.
[332] ONLINE ETYMOLOGY DICTIONARY [en ligne], « dragoman », consulté le 18 avril 2023.
[333] TRESOR DE LA LANGUE FRANÇAISE INFORMATISE, « drogman », consulté le 19 avril 2023.
[334] ENCYCLOPEDIE DE L'ISLAM [en ligne], « Tardjuman », consulté le 15 avril 2023.
[335] ONLINE ETYMOLOGY DICTIONARY [en ligne], « dragoman », consulté le 18 avril 2023.
[336] DICCIONARIO DE LA LENGUA ESPAÑOLA [en ligne], « trujamán », consulté le 19 avril 2023.

L'interprète-guide

Dans le récit, il n'est pas précisé à quel moment les ambassadeurs recrutent leur drogman. Pourtant, il est peu probable qu'il soit présent dès le début du périple, ou du moins que ce soit le même tout au long du voyage : les ambassadeurs ont donc nécessairement dû engager un ou plusieurs drogmans sur la route. Il existe donc des lieux où les ambassadeurs peuvent – et doivent – engager un drogman. Si Clavijo reste (surprenamment) silencieux à cet égard, ce n'est pas le cas de certains marchands italiens, qui s'attellent à l'écriture de manuels de commerce. C'est notamment le cas de Francesco Balducci Pegolotti, avec sa *Pratica della mercatura*, compilée vers 1340[337]. Grand voyageur, il écrit une sorte de « guide pratique pour qui souhaite développer des activités commerciales en Orient »[338]. Si la voie qu'il décrit va de la mer Noire à la Chine, une partie de son itinéraire recoupe le trajet de l'ambassade castillane : de la mer noire jusqu'à Tabriz, en passant par Arzinjian et Erzurum. Mais ce sont surtout les conseils pratiques qu'il donne aux marchands qui nous intéressent : et plus particulièrement, celui d'engager un drogman. Dans son ouvrage, Francesco Pegolotti évoque cette question pour le début du XIV^{e} siècle, dans la ville de Tana, le comptoir italien sur la mer Noire dont nous avons déjà parlé. Mais nous allons voir que ce peut être facilement transposable à toutes les grandes villes des routes marchandes de la fin du Moyen-Âge. Voici ce qu'il dit au sujet des « choses dont ont besoin les marchands »[339] : « Et il faut se fournir à Tana en *Turcimanni*, et il ne faut pas regarder à la dépense […]; Et en plus des *Turcimanni*, il est conseillé de prendre au moins deux enfants, qui parlent couramment la langue [locale] »[340]. Ici, le terme « turcimanni » est donc l'équivalent italien de l'espagnol « trujiman » ou « trujamán ». Il semble donc courant, notamment dans les villes servant de carrefour commercial, de trouver des interprètes qui vendent leurs services, et proposent d'accompagner les voyageurs.

Mais qui sont donc ces drogmans ? Jean Bérenger explique qu'il s'agit en général « de Grecs, d'Arméniens ou de Levantins »[341]. Au sujet de la localisation des groupes de langue grecque sur l'itinéraire de Clavijo, il faut noter qu'à partir de l'instauration du sultanat seldjoukide de Roum, « les populations de langue grecque se trouvent dès lors partagées entre, d'un côté, ce qui subsiste de l'Empire byzantin et, de l'autre, l'Anatolie où, au fil des siècles,

[337] ZATTONI Piero, « La via per la Cina secondo Francesco Balducci Pegolotti », *La Porta d'Oriente*, n°12, 2011/4, p. 91
[338] *Ibid*.
[339] *Ibid*.
[340] PEGOLOTTI Francesco Balducci, EVANS Allan (trad.), *La pratica della mercatura*, The Mediaeval Academy of American, Cambridge, 1936
[341] BÉRENGER Jean, « Drogman », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 15 mai 2023.

elles finiront par se turquiser »[342]. En ce qui concerne les arméniens, ils se situent alors majoritairement à l'Est de l'Anatolie, puisque les Turks Ottomans s'établissent à l'Ouest de la péninsule. On peut donc émettre plusieurs hypothèses sur les villes dans lesquelles l'ambassade a pu engager un drogman : Constantinople – où la population est majoritairement grecque -, Trébizonde – où il y a des grecs et des arméniens, dont Clavijo évoque d'ailleurs les cultes respectifs[343] -, ou encore Arzinjian et Erzurum – les deux principales villes majoritairement arméniennes de Perse occidentale.

Examinons donc d'abord l'hypothèse de Constantinople : c'est le « plus grande *emporium* du Moyen-Âge »[344], c'est-à-dire le principal port-entrepôt des produits du commerce entre Europe et Orient. De nombreux marchands s'y croisent, et c'est également le point de départ des bateaux génois et vénitiens pour Tana. Mais étant donné les langues cibles de l'ambassade castillane, à savoir le persan et le turk, il est peut-être plus probable que les ambassadeurs aient trouvé un drogman qualifié une fois seulement arrivés en Asie mineure – de la même façon que Pegolotti préconisait d'engager un drogman une fois arrivé à Tana. En effet, si Constantinople est de plus en plus proche géographiquement des peuples turks – déjà présents dans les Balkans -, c'est bien moins le cas avec les peuples persanophones – et encore moins iranophones. Même si Constantinople est une ville marchande au carrefour de plusieurs langues, il est donc pertinent de penser que les ambassadeurs ont attendu d'arriver à Trébizonde pour engager un drogman. Par contre, il est certain qu'ils en avaient bien un avec eux avant d'arriver à Arzinjian et Erzurum, car la première mention d'un drogman dans le récit concerne le passage par les terres de Cabasica – qui, pour rappel, se situent entre Trébizonde et Arzinjian. Cependant, rien n'empêche le fait qu'ils aient pu engager plusieurs drogmans ou qu'ils aient pu changer de drogman en cours de route. En effet, il n'est pas certains que les drogmans maîtrisent à la fois le castillan, le grec, l'arménien, le persan et le turk – or ce sont les langues dont les ambassadeurs ont besoin *a minima*. Tout d'abord, il est possible qu'ils n'aient pas eu besoin de drogman pour la partie du voyage jusqu'à Constantinople, puisqu'ils voyagent accompagnés de marchands, vraisemblablement espagnols ou italiens –qui parlent quant à eux probablement la plupart des langues des peuples avec lesquels ils interagissent en Méditerranée. De plus, étant accompagné du moine Alfonso Paez, il est possible qu'il puisse servir d'interprète lorsque les

[342] SELLIER Jean, « Les langues de l'Europe médiévale », *in* Jean SELLIER (dir.), *Une histoire des langues. Et des peuples qui les parlent*, La Découverte, 2019, p. 127-178.
[343] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 113-115
[344] LAROUSSE [en ligne], « Constantinople », consulté le 2 février 2023.

peuples qu'ils rencontrent maîtrisent également le latin – par exemple, lors des visites de lieux de culte chrétiens latins. A Constantinople, et dans les îles grecques, la forte présence d'italiens originaires de Venise et de Gênes, et parlant donc les dialectes italiens de ces villes, fait que l'italien – sous ses formes multiples – est largement parlé dans ces régions. Enfin, l'implantation de croisés, non seulement avec les chevaliers de Rhodes, mais aussi à Constantinople, a pu favoriser l'essor d'autres langues européennes comme le français médiéval ou certaines langues espagnoles. Enfin, il faut souligner que les langues espagnoles et les dialectes italiens présentent certaines proximités linguistiques, qui facilitent de toute façon la compréhension entre eux.

La traduction à la cour de Timur

Outre les interprètes qui accompagnent les voyageurs, qu'ils soient marchands ou ambassadeurs, des interprètes sont également employées dans les cours, comme celle de Timur. Aucun interprète de ce type n'est mentionné dans le récit, puisqu'il semble que lorsque Timur souhaite s'adresser aux ambassadeurs, il demande à leur interprète de traduire : « à peine sa majesté avait ordonné la façon dont [les ambassadeurs] devaient s'assoir, il ordonna à leur drogman de traduire et de leur expliquer l'ordre donné à leur égard »[345]. Cependant, il est peu probable qu'elle fasse exception. Reprenons donc notre hypothèse selon laquelle la lettre d'Henri III est rédigée en latin ou en castillan. Dans les deux cas, le moine Alfonso Paez peut la lire en latin – soit en la lisant simplement, soit en traduisant au fil de sa lecture. Mais il n'est pas sûr que l'interprète (que ce soit celui des ambassadeurs ou celui de la cour) puisse directement traduire le latin en langue turque ou persane – sachant que le bilinguisme est attesté chez Timur[346], et que ce sont donc les deux langues dans lesquelles il pourrait écouter la lecture de la lettre. Il est possible que la traduction se fasse alors en plusieurs étapes – que ce soit pour la lettre ou pour les discussions directes avec les ambassadeurs : par exemple du castillan au latin, du latin au grec ou à l'arménien, et de ces deux langues au turc ou au persan. C'était le cas deux siècles auparavant à la cour des Khans mongols, comme le montre Thomas Tanase : « pour s'adresser au khan, [il] devait parler en latin, faire traduire ses propos en russe par son compagnon de voyage […], version russe qui était ensuite traduite en mongol »[347]. Il n'est donc pas impossible d'imaginer la même chose à la cour timouride.

[345] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 223
[346] PAPAS Alexandre, TOUTANT Marc, *L'Asie centrale de Tamerlan*, Edition Les Belles Lettres, coll. « Guide Belles Lettres des Civilisations », Paris, 2022
[347] DE PLAN CARPIN Jean, TANASE Thomas (trad.), *Dans l'Empire mongol*, Anarcharsis, Toulouse, 2006, p. 23

Les marchands

Les marchands sont également des personnages importants dans le récit, puisque ce sont eux qui en grande partie permettent sa réalisation matérielle. En effet, l'ambassade parvient à traverser la mer Méditerranée et la mer Noire en montant à bord de bateaux de marchands, souvent italiens. Une seule fois, l'auteur précise que l'ambassade affrète elle-même un bateau, en l'occurrence en novembre 1403, lorsqu'elle ne trouve aucun bateau en direction de Trébizonde partant dès ce moment – car de marchands prennent le risque de naviguer sur la mer Noire, qui comme nous l'avions dit, est réputée être dangereuse en hiver. Elle recrute d'ailleurs un capitaine de bateau génois, Nicolo Socato. Cette pratique d'affréter un bateau, en passant un contrat entre l'affréteur – ici, l'ambassade -, et le capitaine – Nicolo Socato -, est qualifiée de « caravane maritime »[348]. D'autres grands voyageurs de la fin du Moyen-Âge dans la région ont également utilisé ce mode de transport, comme Ibn Battuta, qui en 1332, passe un contrat avec un capitaine génois, pour faire le trajet de Lattaquié à Alanya (sur la côte sud de l'Anatolie), puis avec un capitaine grec, pour faire le trajet de Sinop à Gaffa (de la côté nord de l'Anatolie à la Crimée)[349]. Ainsi, il est intéressant de voir que cette possibilité est utilisée tant par des voyageurs chrétiens que musulmans, et que c'est une modalité habituelle des voyages dans la région maritime entourant l'Anatolie. Elle permet de moins dépendre de bateaux déjà affrétés par d'autres, et notamment par des marchands, et de pouvoir décider d'un calendrier propre au voyageur. Or, cette pratique de la « caravane maritime » présage également de celle de la caravane terrestre, qui comme nous allons le voir, est également une modalité majeure du déplacement des ambassadeurs castillans à partir de Trébizonde. De plus, l'utilisation de la « caravane maritime » souligne l'existence d'une « économie des transports »[350] importante, et le fait que la majorité des marchands pratique dans la région des « échanges de proximité »[351] par un « commerce de port à port »[352].

De plus, que ce soit les marchands ou les capitaines de bateaux, ils ont en général de bonnes relations avec l'ensemble des territoires dans les ports desquels ils peuvent faire des haltes, ce qui facilite probablement l'accueil des ambassadeurs dans certains ports. Par exemple, lorsqu'ils voyagent avec des génois – lors de leur première tentative de traverser la mer Noire

[348] PANZAC Daniel, *La caravane maritime : Marins européens et marchands ottomans en Méditerranée (1680-1830)*, Paris, CNRS Éditions, 2004
[349] *Ibid*.
[350] *Ibid*.
[351] BUTI Gilbert, « Aller en caravane : le cabotage lointain en Méditerranée, XVIIe et XVIIIe siècles », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. no52-1, no. 1, 2005, p. 7-38.
[352] *Ibid*.

-, cela leur permet de bénéficier de la protection qui leur est accordée par les Turks ottomans, lorsqu'ils s'échouent sur la côte. Visiblement, cela n'aurait pas été le cas si leur identité castillane avait été révélée.

Sur terre, les marchands jouent indirectement un rôle important dans l'avancée de l'ambassade par le balisage des routes. Même si rien n'est dit au sujet de l'utilisation d'un quelconque guide écrit, les routes empruntées par l'ambassade sur terre sont vraisemblablement des routes caravanières habituellement empruntées – et donc balisées d'une certaine manière. De fait, les marchands sont particulièrement situés « aux frontières », puisqu'ils voyagent beaucoup, et mettent en contact différentes sociétés. En échangeant des marchandises d'Europe contre des marchandises d'Orient, ils opèrent une mise en contact matérielle des continents. En rédigeant des guides et des manuels, ils créent des fenêtres sur ces espaces, les rendant moins étrangers, même pour ceux qui n'y sont pas encore allés. Enfin, en encourageant bien plus pragmatiquement la sécurisation des routes, ils sont la raison pour laquelle toute une organisation se met en place au niveau étatique sur les routes caravanières. Bien-sûr, il faut garder à l'esprit le fait que ce processus est un processus de temps long, puisque certaines de ces routes caravanières sont utilisées depuis l'Antiquité – comme celles qui passaient par Palmyre, en actuelle Syrie, où on a retrouvé des inscriptions à ce sujet[353].

Les marchands sont aussi ceux qui constituent des caravanes afin de circuler sur les principales routes de la Soie, sur lesquelles ils croisent et côtoient d'autres marchands, d'origines, de langues et de cultures diverses. D'ailleurs, lorsque l'ambassade est sur le territoire de Cabasica, on apprend qu'ils sont accompagnés d'un marchand : « c'est pourquoi au final [les ambassadeurs] ont dû acheter à un certain marchand qui voyageait en leur compagnie une pièce de camelot »[354]. Si Clavijo ne donne guère plus de précisions à ce sujet, il faut pourtant prendre en compte ce détail important. Ce que Clavijo ne dit pas, c'est que les ambassadeurs ont probablement intégré une caravane – peut-être d'une taille modérée, et non aussi grande que les caravanes marchandes habituelles regroupant « 100 à 500 personnes »[355] - à partir de Trébizonde. De fait, les territoires alors traversés sont dangereux et beaucoup de facteurs d'insécurité peuvent être à cet égard évoqués : « bandits, guerres, bêtes sauvages, avalanches,

[353] WILL Ernest, « Marchands et Chefs de Caravanes a Palmyre », *Syria* 34, no. ¾, 1957, p. 262-277. et MOUTERDE René, POIDEBARD Antoine, « La Voie Antique Des Caravanes Entre Palmyre et Hit Au IIe Siècle Ap. J.-C. d'après Une Inscription Retrouvée Au S.-E. de Palmyre (Mars 1930) », *Syria* 12, no. 2, 1931, p. 101-115.
[354] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 120
[355] ENCYCLOPÆDIA UNIVERSALIS, « Routes de la Soie », consulté le 15 mai 2023.

mal des montagnes, fièvres, tempêtes de sable »[356]. Ce que décrit Clavijo en est une parfaite illustration : la rencontre avec Cabasica, la traversée de régions de haute montagne, ou au contraire celle de zones arides et désertiques, les maladies, etc. Or, la caravane permet avant tout une plus grande sécurité aux voyageurs et aux marchands, qui voyagent alors en nombre. D'ailleurs, deux siècles plus tard, la caravane est toujours le mode de déplacement le plus sûr pour les européens en Orient[357], ce qui montre à quel point ces pratiques sont ancrées dans ces territoires, et rendues nécessaires par leur agencement.

Les caravansérails et relais de poste

Le fait que ces routes caravanières sont souvent empruntées par des marchands permet d'abord de bien connaître les distances et le temps nécessaire pour les parcourir – on apprend qu'il faut par exemple 60 jours de caravane entre Soltaniyeh et Ormuz[358]. D'une certaine manière, l'itinéraire est aussi bien connu, même s'il ne faut pas oublier que les interprètes qui accompagnent les ambassadeurs sont aussi des guides, et qu'ils restent dans une certaine mesure nécessaire. De plus, la route est aménagée à l'égard des marchands, et dans les terres turco-mongoles, les ambassadeurs croisent de nombreux caravansérails, dans lesquels ils peuvent faire halte. On peut reprendre à cet égard la définition qu'en donnent d'Alexandre Papas et Marc Toutant :

> « Ces bâtiments carrés, qui comportent cours intérieures et boutiques, sont gardés. Ils hébergent les marchés étrangers et parfois leurs bêtes de somme, s'ils ne disposent pas d'étables en dehors de la ville. »[359]

Ces caravansérails sont donc des points névralgiques des routes de la Soie, qui permettent de mettre à disposition des marchands tout ce qui leur est nécessaire pour leurs voyages : situés à proximité des marchés, comme ceux de Tabriz[360] décrits par Clavijo, ils « prolongent l'activité marchande »[361] tout en fournissant chevaux, lieux de repos, de ravitaillement, mais aussi des interprètes. De plus, ils sont situés stratégiquement à une journée de voyage les uns des autres,

---

[356] *Ibid.*
[357] TORK LADANI Safoura, « Caravanes et caravansérails de la Perse safavide à travers les récits des voyageurs français », *Revue des Études de la Langue Française*, Quatrième année, n° 7, Automne-Hiver 2012, p. 49-59.
[358] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 161
[359] PAPAS Alexandre, TOUTANT Marc, *L'Asie centrale de Tamerlan*, Edition Les Belles Lettres, coll. « Guide Belles Lettres des Civilisations », Paris, 2022
[360] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 152
[361] PAPAS Alexandre, TOUTANT Marc, *L'Asie centrale de Tamerlan*, Edition Les Belles Lettres, coll. « Guide Belles Lettres des Civilisations », Paris, 2022

« soit environ 11,5 km »[362]. Cette même logique d'éloignement des caravansérails est d'ailleurs conservée en Perse safavide[363], et le Père Raphaël Du Mans, un voyageur français du XVII[e] siècle en dit cela : « La commodité des caravansérails était remarquable. Ils étaient vraiment calculés pour le temps des voyageurs et de leurs animaux et ponctuait le voyage à travers le pays »[364].

L'aménagement des caravansérails est particulièrement encouragé par Timur, car « soucieux de prospérité économique »[365], il souhaite « [instaurer] de nouvelles voies commerciales pour faciliter l'accès de Samarcande aux marchands étrangers »[366]. Ces caravansérails font également partie de la mise en place d'un relai de poste turco-mongol au travers de l'empire de Timur avec « des postes de garde et des relais pour les chevaux »[367], afin que « rien n'entrave les caravanes et leur marche »[368]. Si l'ambassade profite de ce réseau de relais, il est avant tout construit à destination des échanges commerciaux, et Samarcande et Hérat en deviennent des passages obligés. Les ambassadeurs sont alors témoins de l'effervescence des principales villes des routes caravanières dans l'empire timouride, puisqu'à l'arrivée de l'ambassade à Soltaniyeh, l'auteur explique la façon dont la maîtrise de ces routes caravanières permet à l'empire de s'enrichir. Il donne également un aperçu de la variété des marchands, et des marchandises qui se croisent dans ces villes-carrefours des routes centrasiatiques. Les caravansérails, et plus généralement les villes qui en comprennent, sont donc aussi des endroits par essence multiculturels, où les frontières de multiples sociétés sont plus poreuses.

Une double utilisation du relai de poste se développe donc : il est à la fois utile à l'administration impériale – que ce soit pour la circulation de ses messagers, et donc des ordres, ou pour l'accueil des ambassades qui sont destinées au souverain – et créateur de revenus fiscaux tout en encourageant et en rendant possible le commerce. Et ces fonctions duelles proviennent certainement de l'influence du *yam* mongol, développé sous le khan Ögodei (1229-1241), bien que ses origines remontent pour de nombreux historiens à une période plus ancienne[369], et plus

---

[362] *Ibid.*
[363] TORK LADANI Safoura, « Caravanes et caravansérails de la Perse safavide à travers les récits des voyageurs français », *Revue des Études de la Langue Française*, Quatrième année, n° 7, Automne-Hiver 2012, p. 49-59.
[364] *Ibid.*
[365] PAPAS Alexandre, TOUTANT Marc, *L'Asie centrale de Tamerlan*, Edition Les Belles Lettres, coll. « Guide Belles Lettres des Civilisations », Paris, 2022
[366] *Ibid.*
[367] *Ibid.*
[368] *Ibid.*
[369] AIGLE Denise, MORGAN David, « Reflections on Mongol Communications in the Ilkhanate », *in* Carole HILLENBRAND (ed.), *Studies in Honour Clifford Edmund Bosworth*, vol. II, Leiden, Brill, 2000, p. 376-385.

particulièrement à celle de la dynastie Wei du Nord, en Chine[370]. Ce réseau, qui a donc « une longue histoire dans les régions nomades et semi-nomades »[371] d'Asie centrale, a été établi en miroir des routes commerciales, comme relai de poste. Avant tout destiné au relai des messages dans l'empire, il « met [aussi] à la disposition des voyageurs des chevaux frais et des provisions mais aussi des guides, des traducteurs et des gardes »[372]. De plus, il accueille une grande variété de voyageurs : « si les messagers spéciaux doivent généralement voyager à toute vitesse, les marchands, les pèlerins, les ambassadeurs et les autres voyageurs peuvent opter pour un rythme différent»[373]. Cependant, il faut noter que ces relais sont plus espacés que ceux des Turco-Mongols, car ils sont « disposés à une trentaine de kilomètres les uns des autres »[374], et que pour en bénéficier, il faut être missionné par le khan ou détenir un « paiza » ou un « gerege », sorte de « passeport »[375] ou « sauf-conduit »[376]. Dans tous les cas, ces relais, qu'ils soient mongols ou turco-mongols, servent de « canal pour les échanges matériels et culturels entre les civilisations »[377], au sein ou en dehors des empires.

3. Les femmes, des figures en filigrane dans le récit

Dans le récit, les femmes occupent une place relativement marginale par rapport aux hommes, mais les rôles de certains d'entre elles qu'on peut entrapercevoir sont très importants, et doivent être mis en avant, notamment dans leur rapport aux ambassadeurs. En effet, les femmes turco-mongoles semblent jouir d'une certaine liberté et d'une certaine autorité, qui leurs permettent de se placer elles aussi aux frontières.

Les femmes nobles de la cour turco-mongole

Tout d'abord, on observe que lors des banquets, les femmes aussi boivent du vin. Elles peuvent d'ailleurs prendre l'initiative d'organiser elles-mêmes des fêtes, comme la princesse Khanzadah, qui organise un banquet à l'occasion du mariage d'une de ses amies avec un noble

[370] SHIM Hosung, « Pre-Mongol Origins Of The Yam », *in* Timothy MAY (ed.), *The Mongol Empire: A Historical Encyclopedia* [2 volumes], 2016, p. 110-112.
[371] *Ibid*.
[372] FAVEREAU Marie, *Territoires, environnement et sociétés : Empire et écologie : les Mongols (XIIIe-XVe s.)*, Cours magistral de L3 Histoire, 2021-2022, UFR SSA, Université Paris Nanterre La Défense.
[373] FAVEREAU Marie, « The Mongol Peace and Global Medieval Eurasia », *Comparativ*, 28/4, 2018, p. 47-67
[374] *Ibid*.
[375] SHIM Hosung, « Pre-Mongol Origins Of The Yam », *in* Timothy MAY (ed.), *The Mongol Empire: A Historical Encyclopedia* [2 volumes], 2016, p. 110-112.
[376] FAVEREAU Marie, *Territoires, environnement et sociétés : Empire et écologie : les Mongols (XIIIe-XVe s.)*, Cours magistral de L3 Histoire, 2021-2022, UFR SSA, Université Paris Nanterre La Défense.
[377] SHIM Hosung, « Pre-Mongol Origins Of The Yam », *in* Timothy MAY (ed.), *The Mongol Empire: A Historical Encyclopedia* [2 volumes], 2016, p. 110-112.

de la cour[378]. Lors de cette fête, Clavijo explique notamment que les femmes organisent un jeu à boire, qui a pour but l'ivresse de tous les invités – et donc nous avons parlé dans la deuxième partie.

Or, c'est en fait l'illustration de la liberté relative des femmes nobles et plus précisément des femmes issues de la famille royale timouride, malgré le fait que la société timouride soit caractérisée par un modèle de « famille patriarcale »[379] :

> « la loi mongole ou *yasa* est réputée plus favorable au statut de la femme que la charia, et tout porte à croire qu'à l'image de ce que les sources nous rapportent de la situation des épouses royales, les femmes d'origine turco-mongole bénéficient d'une plus grande autonomie que leurs homologues persanes [ainsi que …] d'une liberté personnelle plus importante que les Tadjikes plus directement soumises aux prescriptions islamiques. »[380]

Outre l'organisation, la participation aux fêtes et la consommation d'alcool, elles ont également la possibilité de montrer leur visage. De fait, l'auteur parvient à les décrire très précisément, ainsi qu'à donner des détails sur leur maquillage. Par exemple, lors d'une fête, il décrit le visage de la grande Khanum, la première épouse de Timur, malgré le fait qu'elle porte un « fin voile blanc »[381] :

> « Le visage de la Khanum apparaissait entièrement recouvert de blanc de céruse ou un cosmétique similaire, et l'effet [recherché] était de faire comme si elle portait un masque de papier. C'est la coutume pour les femmes d'enduire leurs visages de ce cosmétique à la fois en été et en hiver afin d'éviter [les effets] du soleil quand elles sortent, et toutes les servantes de sa Majesté ont leur visage ainsi protégé, comme aussi toutes les autres dames de la cour. »[382]

Or, c'est un portrait très différent de celui que l'auteur fait des femmes à Tabriz :

> « La façon dont les femmes s'habillent dans les rues est la suivante : elles sont couvertes d'un drap blanc, and elles portent sur leur visage un masque noir de crin de cheval, et elles sont ainsi dissimulées afin que personne ne puisse les reconnaître. »[383]

---

[378] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 245
[379] *Ibid.*, p. 298
[380] PAPAS Alexandre, TOUTANT Marc, *L'Asie centrale de Tamerlan*, Edition Les Belles Lettres, coll. « Guide Belles Lettres des Civilisations », Paris, 2022, p. 285
[381] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 258
[382] *Ibid.*, p. 258
[383] *Ibid.*, p. 153

Si Alexandre Papas et Marc Toutant soulignent que c'est une façon de voir la différence entre le statut des femmes dans l'empire en fonction de leur identité, c'est aussi l'illustration du fait que les femmes turco-mongoles de haut rang ont la possibilité de s'adresser et de se montrer aux étrangers, comme les ambassadeurs. Elles exercent donc en cela un certain « rôle politique »[384], et participent du dialogue diplomatique qui se met en place. C'est peut-être la conséquence du fait qu'elles jouent déjà un rôle important dans « le processus de légitimation de la dynastie timouride »[385], puisque c'est par le mariage de Timur avec Saray Malik Khanïm, la fille du khan Qazan[386], que les timourides peuvent revendiquer un héritage gengiskhanide. D'ailleurs le mariage est le premier vecteur de traversée des frontières, puisque souvent, « lors des noces, les mariées sont les représentantes des peuples vaincus et apportent non seulement la consécration du nouvel ordre, mais aussi les richesses et les dignités héritées de leurs ancêtres »[387].

La veuve d'Igdir, entre pouvoir et vassalité

Cependant, avant d'arriver à Samarcande, l'ambassade croise une autre figure de femme qui mérite d'être étudiée. Après le passage de la ville de Surmari, les ambassadeurs arrivent au château d'Igdir. Clavijo explique alors que le château est occupé par une dame, et plus précisément par une veuve, qui les reçoit. Il précise que celle-ci possède ce château, et qu'elle paye un tribut à Timur, comme les autres vassaux de l'empire. Il en révèle également un peu plus sur son histoire :

> « auparavant, ce château était une place forte pour les voleurs et les brigands de grand chemin qui vivaient du butin [pris aux] voyageurs : mais Timur, en passant par le château, l'a pris d'un coup, et a mis à mort le chef des brigands qui était le mari de la dame mentionnée plus haut, désormais sa veuve »[388]

Il apparaît donc que c'est Timur qui a donné la tutelle du château à la veuve et qui a décidé d'en faire sa vassale, sans porter d'attention à son genre. D'ailleurs, rien n'est dit au sujet de ses origines, mais il n'est pas sûr non plus qu'elle soit turco-mongole. Cependant, cette figure de femme exerçant dans la sphère publique une autorité de dirigeante – à l'échelle de sa

[384] *Ibid.*, p. 300
[385] CAIOZZO Anna, « Michele Bernardini. "La descendance matrilinéaire à l'époque de Timur" », *Abstracta Iranica*, Volume 42-43, 2021
[386] PAPAS Alexandre, TOUTANT Marc, *L'Asie centrale de Tamerlan*, Edition Les Belles Lettres, coll. « Guide Belles Lettres des Civilisations », Paris, 2022, p. 17
[387] CARBÓ Laura, RIGUEIRO GARCÍA Jorge, « Las mujeres de la corte timúrida del siglo XV: Un estudio transversal entre palabras e imágenes », *De Medio Aevo*, « Imágenes medievales: Entre la realidad y la idea », vol 11, n° 1, 2022, p. 41-64
[388] DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928, p. 142

seigneurerie – reste une exception : en effet, aucune femme turco-mongole « ne semble avoir exercé une autorité militaire ou gouvernementale directe, [même si] à l'intérieur de la sphère de leur responsabilité les textes confirment leur prestige, leur indépendance et leur pouvoir financier »[389].

[389] PAPAS Alexandre, TOUTANT Marc, *L'Asie centrale de Tamerlan*, Edition Les Belles Lettres, coll. « Guide Belles Lettres des Civilisations », Paris, 2022, p. 300

Conclusion

Dans certaines sociétés, ce qui est échangé, « ce n'est pas exclusivement des biens et des richesses, des meubles et immeubles […] ce sont avant tout des politesses, des festins, des rites, […] des danses, des fêtes »[390]. Cette phrase de Marcel Mauss résume d'une manière assez simple la dualité de la culture matérielle qui rythme l'instauration du dialogue diplomatique entre les ambassadeurs castillans et les Turco-Mongols dans ce récit. D'un côté, on retrouve les cérémonials, les signes de respect, les moments de sociabilisation, comme les banquets ; de l'autre, l'abondance de nourriture, de richesses, de confort, mais aussi l'attention portée aux cadeaux. Tout au long du récit, ces deux dimensions s'opposent, se complètent, se mêlent, parfois se cumulent. En réalité, dans l'empire turco-mongol, elles sont inséparables, telles les deux faces d'une même pièce, puisqu'il existe toujours un moment de franchissement lors duquel l'une va renvoyer à l'autre. Par exemple, l'hospitalité accordée aux ambassadeurs en signe de respect est difficilement dissociable de l'abondance de nourriture qui leur est ensuite apportée. Il semble en fait que l'attention portée aux objets soit le prolongement des modalités de relation entre Turco-Mongols et ambassadeurs castillans. Dès lors, cette culture matérielle détient un intérêt particulier parce qu'elle véhicule tout un langage symbolique et diplomatique, bien plus complexe qu'il n'y paraît. Les moments d'interaction entre les Turco-Mongols et les ambassadeurs sont en permanence sous-tendus par une dimension de représentation, faisant écho aux rapports politiques entre la Castille et l'empire. L'omniprésence de la culture matérielle dans le cadre des relations diplomatiques transforme donc la cour en théâtre, où tout est objet de mise en scène. Que ce soit à travers les banquets, les jardins, les visites de palais organisées spécialement pour les ambassadeurs, tout est ordonné afin de leur offrir l'image que Timur souhaite leur donner de son empire. Il choisit d'en faire un lieu d'arts et de sciences – à travers l'embellissement de Samarcande -, de confort et de spiritualité – avec les jardins -, et de loisirs – par la tenue de grandes fêtes. Il cherche dans une certaine mesure à impressionner les ambassadeurs par sa richesse, mais surtout à les émerveiller, afin qu'ils gardent le souvenir le plus positif possible de leur passage à Samarcande. Il se positionne donc résolument du côté de la politique de l'alliance, et semble vouloir montrer aux ambassadeur sa volonté de traiter d'égal à égal avec Henri III. C'est par ailleurs ce qui semble tacitement ressortir de l'envoi des faucons par le souverain castillan, un autre aspect important de la culture matérielle dans le cadre des relations diplomatiques médiévales.

[390] MAUSS Marcel, *Essai Sur Le Don : Forme Et Raison De L'échange Dans Les Sociétés Archaïques*, 2e ed, Paris, Presses universitaires de France, 2012.

Cependant, l'idée d'émerveillement et l'image que Timur cherche à donner de lui s'opposent à l'image habituelle que les européens se font alors de lui, considéré avant tout comme une chef de guerre efficace et ambitieux. Or, si le récit de Clavijo est particulièrement précieux, c'est parce qu'il permet également d'avoir un aperçu de cette autre facette de l'empire, donc de son souverain. Mieux encore, les ambassadeurs peuvent échanger avec d'autres peuples sur l'image qu'ils se font de Timur. La plupart des régions qu'ils traversent sont des milieux où il est déjà difficile d'habiter – et de voyager, ce dont les ambassadeurs font l'expérience. Dès lors, les guerres de conquête ont rendu ces régions encore plus inhospitalières, et les récits qui y sont racontés sur Timur sont bien différents de ceux de la cour à Samarcande. Il est donc extrêmement intéressant d'avoir accès à ce qui s'approche d'une transcription de ces sources orales locales, puisque cela permet de multiplier les points de vue, et de nuancer le discours proposé par les autorités dominantes.

Faire de l'histoire connectée, c'est aussi faire l'histoire des vaincus et des discours qui ne sont pas dominants dans les sociétés étudiées. En ce sens, le récit de Clavijo nous permet d'avoir accès à des témoignages d'autres peuples que les Turco-Mongols et à des sources qui ne font pas partie des cercles rapprochés de l'empereur. Plus encore, la distance que prend Clavijo avec tout ce que ses interlocuteurs lui racontent le pousse à proposer à son lecteur une pluralité de discours qui circulent dans l'empire. Il nous permet donc de mieux saisir les oppositions, les tensions, les expériences des différents peuples, mais aussi de mettre en exergue les identités complexes, qui géographiquement, ethniquement, culturellement et politiquement se situent souvent aux frontières.

Si Clavijo et les autres ambassadeurs peuvent avoir accès à ces sources, donc l'opportunité de leur donner une voix, c'est parce que leur périple est caractérisé par un face-à-face permanent avec l'altérité, qu'elle se décline à travers des lieux nouveaux, des pratiques différentes ou encore des peuples étrangers. Or, ce contact, dont les échanges entre les ambassadeurs castillans et ces « Autres », sont permis par le concours d'intermédiaires, facilitant les communications sur les routes caravanières, dans toute la polysémie du terme. Les interprètes, d'abord, s'avèrent indispensables pour le dialogue avec l'ensemble des potentiels interlocuteurs des ambassadeurs. Leur activité atteste nécessairement d'un bilinguisme *a minima*, voire d'un polyglottisme plus important. Aux frontières de plusieurs langues, donc de plusieurs peuples, il servent la mise en contact entre eux, mais aussi avec l'extérieur, en se mettant au service des ambassadeurs. Les marchands quant à eux permettent plus concrètement le déplacement des ambassadeurs, dans toute la Méditerranée, la mer Noire, puis sur les routes caravanières. Si les conditions de voyage

demeurent difficiles à la fin du Moyen-Âge, les circulations commerciales semblent permettre la définition d'itinéraires précis, la sécurisation des routes, et l'habitude des sociétés de la région d'être constamment en contact avec des étrangers.

Enfin, ces connexions ne pourraient pas être aussi intenses si les souverains et les dirigeants ne déployaient pas des politiques les encourageant et œuvrant à leur développement. Il existe donc une rencontre entre plusieurs projets politiques, qui visent chacun à leur manière à se mettre en relation avec d'autres régions du monde connu au début du XV^{e} siècle.

Si nous avons donc pu montrer que les circulations et les mises en contact sont plus fréquentes qu'il n'y paraît au premier abord, y compris entre les continents, c'est bien parce que le récit dépeint toute une palette de profils aux frontières, d'intermédiaires, et de métissages de ces mondes, pour reprendre le terme de Serge Gruzinski[391]. Mais dans la perspective de travailler plus en profondeur sur une reconceptualisation des bornes de l'histoire connectée, afin d'y intégrer d'autres formes de mondialisation, et surtout des mondialisations antérieures au XVI^{e} siècle, il serait pertinent de pouvoir confronter la source que nous avons étudiée avec d'autres sources. En effet, si son contenu ethnographique autour des relations diplomatiques et des intermédiaires est précieux, ce texte reste une source produite par un européen, dans laquelle des choix sont nécessairement faits, et conditionnés par le cadre de la mission politique des ambassadeurs.

Il serait donc primordial d'étudier la façon dont les mêmes intermédiaires sont présentés dans d'autres sources, notamment des sources du continent asiatique, caractérisés par d'autres contextes de production. De ce fait, il serait aussi particulièrement intéressant d'avoir accès à des sources produites par des peuples qui ne sont pas Turco-Mongols, mais qui sont dans l'empire de Timur, afin de ne pas unifier tous ces individus sous un discours dominant. Cela nous permettrait peut-être même de souligner le rôle d'autres intermédiaires importants, que pour diverses raisons Clavijo n'a peut-être pas jugé bon de mentionner. Pour étudier le rôle de l'interprète et des marchands dans le récit, nous avons dû déjà nous appuyer sur quelques indices, et de rares mentions de leur présence, et proposer de nombreuses hypothèses du fait de leur présence en filigrane dans le récit.

[391] GRUZINSKI Serge, *Les quatre parties du monde, Histoire d'une mondialisation*, Points, 2006, p. 38.

Bibliographie

ABBASBEYLI Elvin, « La traduction de la terminologie diplomatique dans l'Empire ottoman. L'exemple du traité de Küçük Kaynarca (1774) », *Études Balkaniques*, vol. 23, no. 1, 2019, p. 101-138.

ACADEMIE FRANÇAISE, *Dictionnaire de l'académie française*, 1ère édition, 1694

ACADEMIE FRANÇAISE, *Dictionnaire de l'académie française*, 4ème édition, 1762

AIGLE Denise, « L'histoire sous forme graphique, en arabe, persan, et turc ottoman, Origines et fonctions », *Bulletin d'études orientales*, n° 58, 2009/1, p. 11-49

AIGLE Denise, MORGAN David, « Reflections on Mongol Communications in the Ilkhanate », *in* Carole Hillenbrand (ed.), *Studies in Honour Clifford Edmund Bosworth*, vol. II, Leiden, Brill, 2000, p. 376-385.

ÁLVAREZ MONGAY Meritxell-Anfitrite, « Ruy González de Clavijo: Embajador de Enrique III de Castilla en Asia Central », *Viajar: la primera revista española de viajes*, n° 484, 2019, p. 62-65

ASSOULINE Yaffa (commissaire générale), BOUFFARD Elodie, CASTRO Philippe, MOINZADEH Iman (commissaires), INSTITUT DU MONDE ARABE, FONDATION POUR LE DEVELOPPEMENT DE L'ART ET DE LA CULTURE DE LA REPUBLIQUE D'OUZBEKISTAN, « Sur les routes de Samarcande, Merveilles de soie et d'or », catalogue d'exposition (23 novembre 2022-4 juin 2023), Editions BeauxArts, Paris, Novembre 2022

BIAGGINI Olivier, « L'*auctoritas* en Castille au xiii^e siècle : l'exemple de Gonzalo de Berceo », *Atalaya*, 9, 1998, 192-198.

BALARD Michel, « Latins, Grecs, Mamlûks et Ottomans (XIVe-XVe siècles) », in Michel BALARD (dir.), *Les Latins en Orient. XIe-XVe siècle*, Paris cedex 14, Presses Universitaires de France, « Nouvelle Clio », 2006, p. 263-335.

BARBOTIN Christophe, « Les statues égyptiennes du Nouvel Empire au Louvre. Une synthèse. », Thèse de doctorat, sous la direction de Frédéric Colin, soutenue le 20 janvier 2017 à l'Université de Strasbourg.

BEC Christian, « L'âge d'or (XIIIe-XVe siècle) », *in* Christian BEC, *Histoire de Venise*, Presses Universitaires de France, Paris, 2010, p. 28-61

BEGUELIN-ARGIMON Victoria, « La descripción de Samarcanda en la Embajada a Tamorlán: de la imagen visual a la imagen de poder », *Revue électronique d'études hispaniques médiévales*, « Ekphrasis et hypotypose (Moyen Âge et Siècle d'Or) / Intime et intimité au Siècle d'Or », n°37, 2020

BEHRENS-ABOUSEIF Doris, *Practising Diplomacy in the Mamluk Sultanate: Gifts and Material Culture in the Medieval Islamic World*, Londres/New York, I.B. Tauris, 2014

BERTRAND Romain (dir.), *L'exploration du monde, Une autre histoire des Grandes Découvertes*, Seuil, Paris, 2019

BERTRAND Romain, *Une autre histoire des Grandes découvertes*, Podcast Le Vif de l'histoire, présenté par Jean Lebrun, France Inter, diffusé le 30 septembre 2019 [https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/la-marche-de-l-histoire/une-autre-histoire-des-grandes-decouvertes-4920670]

BOUCHERON Patrick (dir.), LOISEAU Julien, MONNET Pierre, POTIN Yann (coord.), *Histoire du monde du XV^e^ siècle, Aux origines de la mondialisation*, Fayard, coll. « Histoire », Paris, 2009

BOUR Isabelle, COTTEGNIES Line (dir.), *Scénographie du récit de voyage et imaginaire viatique (XVI^e^-XVIII^e^ siècles)*, Hermann, coll. « Les collections de la République des Lettres », Paris, 2018

BROOKES John, *Gardens of Paradise. The history and design of the great Islamic gardens*, New Amsterdam Books, 1987, 240 p.

BRUNEL Ghislain, « Une ambassade de Tamerlan à la cour du roi Charles VI », *Historia*, n° 817, janvier 2015, p. 78.

BURLE Élodie, « D'errances en digressions : La digression dans quelques récits médiévaux de voyage et de pèlerinage », *in* Chantal CONNOCHIE-BOURGNE (dir.), *La digression dans la littérature et l'art du Moyen Âge* [en ligne], Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2005

BUTI Gilbert, « Aller en caravane : le cabotage lointain en Méditerranée, XVIIe et XVIIIe siècles », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. no52-1, no. 1, 2005, p. 7-38.

CAIOZZO Anna, « Propagande dynastique et célébrations princières, mythes et images à la cour timouride », *Bulletin d'études orientales*, n° 60, 2012/1, p. 177-201

CAIOZZO Anna, « Michele Bernardini. "La descendance matrilinéaire à l'époque de Timur" », *Abstracta Iranica*, Volume 42-43, 2021

CARBO Laura, « La corte femenina de Tamorlán : sensorialidad y poder desde la perspectiva de Ruy González de Clavijo (1403-1406) », *Mirabilia: Electronic Journal of Antiquity, Middle & Modern Ages*, n° 29, 2019, p. 145-175

CARBÓ Laura, RIGUEIRO GARCÍA Jorge, « Las mujeres de la corte timúrida del siglo XV: Un estudio transversal entre palabras e imágenes », *De Medio Aevo*, « Imágenes medievales: Entre la realidad y la idea », vol 11, n° 1, 2022, p. 41-64

CHAREYRON Nicole, « Errances et digressions dans un récit de voyage au xv^e^ siècle : l'Evagatorium de frère Félix Fabri », *in* CONNOCHIE-BOURGNE Chantal (dir.), *La digression dans la littérature et l'art du Moyen Âge* [en ligne], Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2005

CORDONNIER Rémy, « L'illustration du Bestiaire (xie - xiiie siècle): identité allégorique et allégorie identitaire », *in* Christian HECK (dir.), *L'allégorie dans l'art du Moyen Âge. Formes et fonctions. Héritages, créations, mutations*, Turnhout, Brepols, 2008, p. 157-170

DE CRAECKER-DUSSART Christiane, « Nouvelles contributions en géographie et cartographie médiévales », *Le Moyen Age*, 2017/1 (Tome CXXIII), p. 113-130.

DEMURGER Alain, « Chapitre 33 - Le tournant réussi au début du xive siècle », in Alain DEMURGER (dir.), *Les hospitaliers. De Jérusalem à Rhodes, 1050-1317*, Paris, Tallandier, « Hors collection », 2013, p. 465-483.

ELOI Thierry, « *Nunc est bibendum*. L'ivresse à Rome », *Revue de la BNF*, vol. 53, no. 2, 2016, pp. 18-27.

FAROUT Dominique, « Sens dessus dessous ou comment montrer ce qui est caché », Pallas, 92, 2013, p. 57-70.

FAUVELLE François-Xavier, *Des girafes diplomatiques aux caravanes, conversations culturelles médiévales*, Cours du Collège de France, Podcast France Culture, Radio France, 2021 [https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-cours-du-college-de-france/des-girafes-diplomatiques-aux-caravanes-conversations-culturelles-medievales-8-12-8827844] (podcast)

FAUVELLE François-Xavier, *Pourquoi offrir une girafe ?*, Cours du Collège de France, France Culture, Radio France, 2021 [https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-cours-du-college-de-france/pourquoi-offrir-une-girafe-9196104] (podcast)

FAVEREAU Marie, « The Mongol Peace and Global Medieval Eurasia », *Comparativ*, 28/4, 2018, p. 47-67

FAVEREAU Marie, *Territoires, environnement et sociétés : Empire et écologie : les Mongols (XIIIe-XVe s.)*, Cours magistral de L3 Histoire, 2021-2022, UFR SSA, Université Paris Nanterre La Défense.

FERRO Donatella, « Ruy González de Clavijo, Embajada a Tamorlán. Edición, introducción y notas de Francisco López Estrada », *Rassegna iberistica*, n° 80, 2000, p. 39-41

GALLAND Caroline, *Les Européens hors d'Europe, mi XV^e^-fin XVII^e^ siècles*, Cours magistral de L3, 2021-2022, UFR SSA, Université Paris Nanterre La Défense.

GARCIN Jean-Claude, « Le moment islamique (VIIe-XVIIIe siècles) », *in* Claude NICOLET, Robert ILBERT, Jean-Charles DEPAULE (dir.), *Mégapoles méditerranéennes. Géographie restrospective*, op. cit., p. 90-103.

GEER Alexandra (van der), « Giraffa camelopardalis, the giraffe », *in* Alexandra van der GEER (dir.), *Animals in Stone*, Leiden, The Netherlands, Brill, 2008

GILLOT Gaëlle, « Du paradis à Dream Park, les jardins dans le monde arabe : Damas, Le Caire, Rabat », *Annales de géographie*, vol. 650, no. 4, 2006, p. 409-433.

GOMEZ-GERAUD Marie-Christine, « Le récit, miroir du monde », *in* Marie-Christine GOMEZ-GERAUD (dir.), *Écrire le voyage au XVIe siècle en France*, Presses Universitaires de France, Paris, 2000, pp. 45-58

GRUZINSKI Serge, *Les quatre parties du monde, Histoire d'une mondialisation*, Points, 2006

HAFTEH Georgina, « The Garden Culture of Damascus: New Observations Based on the Accounts of 'Abd Allāh al-Badrī (d. 894/1489) and Ibn Kannān al-Ṣāliḥī (d. 1135/1740) », *Bulletin d'études orientales*, « Damas médiévale et ottomane. Histoire urbaine, société et culture matérielle », n° 61, 2012/2, p. 297-325

HOHENSTAUFEN Frédéric II (de), PAULUS Anne, VAN DEN ABEELE Baudouin (trad.), *L'art de chasser avec les oiseaux. Le traité de fauconnerie. De arte venandi cum avibus*, Nogent-le-Roi, Jacques Laget-Librairie des Arts et Métiers-Éd., 2000 ; 1 vol. in-8°, 562 p.

KIBEDI-VARGA Aron, « Genres littéraires », *in* Jean-Pierre de BEAUMARCHAIS, Daniel COUTY, Alain REY (dir.), *Dictionnaire des littératures de langue française*, Paris, Bordas, 1987.

LINTZ Yannick, RANTE Rocco (dir.), *Catalogue de l'exposition: Splendeurs des Oasis d'Ouzbékistan*, El Viso/Musée du Louvre éditions, Paris, 2022

LOISEAU Julien, *Les Mamelouks (XIII^e^-XVI^e^ siècle). Une expérience du pouvoir dans l'islam médiéval*, Le Seuil, 2014

LÓPEZ ESTRADA Francisco, « Ruy González de Clavijo. La embajada a Tamorlán. Relato del viaje hasta Samarcanda y regreso (1403-1406) », *Arbor* CLXXX, 711-712 (Marzo-Abril 2005), p. 515-535

MARK Joshua J, « Ibn Battuta », *World History Encyclopedia* [en ligne], 2019

MARTINEZ-GROS Gabriel, *Brève Histoire des empires, Comment ils surgissent, comment ils s'effondrent*, Le Seuil, Paris, 2014

MARTINEZ-GROS Gabriel, VAN RENTERGHEM Vanessa, *Bagdad médiéval, capitale des savoirs*, Podcast Le Cours de l'histoire, présenté par Xavier Mauduit, France Culture, diffusé le 21 mars 2023 [https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-cours-de-l-histoire/bagdad-medieval-capitale-des-savoirs-4060664]

MASSOT Marie, « Convaincre et être compris : étude comparée de trois récits de voyage du XIII^e^ siècle dans l'Empire mongol : Historia Mongalorum de Jean de Plancarpin, Itinerarium ad partes orientales de Guillaume de Rubrouck et Le Devisement du monde de Marco Polo », Mémoire de Master sous la direction de Mattia CAVAGNA et Costantino MAEDER, Bibliothèque en ligne de l'Université Catholique de Louvain, Louvain, 2017 [https://dial.uclouvain.be/memoire/ucl/en/object/thesis%3A10115]

MAUSS Marcel, *Essai Sur Le Don : Forme Et Raison De L'échange Dans Les Sociétés Archaïques*, 2e ed, Paris, Presses universitaires de France, 2012.

MAZEL Florian (dir.), *Nouvelle histoire du Moyen Âge*, Seuil, Paris, 2021

MERDJI Naima, « Le récit de voyage : quête et découverte dans *Autoportrait avec grenade* et *dieu, Allah, moi et les autres* de Salim Bachi », *Multilinguales* [En ligne], 8 | 2017, mis en ligne le 01 juin 2017.

MORANVILLE Henri, « Mémoire sur Tamerlan et sa cour par un dominicain, en 1403 », Bibliothèque de l'École Des Chartes 55, 1894, p. 433-464.

MOUTERDE René, POIDEBARD Antoine, « La Voie Antique Des Caravanes Entre Palmyre et Hit Au IIe Siècle Ap. J.-C. d'après Une Inscription Retrouvée Au S.-E. de Palmyre (Mars 1930) », *Syria* 12, no. 2, 1931, p. 101-115.

NICOT Jean, *Thresor de la langue francoyse, tant ancienne que moderne*, David Douceur, Paris, 1606

PANZAC Daniel, *La caravane maritime : Marins européens et marchands ottomans en Méditerranée (1680-1830)*, Paris, CNRS Éditions, 2004

PAPAS Alexandre, TOUTANT Marc, *L'Asie centrale de Tamerlan*, Edition Les Belles Lettres, coll. « Guide Belles Lettres des Civilisations », Paris, 2022

REDON Marie, « Du récit de voyage à l'objectivisation : terres et termes de géographe », *Transversalités*, vol. 122, n°2, 2012, p. 83-96

REQUEMORA Sylvie, « L'espace dans la littérature de voyages », *Etudes littéraire*, vol. 34, n° 1-2, 2002, p. 249-276

REQUEMORA Sylvie, « La circulation des genres dans l'écriture viatique : la « littérature » des voyages ou le nomadisme générique, le cas de Marc Lescarbot », *Œuvres et critiques*, « La circulation des récits en Europe et en Nouvelle France (1492-1615) », n°36-1, 2011, p. 67-74

ROVEDA Roberto, « Intervista a Franco Cardini, 'Per l'uomo medievale, viaggiare vuol dire vivere' », Site de Pearson Italia, 2019 [https://it.pearson.com/content/dam/region-core/italy/pearson-italy/pdf/storia/ITALY%20-%20DOCENTI%20%20-

%20STORIALIVE%20-%202016%20-%20Cultura%20storica%20-%20PDF%20-%20Intervista%20a%20Franco%20Cardini.pdf] (pdf)

RUIZ Teofilo F, « Festivités, couleurs et symboles du pouvoir en Castille au XVe siècle. Les célébrations de mai 1428 », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 46e année, n°3, 1991, p. 521-546.

SAFI Louay M, « Leadership and Subordination: An Islamic Perspective », *The American Journal of Islamic Social Sciences*, 12(2), juillet 1995, p. 204-223

SELLIER Jean, « Les langues de l'Europe médiévale », *in* Jean Sellier (dir.), *Une histoire des langues. Et des peuples qui les parlent*, La Découverte, 2019, p. 127-178.

SHIM Hosung, « Pre-Mongol Origins Of The Yam », *in* Timothy May (ed.), *The Mongol Empire: A Historical Encyclopedia* [2 volumes], 2016, p. 110-112.

SUBRAHMANYAM Sanjay, *The Career and Legend of Vasco Da Gama*, Cambridge, Cambridge University press, 1997.

TIXIER DU MESNIL Emmanuelle, VALERIAN Dominique, « Chapitre 4 : L'assaut contre l'Islam », in Florian Mazel (dir.), *Nouvelle histoire du Moyen Âge*, Seuil, Paris, 2021, p. 335-348.

TORK LADANI Safoura, « Caravanes et caravansérails de la Perse safavide à travers les récits des voyageurs français », *Revue des Études de la Langue Française*, Quatrième année, n° 7, Automne-Hiver 2012, p. 49-59.

VERPEAUX Nathalie, « La traduction des actes au Moyen Âge. Quelques pistes de réflexion à partir du dossier du Val-Saint-Lambert (XIIIe–XIVe siècles) », *Le Moyen Age*, vol. cxxiv, no. 1, 2018, p. 47-97.

VUILLEMIN Pascal, *Une itinérance prophétique. Le voyage en Perse d'Ambrogio Contarini (1474-1477)*, Classiques Garnier, coll. « Bibliothèque d'histoire médiévale », Paris, 2016

WEULERSSE Delphine, « Chapitre II. La dynastie des Ming 1368-1488 », *in* Jean FAVIER (dir.), *XIVe et XVe siècles, crises et genèses*, Presses Universitaires de France, coll. « Peuples et civilisations », Paris, 1996, p. 785-804

WILL Ernest, « Marchands et Chefs de Caravanes a Palmyre », *Syria* 34, no. ¾, 1957, p. 262–277.

ZATTONI Piero, « La via per la Cina secondo Francesco Balducci Pegolotti », *La Porta d'Oriente*, n°12, 2011/4, p. 91

Sitographie

BERENGER Jean, « Drogman », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 15 mai 2023. URL : http://www.universalis-edu.com.faraway.parisnanterre.fr/encyclopedie/drogman/

BNF [en ligne], « Chasse à courre et chasse au vol », Expositions, consulté le 5 mai 2023. URL : http://expositions.bnf.fr/bestiaire/it/faucon/02.htm

BNF [en ligne], « Priam, Pâris et Déiphobe partent pour la XIe bataille », consulté le 4 juin 2023. URL : https://essentiels.bnf.fr/fr/image/3693fd64-f371-4e06-aca1-8b065abe275a-priam-paris-et-deiphobe-partent-pour-xie-bataille

COLLINS ENGLISH DICTIONARY [en ligne], « Kincob », consulté le 13 avril 2023. URL : https://www.collinsdictionary.com/dictionary/english/kincob

CORDOBAPEDIA [en ligne], « Familia Fernández de Mesa », consulté le 8 juin 2023. URL : https://cordobapedia.wikanda.es/wiki/Familia_Fern%C3%A1ndez_de_Mesa

DICCIONARIO DE LA LENGUA ESPAÑOLA [en ligne], « trujamán », consulté le 19 avril 2023. URL : https://dle.rae.es/trujam%C3%A1n#FoGc4HQ

DICTIONNAIRE LITTRE, « drogman », consulté le 18 avril 2023. URL : https://www.littre.org/definition/drogman

DIZIONARIO ETIMOLOGICO ONLINE [en ligne], « giraffa », consulté le 1 juin 2023. URL : https://etimo.it/?term=giraffa&find=Cerca

ENCYCLOPÆDIA UNIVERSALIS, « Routes de la Soie », consulté le 15 mai 2023. URL : http://www.universalis-edu.com.faraway.parisnanterre.fr/encyclopedie/routes-de-la-soie/

ENCYCLOPEDIE DE L'ISLAM [en ligne], « Tardjuman », consulté le 15 avril 2023. URL : HTTPS://REFERENCEWORKS-BRILLONLINE-COM.FARAWAY.PARISNANTERRE.FR/ENTRIES/ENCYCLOPEDIE-DE-L-ISLAM/TARDJUMAN-COM_1179

HERALDRYS INSTITUTE [en ligne], « Gómez De Salazar », consulté le 8 juin 2023. URL : https://www.heraldrysinstitute.com/lang/es/cognomi/G%C3%B3mez+De+Salazar/idc/604144/

LAROUSSE [en ligne], « analogie », consulté le 23 mai 2023. URL : https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/analogie/3222

LAROUSSE [en ligne], « Constantinople », consulté le 2 février 2023. URL : https://www.larousse.fr/encyclopedie/ville/Constantinople/114504

LAROUSSE [en ligne], « encyclopédie », consulté le 2 avril 2023. URL : https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/encyclop%c3%a9die/29286

Online Etymology Dictionary [en ligne], « dragoman », consulté le 18 avril 2023. URL : https://www.etymonline.com/search?q=dragoman

ONLINE ETYMOLOGY DICTIONARY [en ligne], « giraffe », consulté le 1 juin 2023. URL : https://www.etymonline.com/word/giraffe

SITE DE PETKO YOTOV, « Calendrier julien de 1404 / référence synoptique julien-grégorien », 1999, http://5ko.free.fr/fr/jul.php?y=1404

Trésor de la Langue Française informatisé, « drogman », consulté le 19 avril 2023. URL : https://www.cnrtl.fr/etymologie/drogman

WORLDSENSE DICTIONARY, « giraffe », consulté le 1 juin 2023. URL : https://www.wordsense.eu/giraffe/

Sources

DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, *Embajada a Tamorlán* [manuscript], Biblioteca Digital Hispánica, [s.d], entre 1401-1500

DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, *Embajada a Tamorlán* [manuscript], Biblioteca Digital Hispánica, [s.d], entre 1501-1600

DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, *Historia del gran Tamorlan e itinerario y enarracion del viage* [*Embajada a Tamorlán*], Andrea Pescioni, Sevilla, 1582

DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, *Historia del gran Tamorlan e itinerario y enarracion del viage* [*Embajada a Tamorlán*], Don Antonio de Sancha, Madrid, 1782

DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, KEHREN Lucien (trad.), *La route de Samarkand au temps de Tamerlan : relation de voyage de l'ambassade de Castille à la cour de Timour Beg (1403-1406)*, Imprimerie Nationale, Paris, 1990, rééd. 2006

DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, KEHREN Lucien (trad.), *La route de Samarkand au temps de Tamerlan*, Imprimerie Nationale, coll. « Voyages et découvertes », Paris, 2002

DE CLAVIJO Ruy Gonzalez, LE STRANGE Guy (trad.), *Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Routledge, Londres, 1928

DE PLAN CARPIN Jean, TANASE Thomas (trad.), Dans l'Empire mongol, Anarcharsis, Toulouse, 2006

IBN BATTUTA Muhammad Ibn 'Abd Allâh, DEFREMERY Charles, SANGUINETTI Beniamino Raffaelo (trad.), *Voyages*, Tome 4, Anthropos, Paris, 1969

MARKHAM Clements (Sir), *Narrative of the Embassy of R.G. de Clavijo to the Court of Timour*, Hakluyt Society, [s.d], 1859

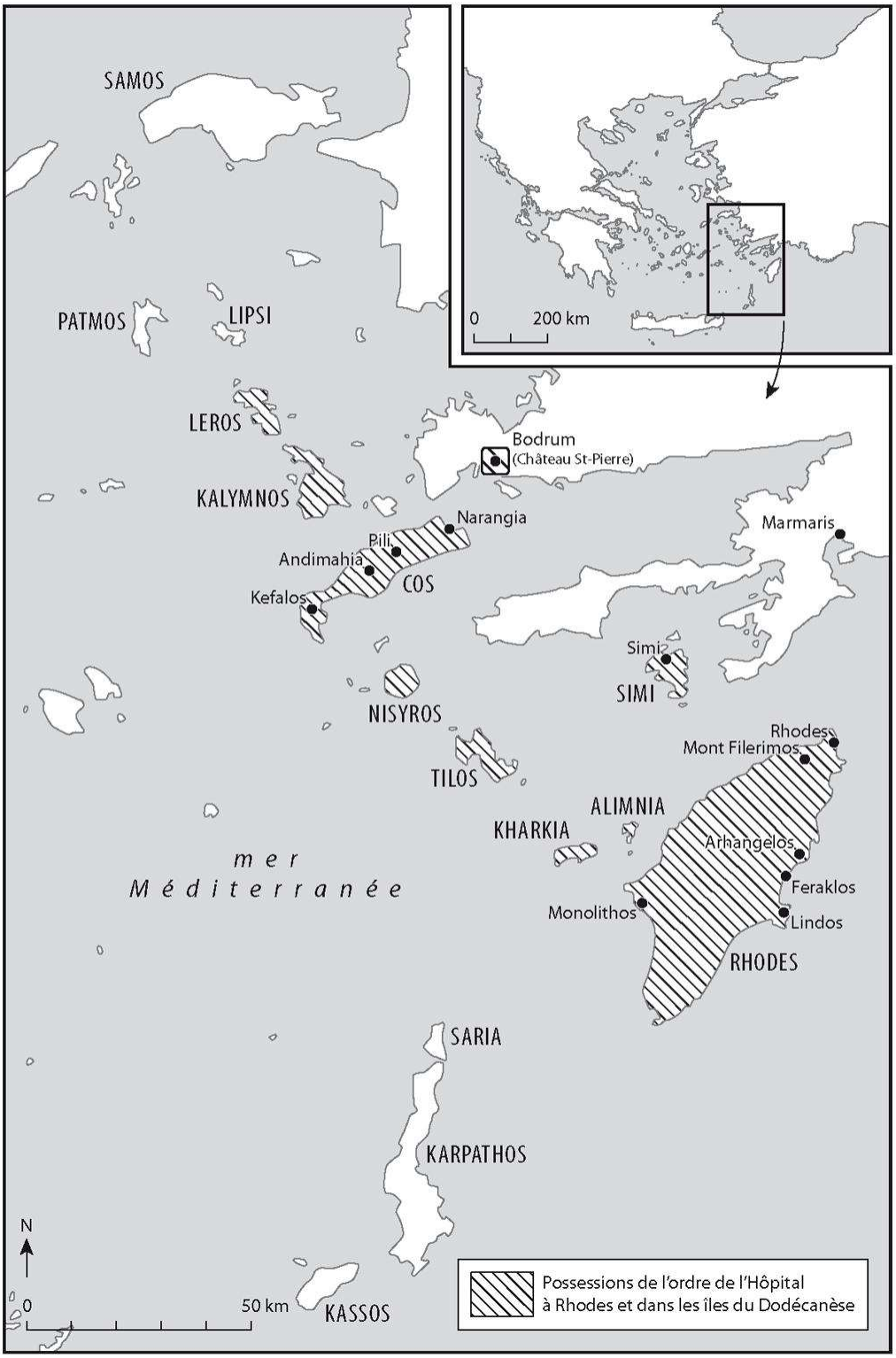
PEGOLOTTI Francesco Balducci, EVANS Allan (trad.), *La pratica della mercatura*, The Mediaeval Academy of American, Cambridge, 1936

POLO Marco, *Le Devisement du monde, Le livre des merveilles*, La Découverte, Paris, 2011

SREZNEVSKI Ismaïl Ivanovich (dir.), *Publications of the Russian Imperial Academy of Sciences, vol. 28*, [s.d], 1881

Lettre de Tamerlan à Charles VI, 30 juillet 1402, Arch. nat., AE/III/204 (J 937, II, n° 7)

Annexes



Annexe 1 - Le domaine hospitalier : Rhodes et les îles du Dodécanèse (XIV^{e}-XV^{e} siècles), dans DEMURGER Alain, « Chapitre 33 - Le tournant réussi au début du XIVe siècle », in Alain DEMURGER (dir.), *Les hospitaliers. De Jérusalem à Rhodes, 1050-1317*, Paris, Tallandier, « Hors collection », 2013, p. 465-483.

Mai 1404 (calendrier julien / historique)																											
1	2	3	**4**	5	6	7	8	9	10	**11**	12	13	14	15	16	17	**18**	19	20	21	22	23	24	**25**	26	27	28	29	30	31
j	v	s	**d**	l	m	m	j	v	s	**d**	l	m	m	j	v	s	**d**	l	m	m	j	v	s	**d**	l	m	m	j	v	s

Annexe 2 - Correspondance des dates et des jours de la semaine, mois de mai 1404, calendrier julien, sur le SITE DE PETKO YOTOV, « Calendrier julien de 1404 / référence synoptique julien-grégorien », 1999

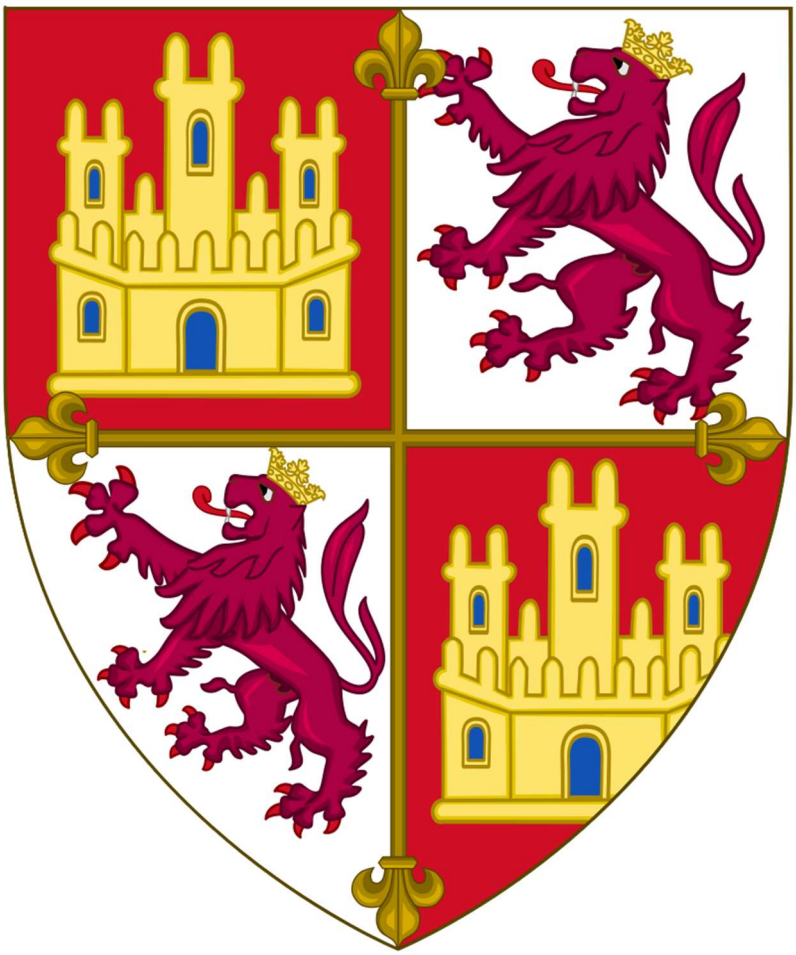
Annexe 3 - Priam, Pâris et Déiphobe partent pour la XI[e] bataille, miniature enluminée de Turlon, dans SAINT-MAURE Benoît (de), TURLON (enlumineur), *Roman de Troie*, 1340-1350 [consultable en ligne] BNF [en ligne], « Priam, Pâris et Déiphobe partent pour la XIe bataille », consulté le 4 juin 2023.

Annexe 4 - Miniature de Matrakçi NASUH, *L'hippodrome de Constantinople*, 1536

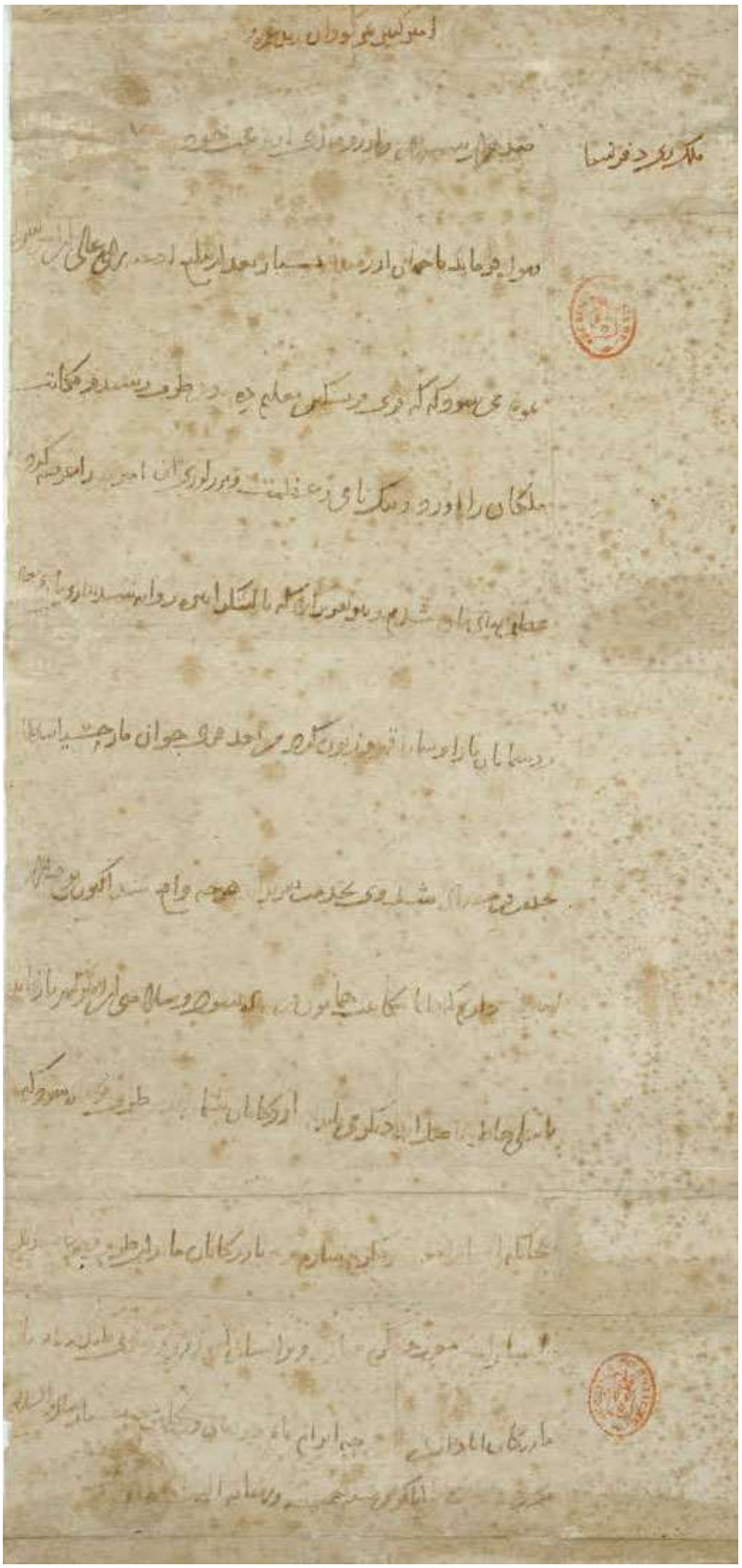
Annexe 5 – Gravure de 1574, tirée du *Freshfield Album*, folio 20, conservé à la Bibliothèque du Trinity College, issue d'un article allemand inconnu, représentant Sainte Sophie, l'obélisque de Théodose, l'obélisque muré, et la colonne serpentine

Annexe 6 - Photographie de la colonne serpentine dans son état actuel.

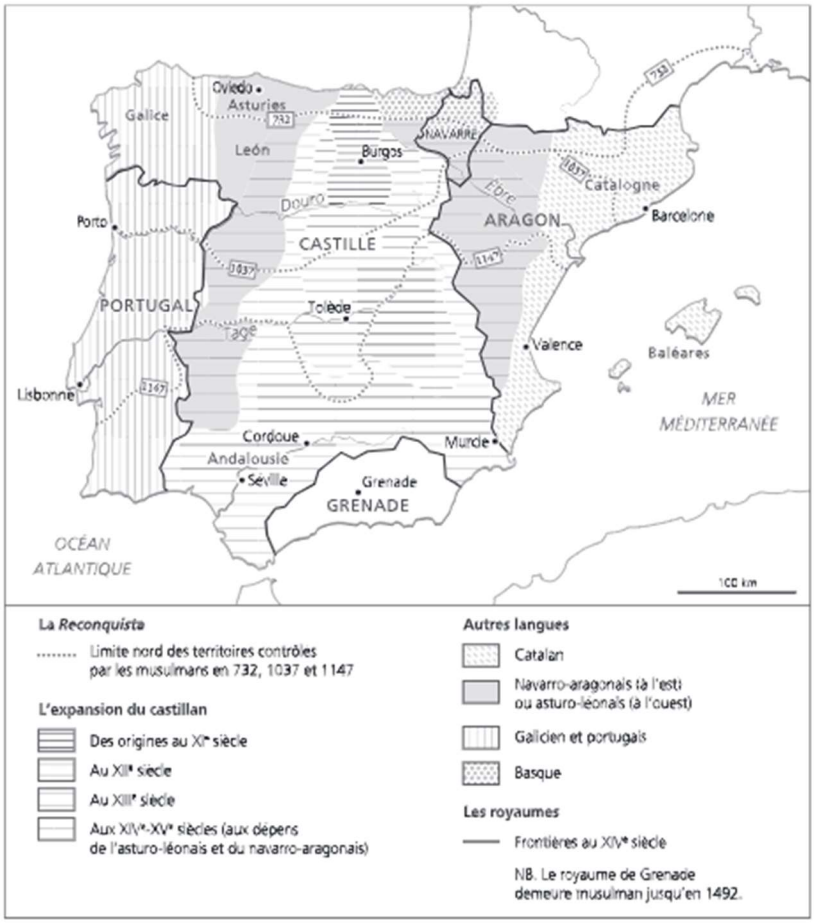
Annexe 7 – Arrivée de la girafe envoyé par le Sultan Faras à Timur à Samarqand. Double page, YAZDI, *Zafarname*, Shiraz, 1436.



Annexe 8 - Blason d'Henri III de Castille (1390-1406)



Annexe 9 - Lettre de Tamerlan à Charles VI, 30 juillet 1402



Annexe 10 - Les langues ibériques au Moyen-Âge, dans SELLIER Jean, « Les langues de l'Europe médiévale », in Jean SELLIER (dir.), *Une histoire des langues. Et des peuples qui les parlent*, La Découverte, 2019, p. 127-178.